rdt@etelaat.ir

Revue de Téhéran

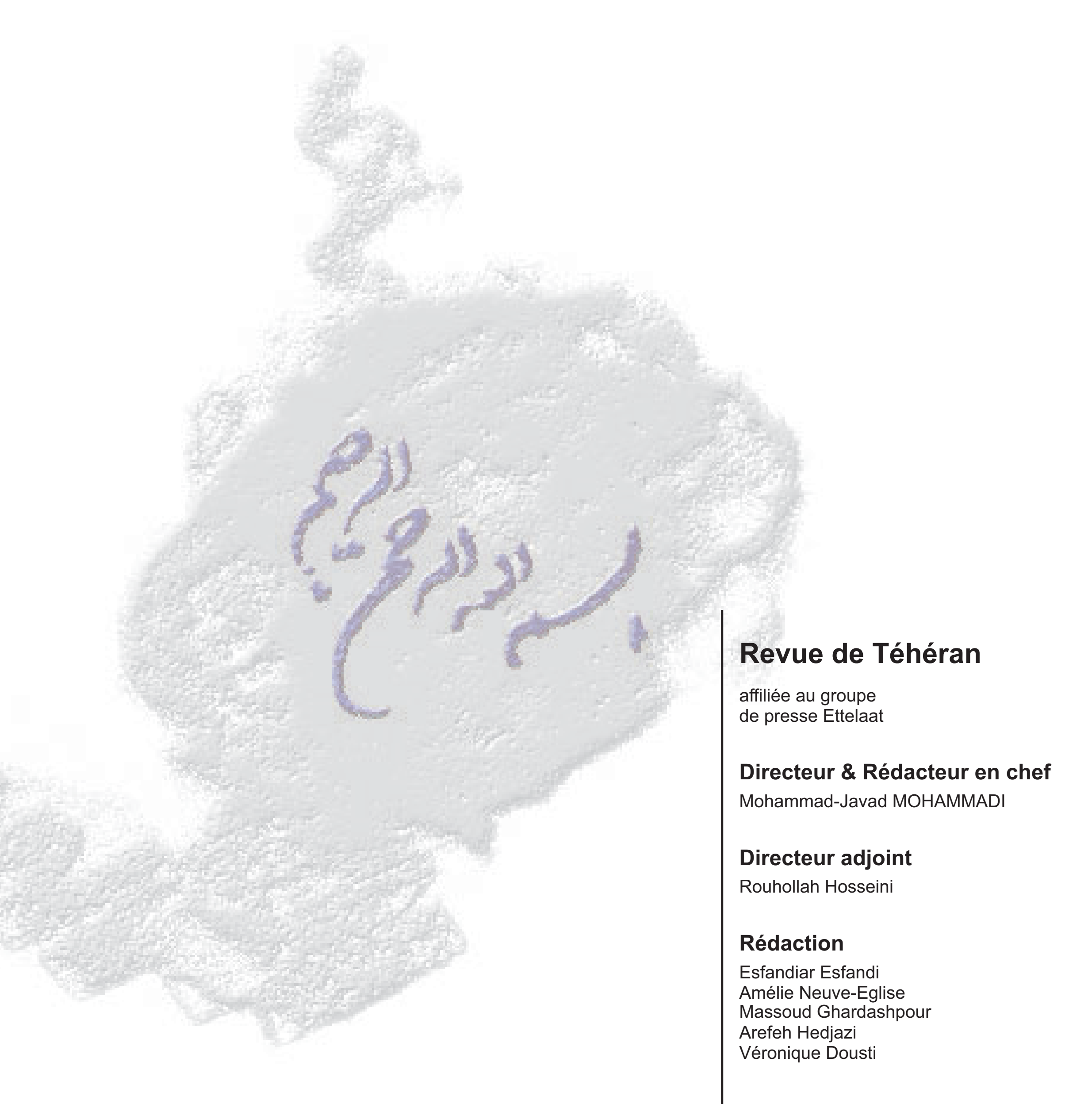
PREMIER MENSUEL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 11 MEHR 1385 Ie ANNEE
PRIX 500 TOMANS
OCTOBRE 2006

Les traductions françaises du Coran

Chahriyâr
le dernier roi de la poésie persane classique

L'Orient de l'imaginaire

Les systèmes scolaires iranien et français



Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Directeur adjoint
Rouhollah Hosseini

Rédaction
Esfandiar Esfandi
Amélie Neuve-Eglise
Massoud Ghardashpour
Arefeh Hedjazi
Véronique Dousti

Correction française
Béatrice Tréhard

Correction persane
Mohammad-Amin Youssefi

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani
Naz Maryam Malek

Adresse:
Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

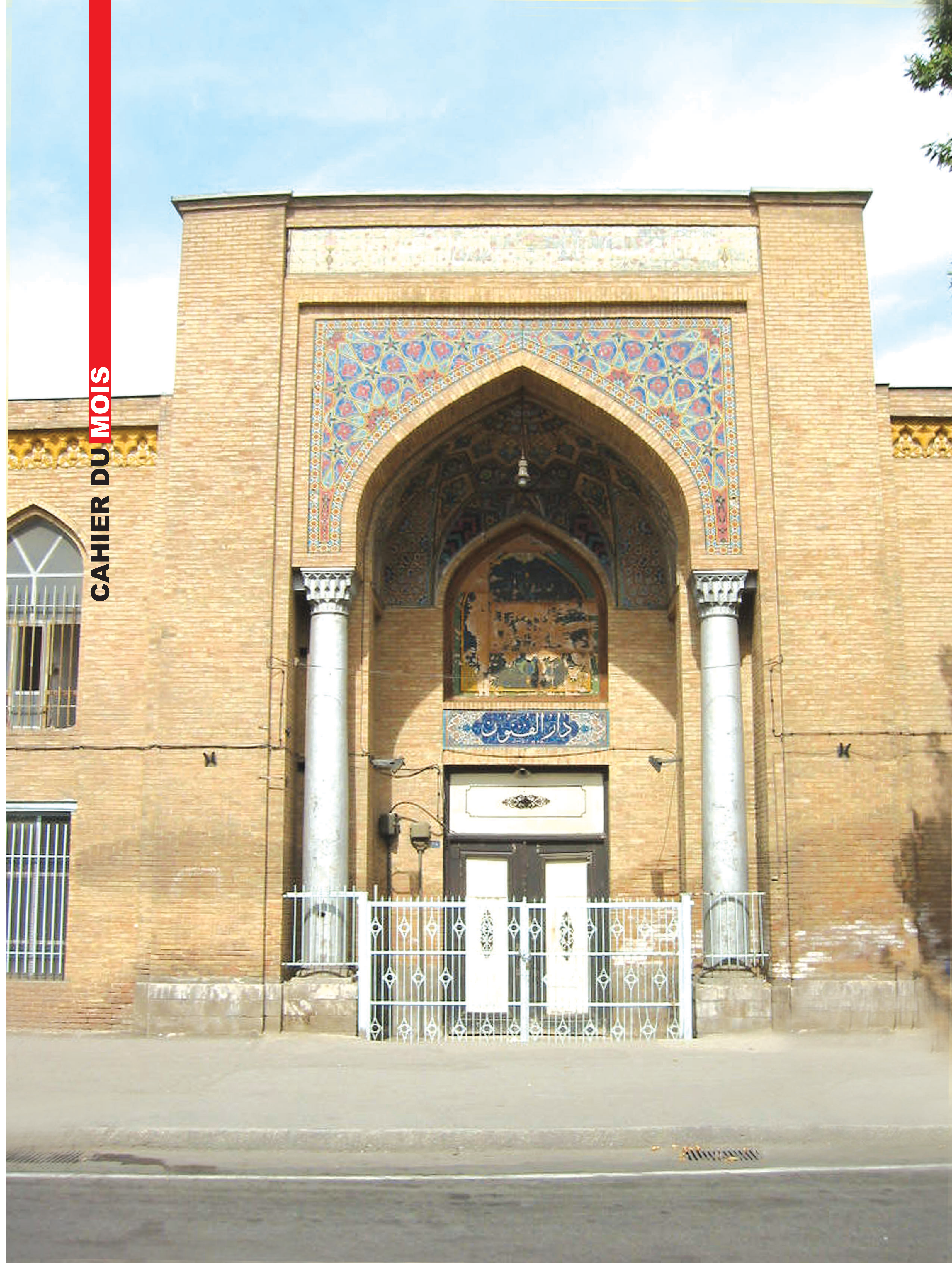
Imprimé par Iran-Tchap



Premier mensuel iranien en langue française
N°11 Mehr 1385 - Octobre 2006
Première année
Prix 500 Tomans

Sommaire




CAHIER DU MOIS
دار الفنون

Dar-ol-fonûn, l'école fondée par Amir Kabir le sage



Hassan REZA RAFI'

L'école Dar-ol-fonûn est intimement liée au nom d'Amir Kabir. Ainsi, si cette dernière est restée vivante dans les souvenirs, c'est grâce à sa relation avec la personnalité éminente d'Amir Kabir qui l'a crée en vue d'améliorer le niveau scientifique de l'Iran. Et si les Iraniens se souviennent encore de cette personnalité, c'est parce que sa plus grande réalisation, le Dar-ol-fonûn, a réussi à résister aux péripéties de l'Histoire et a gardé vivant le souvenir de son fondateur.

Pour les Iraniens, le Dar-ol-fonûn n'est pas seulement un lieu historique mais également une institution sacrée qui impose le plus grand respect. Ainsi, ce lieu a été fondé sur la base de l'idée que l'intelligence est un don du ciel, tel que l'indique le Coran :

"Il donne la sagesse à qui Il veut.
Celui à qui la sagesse a été donnée bénéficie d'un grand bien.
Ceux qui sont doués d'intelligence
Sont les seuls à s'en souvenir."

Sourate "*Al-Baqara*", verset 269



Amir Kabir était persuadé que le seul moyen de résoudre les lacunes scientifiques était de réformer le système éducatif à l'intérieur même du pays ;c'est dans cette optique qu'il décida de créer un centre d'enseignement des sciences modernes et particulièrement des sciences militaires à Téhéran.

L'histoire du Dar-ol-fonûn

Le Dar-ol-fonûn fut donc fondé par Mirzâ Taghi Khân Amir Kabir en vue de former des spécialistes chargés d'organiser et de régulariser les différentes activités du pays. Cette institution devait être le symbole de l'ordre, de la loi et de l'éducation en Iran. Ni le vent, ni la chaleur, ni les averses ne devaient pouvoir altérer cette construction. Si les bâtiments initiaux de l'époque d'Amir Kabir, datant de 1929, ont totalement disparu, d'autres bâtiments ont été construits depuis.

Amir Kabir vécut pendant une des périodes les plus agitées de l'histoire iranienne. Après les nombreuses défaites iraniennes face aux Russes, les riches terres de Ghafghâz furent cédées aux étrangers.

Les visées britanniques en Afghanistan et dans les villes iraniennes de Herât et de Kandahar inquiétaient Amir Kabir à tel point qu'il commença, dès son arrivée au pouvoir, à renforcer la défense militaire de l'Iran. Selon lui, la réussite du pays dépendait de l'existence de personnes instruites et de militaires expérimentés. Avant lui, d'autres personnalités telles qu'Abbâs Mirza ou Hâj Mirza Arâsi, chancelier d'Ahmad Shâh, en avaient déjà fait l'observation.

Abbâs Mirza avaient envoyé plusieurs personnes en Angleterre pour qu'ils y complètent leurs études. A l'époque de Hâj Mirza Aghâsi, cinq autres avaient été envoyées en France.

Amir Kabir était cependant persuadé que le seul moyen de résoudre les lacunes scientifiques était de réformer le système éducatif à l'intérieur même du pays; c'est dans cette optique qu'il décida de créer un centre d'enseignement des sciences modernes et particulièrement des sciences militaires à Téhéran. La construction de ce centre commença en l'an 1266 de l'hégire (1887), dans la partie nord-est du palais royal qui était jusqu'alors une caserne. L'architecte Mirzâ Reza, qui avait étudié en Angleterre, fut choisi pour dessiner les plans. On fit par la suite appel à Mohamad Taghi Khân pour la construction des bâtiments. Les lettres d'Amir Kabir, les articles de journaux et autres documents de l'époque révèlent qu'aucun nom particulier n'avait été choisi pour ce bâtiment qui était appelé "Ecole", "Nouvelle Ecole" ou encore "Ecole Royale ou Militaire".

Le Dar-ol-fonûn ouvrit ses portes en 1268 de l'hégire, au mois de Rabbi'-ol-awal, et les travaux de construction s'achevèrent l'année d'après. Cette école comptait cinquante petites classes disposées autour d'une cour carrée. Ces classes étaient décorées de motifs sculptés et une terrasse couverte s'ouvrait devant chacune d'elles. Au milieu de la cour se trouvait un grand bassin entouré de parterres de fleurs, d'arbres et d'allées pavées. A l'étage de l'est du bâtiment, derrière les magasins, on pouvait apercevoir les bureaux du Ministère des Sciences et de la Pensée islamique.

Au nord du bâtiment, derrière les locaux actuels des communications, se trouvaient plusieurs pièces plus ou moins grandes appartenant aux étudiants de l'école militaire, puis, plus loin, le coin de la fanfare.

Cette institution comptait également des laboratoires de physique, de pharmacie et de chimie, une imprimerie, une bibliothèque et une cantine. Dans l'une des pièces, deux squelettes servaient aux étudiants en médecine pour l'étude de l'anatomie.

Au début de l'année 1925, le ministre des sciences Nir-ol-molûk acheta les terrains situés au sud de l'école et y fit construire une grande salle de théâtre afin que Nasser-e-din Chah, qui s'était épris de théâtre lors de ses voyages en Europe, puisse y organiser des représentations.

Au début, les portes d'entrée de l'école se trouvaient rue Homâyûn mais elles furent par la suite transférées rue Nasserieh, qui est l'actuelle rue Nasser Khosro.

Huit ans après l'ouverture, les diplômés de l'école se rallièrent aux groupes de franc-maçonnerie ou aux organisations de Mirza Malek Khân, tandis que Nasser-e-din Chah commençait à se désintéresser de l'école.

La situation actuelle de l'école Dâr-ol-fonûn

Cette institution resta en place près de huit decennies après la mort d'Amir Kabir puis fut totalement démolie en 1959. Cette année-là, le ministre de la culture, Mirza Yahyâ Khân Etemâd-o-doleh, ordonna la démolition des locaux et fit construire le bâtiment actuel avec l'aide de l'architecte russe Markov. Un autre ministre de la culture de l'époque, Ali Asghar Hekmat, ajouta d'autres bâtiments au nord et au sud de l'institution.

L'école est actuellement composée d'un bâtiment, situé au nord-est, qui s'ouvre sur la rue Nasser Khosro. A l'entrée, deux colonnes argentées supportent le portail orné d'un tableau en bois marron sur lequel est inscrit le nom et la date de la fondation de l'institution - 1268 de l'hégire - en mosaïque. Le bâtiment en lui-même comporte deux étages abritant près de trente deux classes. Une salle de théâtre et un restaurant ont été construits dans la partie sud, c'est à dire dans la partie initiale de l'institution.

A l'époque d'Amir Kabir, des terrasses servaient de passage entre les différentes classes. Le bâtiment actuel comprend un couloir auquel on accède par des escaliers et qui relie les différentes parties du bâtiment. Chaque classe a trois fenêtres qui donnent sur les espaces verts du jardin. A l'ouest du bâtiment, il existe un couloir long de vingt-neuf mètres. Les murs sont faits de briques recouvertes d'un mélange de suie et de chaux. Les plafonds sont tapissés de lattes de bois clouées sur les poutres qui supportent la toiture.

La salle de spectacle est le plus grand espace couvert de l'ensemble : il mesure en effet vingt-sept mètres de long et treize mètres de large. La salle à manger est également très vaste avec ses dix-neuf

Au début de l'année 1925, le ministre des sciences Nir-ol-molûk, acheta les terrains situés au sud de l'école et y fit construire une grande salle de théâtre afin que Nasser-e-din Chah, qui s'était épris de théâtre lors de ses voyages en Europe, puisse y organiser des représentations.

Le Dâr-ol-fonûn est non seulement l'école des spécialistes et des savants mais celles des penseurs et des intellectuels.

mètres de long et ses treize mètres de large. Ces deux salons constituent la partie sud du bâtiment dans sa totalité. Les plafonds sont constitués de poutres de bois ou de fer qui servent d'appui à un plafond gigantesque, et ce sans la moindre colonne.

La façade est en pierre et le haut des murs est orné de motifs géométriques. Des encadrements composés de motifs blancs peints sur des mosaïques turquoise présentent des maximes et des vers de poètes iraniens, qui, outre leur beauté calligraphique, ajoutent à la spiritualité de l'ensemble. Entre l'aile nord et sud, on aperçoit deux couloirs très simplement décorés. Au-dessus du couloir nord se trouve “la chambre du roi” dont les fenêtres donnent sur les espaces verts du jardin. Les encadrements en plâtre qui surmontent ces deux couloirs sont ornés de versets du Saint Coran tels que :

" Ceux qui savent et les ignorants sont-ils égaux ? "(verset 9, sourate 39)

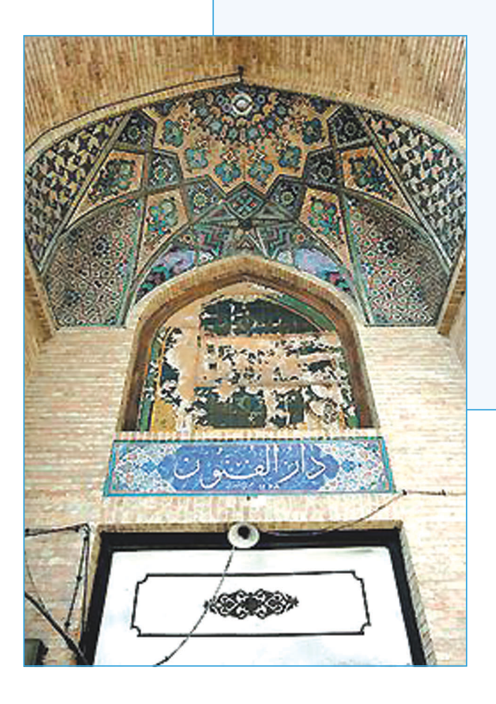
Il énonce ainsi la nécessité d'établir une différence entre les gens instruits et les illettrés. On peut également y lire une partie du verset 269 de la sourate 2 " La vache" qui énonce :

" Celui à qui la sagesse a été donnée, bénéficie d'un grand bien".

On trouve également des vers de Ferdowsi ainsi que des poèmes ou maximes d'autres écrivains inscrits en mosaïque sur de nombreux murs. Le bassin de pierre situé au centre de la cour semble avoir été reconstruit en dimension réduite, lors de la restauration du bâtiment en 1929. Les grands arbres qui ornent la cour ont sans doute été plantés lors de la création de l'école. La simplicité de l'architecture s'inspire directement du caractère de son fondateur, le grand Amir Kabir. Cette simplicité invite les étudiants de cette école à la réflexion. Ainsi, le Dâr-ol-fonûn est non seulement l'école des spécialistes et des savants mais celles des penseurs et des intellectuels.

Le Dâr-ol-fonûn est la première université moderne d'Iran, fruit des efforts de l'une des grandes figures de ce pays. La première université n'est donc pas celle de Téhéran mais l'école du Dâr-ol-fonûn. Elle devrait d'ailleurs retrouver son éclat d'antan à l'issu de l'important processus de rénovation dont elle est actuellement l'objet.

Traduit par
Maryam DEVOLDER



L'histoire de l'éducation en Iran préislamique

Arefeh HEDJAZI

Les Iraniens descendent de Aryens, la plus importante des tribus de race blanche. On ne sait pas d'où viennent exactement les Aryens et les chercheurs ont élaboré de nombreuses et parfois hasardeuses théories sur la question de leur origine. Ce que l'on sait sans le moindre doute, c'est que les Aryens décident un jour de quitter leur territoire originel pour des contrées où les conditions de vie seraient meilleures. Ils migrent ainsi vers le sud quelque trois mille ans avant Jésus Christ. Arrivés sur le plateau iranien, ils se séparent en trois branches. L'une d'elles, les indo-européens, prennent le chemin de l'ouest et sont les ancêtres des actuels Européens. La seconde branche est celle des Indiens qui prennent le chemin de l'Inde, et la dernière branche, celle des indo-iraniens, décide de s'établir définitivement sur le plateau iranien.

Les Aryens étaient un peuple de cavaliers agressifs et conquérants. Ils usent de la force pour très vite dominer les peuples indigènes des pays où ils ont décidé de vivre.

Les Aryens vivaient en tribu, c'est-à-dire sur la base d'un ensemble de familles liées par des liens de sang très rigides. Chaque tribu est conduite par un chef doté d'un conseil formé des vieux sages de la famille. La structure tribale est patriarcale. L'éducation est simple mais sévère. Chaque nouveau membre de la tribu doit apprendre l'art de la guerre, savoir tirer, monter à cheval et être un bon éleveur de bétail.

Plus tard, ces Iraniens, éparpillés sur toute la Perse en grandes tribus, forment les premiers empires perses.

Les premières dynasties de Perse préservent en grande partie leur caractère tribal et les premiers rois vivent aussi simplement que leurs sujets. L'éducation princière reste aussi primitive que celle du peuple nomade.

Cependant, après Cyrus le Grand, fondateur de la dynastie achéménide, les choses changent. La dynastie achéménide

L'éducation est simple mais sévère. Chaque nouveau membre de la tribu doit apprendre l'art de la guerre, savoir tirer, monter à cheval et être un bon éleveur de bétail.

Les enseignements zoroastriens étaient, sous toutes les périodes de l'antiquité iranienne, la base de l'éducation classique et officielle.

La culture religieuse et la culture étatique et sociale ne font qu'un, et par conséquent le but principal de l'éducation est d'enseigner aux jeunes les prescriptions religieuses de leurs ancêtres et leur inculquer le respect et l'obéissance envers l'Etat et les traditions sociales.

est le meilleur exemple des dynasties orientales despotiques. La société iranienne de cette époque, déjà largement sédentarisée, est formée de castes très peu perméables les unes par rapport aux autres. Les plus indigents n'ont aucune chance de sortir de leur rang propre et d'accéder à un niveau de vie culturelle, sociale ou même économique plus élevé. La société se sépare en plusieurs couches: celle des nobles princiers, qui n'est formée que des sept familles les plus puissantes, celle des nobles ordinaires, celle du clergé zoroastre qui possède une influence énorme, celle des fonctionnaires, celle des citadins et des paysans libres et enfin celle des serfs et esclaves. Bien entendu l'éducation des enfants est celle donnée au sein de la caste à laquelle ils appartiennent de naissance. Malgré cela, l'éducation des nobles est encore une éducation assez primitive où la maîtrise des armes et l'éducation physique sont essentielles. C'est souvent le métier du père qui détermine le niveau d'éducation donnée aux enfants. L'enseignement le plus complet dans le sens moderne du terme est celui que reçoivent les enfants de fonctionnaires. Ils apprennent à lire, à écrire et à compter de manière assez suivie car ils suivront les traces de leur père et devront faire tourner l'immense machine administrative de l'empire.

Cet état de choses continue dans les siècles qui suivent avec peu de changements jusqu'à l'époque sassanide. A cette époque, les mages (prêtres zoroastriens) ont un pouvoir énorme et le zoroastrisme est la religion officielle.

Les règles sociales de l'Avesta (livre sacré zoroastre) sont détournées de leur sens propre et appliquées de manière à créer une barrière infranchissable entre les différentes couches sociales.

La société sassanide est divisée en quatre classes: le clergé, les militaires, les fonctionnaires, les paysans et les citadins. Chacune de ces classes se subdivisent hiérarchiquement et ont une fonction particulière.

L'enseignement est réservé au clergé. L'éducation se raffine et devient plus moderne.

Les buts de l'éducation dans l'Iran préislamique

Trois caractéristiques particulières marquent l'enseignement iranien avant l'islam:

- L'influence du zoroastrisme.

Les enseignements zoroastriens étaient, sous toutes les périodes de l'antiquité iranienne, la base de l'éducation classique et officielle. A l'époque sassanide, la religion est le fondement même de la société et de l'Etat. La culture religieuse et la culture étatique et sociale ne font qu'un, et par conséquent le but principal de l'éducation est d'enseigner aux jeunes les prescriptions religieuses de leurs ancêtres et leur inculquer le respect et l'obéissance envers l'Etat et les traditions sociales.

- L'influence de l'Etat.

Dans l'Iran antique, le gouvernement exerce une surveillance constante sur les sujets de l'empire et chacun doit se conformer à l'idéal qui est de servir l'Etat et de n'avancer que dans le sens des intérêts étatiques et collectifs. L'éducation est donc, en tant qu'obligation sociale, une arme aux mains des dirigeants.

- L'importance de l'éducation physique.

L'éducation physique a une place centrale dans l'éducation antique iranienne. Avant les Sassanides, l'éducation était parfaitement militarisée. Le but essentiel de l'enseignement était de transformer l'enfant en un citoyen guerrier, nationaliste pur et dur rejetant totalement toute culture extérieure.

L'enfant apprenait à adapter ses désirs personnels à l'intérêt commun. Il se considérait donc très vite non comme un individu, mais comme l'un des membres d'une communauté dont la préservation était plus importante que tout. Les jeunes devaient être capables de maîtriser les réactions de leur corps dans les moments de souffrance et posséder une volonté de fer.

L'enseignement de l'époque est différent selon les rangs sociaux et se fait par petits groupes. L'enfant est simplement encadré et dirigé selon ses capacités. Le but n'est pas de lui enseigner de nouvelles choses mais simplement de lui apprendre à se servir de ce qu'il possède déjà. Dans ce système, l'enseignant à un rôle de guide absolu, c'est lui qui montre à l'enfant le chemin qu'il doit suivre sans discuter. En résumé, il s'agissait avant tout de transformer l'enfant en un serviteur de l'Etat, de sa famille et de sa caste sociale.

L'enseignement religieux pour sa part était basé sur les textes sacrés de l'Avesta que les mages traduisaient en langage clair et compréhensible pour les enfants.

L'enseignement dans son acception actuelle n'existait que pour l'aristocratie. Avec l'entrée des Grecs en Iran, l'éducation classique basée sur la religion et les traditions marque un net recul pendant près de deux siècles, mais reprend sa place avec les Ashks. Ces derniers, purs Persans zoroastriens, tentent de ressusciter l'éducation classique et portent un grand respect au clergé et au corps enseignant. Cette période est marquée par l'importance que l'on donne à la famille, qui remplace l'Etat au cœur de l'éducation.

Les progrès effectués à l'époque sassanide tels que le développement des industries du papier, l'accroissement du nombre des bibliothèques et de leur contenu, l'intérêt des gens pour la lecture et les besoins de la machine administrative sassanide se traduisent par un progrès scientifique rapide ayant une répercussion immédiate sur l'éducation. Le nombre des lettrés augmente non seulement parmi les aristocrates, mais aussi parmi des classes plus basses tels les commerçants et les paysans.

De nouvelles matières scientifiques voient le jour ainsi que de nouveaux métiers artisanaux nécessitant un enseignement spécifique.

L'enseignement se diversifie donc et les premières universités sont fondées.

La puissance de l'empire perse à l'époque sassanide, surtout après la victoire sur les Romains, le développement de ses relations internationales ainsi que la diversification nouvelle et inédite des sciences en vigueur font apparaître, vers la fin du règne de cette dynastie, de nouveaux corps d'enseignants non liés au clergé zoroastre.

Socialement, quatre types d'éducation spécifiques existent à l'époque, chacun étant réservé à une couche particulière de la nation:

- L'éducation nobiliaire et princière réservée à la haute aristocratie. En plus du programme obligatoire, elle inclut les sciences politiques et administratives, la science militaire et parfois les langues étrangères.
- L'éducation théologique réservée aux enfants des religieux et à ceux qui se destinaient à la religion. Elle est essentiellement basée sur les textes sacrés.
- L'éducation des enfants d'artisans qui consiste essentiellement à apprendre le métier du père.
- L'éducation des enfants des fonctionnaires qui, de la même façon, consiste en l'apprentissage du métier paternel.

L'éducation se déroulait en trois phases.

La puissance de l'empire perse à l'époque sassanide, surtout après la victoire sur les Romains, le développement de ses relations internationales ainsi que la diversification nouvelle et inédite des sciences en vigueur font apparaître, vers la fin du règne de cette dynastie, de nouveaux corps d'enseignants non liés au clergé zoroastre.

Les progrès effectués à l'époque sassanide tels que le développement des industries du papier, l'accroissement du nombre des bibliothèques et de leur contenu, l'intérêt des gens pour la lecture et les besoins de la machine administrative sassanide se traduisent par un progrès scientifique rapide ayant une répercussion immédiate sur l'éducation.

L'enfant était éduqué par sa mère jusqu'à l'âge de 5 ans; par son père, de 5 à 7 ans, puis il commençait sa scolarité à l'école.

Avant sa septième année, l'enfant apprenait par cœur les textes de l'Avesta, et plus particulièrement les Gatas. La quinzième année marquait la fin de son éducation physique et morale. A quinze ans, le jeune adolescent devait connaître sa religion et la philosophie de sa religion. A vingt ans, il passait l'examen final devant un jury de mages enseignants et commençait désormais sa vie d'adulte.

Les enfants des familles déshéritées n'avaient que trois choses à apprendre: monter à cheval, tirer à l'arc et toujours dire la vérité.

Certains devaient suivre des cursus spéciaux de sciences administratives ou théologiques qui duraient jusqu'à leur vingt- quatrième année.

Chaque temple possédait sa propre école mais, bien entendu, la plus grande partie de l'éducation était faite par la famille ou la tribu à laquelle appartenait l'enfant.

Le programme était assez varié. On apprenait à lire, à écrire et à compter. Les textes sacrés occupaient une place très importante. Les cours débutaient le matin et duraient jusqu'au soir. La matinée était réservée à l'étude et l'après midi à la culture physique. L'apprentissage était basé sur la mémorisation mais malgré cela, l'écriture avait une place particulière. On écrivait sur des tablettes de bois avec du charbon.

Les enseignants étaient surtout des mages et la tradition voulait que l'école ne soit pas bâtie près d'un bazar, lieu de mensonges et d'infamies, pour que l'enfant n'apprenne pas à mentir. Les élèves se levaient très tôt et après une longue gymnastique matinale, ils montaient à cheval et s'exerçaient une demi-heure. Quelques matières comme la grammaire, les mathématiques et les matières religieuses, étaient enseignées à tous. L'enseignement de la langue pahlavi était assuré par les grands mages. On enseignait également la langue araméenne. Les jeunes aristocrates apprenaient le polo, les échecs, l'escrime, l'équitation, le tir, la chasse et la lutte. Leurs maîtres étaient choisis parmi les meilleurs, les plus expérimentés et les plus pieux membres de la société.

La religion et sa place éducative

Au départ, les Aryens ne portaient pas une grande attention à la religion. Ils étaient assez matérialistes et n'accordaient de l'importance qu'à ce qui leur procurait bénéfice.

Ce n'est qu'à l'époque des Achéménides qu'une religion naît, le zoroastrisme. On dit que le prophète Zoroastre convertit le père du grand Cyrus, Vishtassb et qu'ainsi le zoroastrisme se répandit peu à peu dans tout l'Iran.

Le zoroastrisme est basé sur la trilogie: "Bonne pensée, bonne parole, bonne action". Cette religion est très strictement encadrée par des règles définies et interprétées par les mages. Elle est contemporaine du bouddhisme qu'elle rejoint dans son message de tolérance. Mais la première est une religion réservée à l'aristocratie qui protège grâce à elle ses intérêts, tandis que la seconde est la cristallisation des souhaits et des désirs de tout un peuple.

Le clergé zoroastrien ressemblait au clergé catholique en ce sens qu'il était strictement hiérarchisé. Jusqu'au quatrième siècle, le clergé zoroastre possédait un pouvoir étatique très grand et cette position privilégiée lui avait permis d'établir une mainmise totale sur les caisses de l'Etat.

Le zoroastrisme a profondément marqué le système éducatif de l'époque

Les enseignants étaient surtout des mages et la tradition voulait que l'école ne soit pas bâtie près d'un bazar, lieu de mensonges et d'infamies, pour que l'enfant n'apprenne pas à mentir.

Le zoroastrisme a profondément marqué le système éducatif de l'époque car chaque zoroastrien devait connaître des passages de l'Avesta ainsi que les rites et célébrations de sa religion. Cette unité religieuse et par conséquent culturelle en Iran permit la mise en place d'un système éducatif uniforme sur l'ensemble du territoire perse.

car chaque zoroastrien devait connaître des passages de l'Avesta ainsi que les rites et célébrations de sa religion. Cette unité religieuse et par conséquent culturelle en Iran permit la mise en place d'un système éducatif uniforme sur l'ensemble du territoire perse.

La religion avait un rôle essentiel et constructif dans l'éducation. On y enseignait dès l'enfance le sens de la justice, le culte de la vérité, la maîtrise de soi, la bonté, le courage et la reconnaissance. Certains passages de l'Avesta consignent les paroles de Zoroastre qui conseillait à tout croyant de rechercher la science et la vérité en toutes choses et soulignait le rôle de l'éducation dans la vie d'un homme. Dans le cinquième livre de l'Avesta, on lit:

" Si un étranger ou une connaissance ou un frère ou un ami à la recherche de la science ou de l'art vient te voir, reçois-le et enseigne-lui ce qu'il veut savoir."

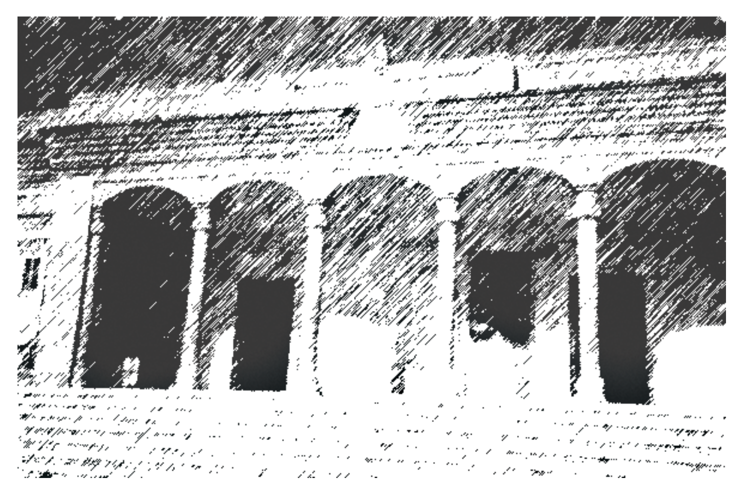
De même, dans Dinkard, l'un des autres livres sacrés zoroastre, on peut lire:

" Considère l'éducation comme aussi importante que ta vie. Chacun a le devoir d'atteindre à un rang élevé en étudiant, lisant, écrivant, et en respectant les règles religieuses. Chacun doit préserver la paix et l'ordre dans la société en s'aidant des livres de morale."

Le rôle de la famille et des couches sociales dans l'éducation

La famille antique perse était très grande et possédait de nombreuses ramifications. La polygamie était pratiquée parmi l'aristocratie mais la monogamie traditionnelle régnait parmi les familles moins aisées.

Malgré ce système éducatif souvent réservé à une élite, des écoles publiques accessibles à toutes les couches de la société existaient. Il est vrai que ces écoles n'étant pas gratuites d'une part et que d'autre part, les cours durant du matin au soir, beaucoup de gens n'y envoyaient pas leurs enfants.



L'enseignement supérieur en Iran

A l'époque achéménide, les Perses pensaient plutôt à leurs besoins matériels immédiats comme la nourriture, le logis et la sécurité mais au fur et a mesure du développement des relations internationales de la Perse et suite à une hausse générale du niveau de vie, des besoins culturels se font jour et des sciences et des arts tels que l'architecture, la médecine, la musique, la sculpture et des métiers comme la gravure, la ciselure et verrerie font leur apparition. Ces sciences et métiers requièrent des enseignements spécifiques, non dispensés par les écoles.

On sait aujourd'hui qu'une certaine forme d'enseignement supérieur existait, mais seulement pour des matières telles que les sciences politiques, militaires ou économiques. Mais cela ne signifie pas que l'enseignement supérieur était organisé de façon spécifique.

L'administration de l'empire, les juridictions judiciaires et administratives, la connaissance des langues étrangères et les relations internationales surtout après les Achéménides ; les journaux et

Malgré ce système éducatif souvent réservé à une élite, des écoles publiques accessibles à toutes les couches de la société existaient. Il est vrai que ces écoles n'étant pas gratuites d'une part et que d'autre part, les cours durant du matin au soir, beaucoup de gens n'y envoyaient pas leurs enfants.

L'un des plus importants centres d'enseignement supérieur en Iran et dans toute la région fut l'université de Gondi Shapour, qui continua d'exister jusqu'au troisième siècle après l'hégire.

les articles, l'établissement de voies de communication permanentes entre l'est et l'ouest du pays et d'une réglementation stricte concernant les activités de production, une architecture et un design architectural en pleine expansion, l'existence des temples et des sciences religieuses et le progrès des arts picturaux, musicaux et décoratifs sont la preuve de l'existence d'un système d'enseignement supérieur assez élaboré.

L'université de Gondi Shapour

L'un des plus importants centres d'enseignement supérieur en Iran et dans toute la région fut l'université de Gondi Shapour, qui continua d'exister jusqu'au troisième siècle après l'hégire. Toutes les matières et en particulier la médecine étaient enseignées dans cette université. Elle était célèbre dans toute la Perse et jusque dans l'Empire romain. Elle était située dans le sud ouest de l'Iran, près des villes de Dezfoul, Shoushtar et Shoush.

L'empereur Shapour Ier, fondateur de la ville de Gondi, construisit la ville avec les prisonniers de guerre romains selon la coutume de l'époque. Il ordonna également l'acquisition de toutes les œuvres classiques grecques traduites en pahlavi pour la bibliothèque de la ville. Au départ, cette ville n'était qu'un camp de prisonniers mais très vite elle se transforma en ville universitaire comme celles d'Antioche ou Alexandrie. Elle connut son âge d'or sous le règne d'Anoushiravan.



Conclusion

En étroite harmonie avec les conditions sociales, politiques, culturelles ou même géographiques de leur pays, les Iraniens laissèrent un grand héritage culturel. Les conditions historiques de chaque société exigeaient un système éducatif particulier répondant aux besoins et aux désirs multiples de la société.

Les Iraniens du premier millénaire av. J.C possédaient une culture politique et traditionnelle uniforme et harmonisée. La dynastie achéménide qui régna de 550 av. J.C jusqu'en 330 av. J.C reflète en partie cette société. Pendant ses deux cent vingt ans de règne, la société, politiquement et culturellement unie, crée un système éducatif très perfectionné. Elle réussit ainsi parfaitement à éduquer son potentiel humain de façon à ce qu'il puisse servir à la société dans son ensemble.

Avec le règne des Séleucides, le progrès social marque un arrêt brutal. L'éducation traditionnelle n'est plus de mise et beaucoup d'écoles et de lieux religieux éducatifs sont détruits. Le rôle des mages dans l'éducation diminue. Par contre, on tente d'implanter le système éducatif grec sans succès.

Après les Séleucides grecs, c'est au tour des Ashks de régner. Ces derniers étant Perses, ils remettent en vigueur l'enseignement traditionnel tout en redonnant leur place aux mages et aux enseignants. La famille retrouve une place dominante, les temples sont reconstruits et l'instruction par les mages est reformulée sur des bases plus solides.

L'ère sassanide est l'époque du retour de l'influence de la religion en étroite collaboration avec l'Etat et les institutions politiques. L'enseignement théologique et l'interprétation des textes sacrés se généralisent.

L'enseignement supérieur atteint un niveau culturel inégalé jusqu'alors pendant l'époque sassanide et l'université de Gondi Shapour est une des meilleures illustrations de cet âge d'or.

En étroite harmonie avec les conditions sociales, politiques, culturelles ou même géographiques de leur pays, les Iraniens laissèrent un grand héritage culturel. Les conditions historiques de chaque société exigeaient un système éducatif particulier répondant aux besoins et aux désirs multiples de la société.

Le système scolaire français, entre remises en cause externes et réformes internes

Amélie NEUVE-EGLISE

Au centre de nombreux débats philosophiques et politiques, la question de l'éducation et du système d'enseignement est étroitement liée aux évolutions politico-sociales ainsi qu'à la façon dont un pays considère l'individu ainsi que son rôle dans la société. Après la Seconde Guerre Mondiale et la massification de l'enseignement, l'école a été, en France, considérée comme une institution pivot devant assurer la formation de l'individu, permettre une ascension sociale, et réduire les inégalités. Cependant, la massification de l'enseignement est allée de concert avec le développement de tout un mouvement de contestation des méthodes pédagogiques utilisées ainsi que du contenu des savoirs enseignés. Nous allons donc essayer de retracer la genèse de ce mouvement, pour ensuite tenter de discerner si les nouvelles méthodes proposées par des acteurs non étatiques ont été prises en compte ou même intégrées au système institutionnel " national ".



L'enseignement comme " bien public"

Les lois Jules Ferry de 1882 ayant instauré la gratuité, la laïcité, et l'obligation de l'instruction publique de 6 à 13 ans ont marqué le passage de l'enseignement, qui était auparavant essentiellement assuré par les religieux, dans le giron de l'Etat qui en a fait un "bien public " disponible et accessible à tous les citoyens. Ces lois s'inspiraient notamment de dispositions similaires prises en Allemagne quelques décennies auparavant et fortement influencées par les théories de Fichte. Actuellement, le système éducatif français est composé principalement d'écoles publiques (qui forment l'écrasante majorité) et d'écoles privées (qui sont, pour le plus grand nombre, confessionnelles et sous contrat d'association). Il existe également une infime minorité d'écoles privées laïques, et, depuis une trentaine d'années, des écoles promouvant des méthodes d'éducation qualifiées d' " alternatives " ou " nouvelles " et proposant d'apporter des remèdes à certaines déficiences de l'Education nationale.

Les prémisses d'une remise en cause

Lors de l'adoption des lois Ferry, l'"instruction publique ", comme on l'appelait à l'époque, visait essentiellement à former un citoyen discipliné et attaché à sa patrie, dans le contexte d'une revanche possible et désirée des Français sur les Allemands à la suite de la défaite de Sedan. Le traumatisme occasionné par la Première Guerre Mondiale marqua une inflexion dans la façon de considérer l'institution scolaire, qui devait désormais davantage répondre aux besoins propres de chaque enfant et faisait de la formation d'un citoyen éclairé et attentif aux notions de fraternité ainsi que de respect de la personne humaine, une de ses priorités. Cette période fut également marquée par l'apparition des premières pédagogies dites " nouvelles " comme celles proposées par Montessori, Steiner, ou Freinet et qui mettaient davantage l'accent sur l'épanouissement personnel de chaque enfant ainsi que sur sa participation à son propre développement personnel et intellectuel au travers de méthodes dites " actives ". Elles se situaient, dans ce sens, dans le sillage d'une certaine philosophie de l'éducation élaborée par les humanistes de la Renaissance[1] qui considéraient avant tout que " l'enfant n'est pas un vase qu'on remplit mais un feu qu'on allume " et qui avait connu des applications concrètes dès la fin du XIXe siècle[2] . Si elles ne sont restées réservées qu'à une élite, ces nouvelles méthodes pédagogiques ont permis d'alimenter la réflexion toujours ouverte sur la question de la " meilleure " pédagogie. Cette période fut aussi celle de la création du Groupe Français d'Education Nouvelle (GFEN) en 1922 qui visait à promouvoir de nouvelles méthodes d'enseignement; elle fut également celle de l'émergence de toute une dynamique de création de nouvelles écoles touchant l'Europe dans son ensemble et échangeant leurs idées lors de congrès organisés par la Ligue Internationale pour l'Education Nouvelle[3]. Ce mouvement sera néanmoins interrompu par la Seconde Guerre Mondiale. Si quelques écoles indépendantes sont créées dans les années ayant suivi la Libération[4], il faudra attendre le début des années 1970 [5] pour que ce mouvement connaisse une nouvelle impulsion. Les nouvelles méthodes d'enseignement élaborées à cette époque sont fortement influencées par la psychologie ainsi que la psychanalyse, ceci aboutissant à l'élaboration de concepts parfois stériles

Le traumatisme occasionné par la Première Guerre Mondiale marqua une inflexion dans la façon de considérer l'institution scolaire, qui devait désormais davantage répondre aux besoins propres de chaque enfant et faisait de la formation d'un citoyen éclairé et attentif aux notions de fraternité ainsi que de respect de la personne humaine, une de ses priorités.

Elles se situaient, dans ce sens, dans le sillage d'une certaine philosophie de l'éducation élaborée par les humanistes de la Renaissance[1] qui considéraient avant tout que " l'enfant n'est pas un vase qu'on remplit mais un feu qu'on allume ".

A partir des années 1980, l'augmentation du chômage et la panne de l'ascenseur social précipite l'institution scolaire dans une crise : sa capacité à remplir un de ses objectifs principaux, qui est la transmission de savoirs permettant à chacun de s'insérer dans la société, est mise en doute.

La remise en cause du système d'enseignement s'est également insérée dans tout un lot de critiques plus larges adressées au secteur public et stigmatisant son manque de moyens et d'efficacité globale.

et éloignés des réalités concrètes de l'enseignement. Ce fut néanmoins la période de la création de l'Institut National de Recherche Pédagogique chargé de promouvoir le développement des recherches sur les méthodes pédagogiques et de rassembler de nombreuses ressources documentaires nationales et internationales sur le thème de l'éducation. A l'époque, ce centre s'est notamment fait le chantre de la pédagogie dite " de projet" qui faisait passer la transmission des savoirs par la réalisation de projets concrets et encourageait la participation des élèves à leur propre formation au travers de recherches personnelles, d'auto-évaluations…

L'émergence d'alternatives plus ou moins cohérentes

A partir des années 1980, l'augmentation du chômage et la panne de l'ascenseur social précipite l'institution scolaire dans une crise : sa capacité à remplir un de ses objectifs principaux, qui est la transmission de savoirs permettant à chacun de s'insérer dans la société, est mise en doute. Il est alors reproché au système éducatif français de manquer de pluralisme et de flexibilité face aux nouvelles exigences de la société et du marché du travail. D'aucuns ont également décrié l'existence d'importantes inégalités entre les établissements et entre les élèves même, notamment du fait de l'existence de processus de sélection plus ou moins officieux à l'entrée de certaines écoles se basant sur des critères subjectifs et contrevenant au principe d'universalité. La remise en cause du système d'enseignement s'est également insérée dans tout un lot de critiques plus larges adressées au secteur public et stigmatisant son manque de moyens et d'efficacité globale.

Face à cela, de nombreux projets "alternatifs " - et plus ou moins réalistes- se basant sur une certaine conception de la liberté selon laquelle chaque individu aurait le droit de choisir entre plusieurs systèmes et méthodes d'enseignement ont vu le jour. Ainsi, certains chantres du libéralisme ont prôné une libéralisation totale du secteur éducatif qui deviendrait un marché identique aux autres, c'est à dire régit par la loi de l'offre et de la demande et soumis à des exigences de compétitivité. Ce projet semble cependant très peu en phase avec les idées de service public et d'égalité de chances, ainsi qu'avec les exigences de cohésion sociale. Un autre projet, inspiré du système anglo-saxon de " vouchers " et rebaptisé en français " chèque-éducation ", a également été mis sur le devant de la scène il y a quelques années. A la disposition de chaque parent d'élève, ces chèques auraient vocation à être remis par les familles aux écoles où ces derniers souhaitent que leurs enfants fassent leurs études. Selon ses partisans, ce système aurait le mérite de favoriser une compétition entre les écoles et inciterait donc à une recherche d'efficacité. Il poserait cependant le problème de la fermeture de certaines écoles désertées ou " mal situées ", et entraînerait une généralisation des processus de sélection plus ou moins informels au sein des écoles les plus " demandées ". Son application en France demeure donc une hypothèse lointaine, en ce sens qu'elle impliquerait une refonte de l'ensemble du système. Certains ont également trouvé dans le système de l' " école à la maison " une réponse à leur rejet du système scolaire institutionnel. Cependant, les projets récents les plus concrets en matière d'enseignement parallèle ont été avant tout portés par les écoles indépendantes précédemment évoquées. Cependant, ces

établissements doivent être davantage considérés comme des " laboratoires " plutôt qu'une véritable solution, étant donné que la majorité d'entre elles demeurent très peu accessibles - soit financièrement, soit pour des raisons de manque de renseignement et de distance - à la grande majorité de la population scolarisée. Ainsi, un des problèmes principaux auquel ce système indépendant doit faire face est le manque de subventions publiques : ces écoles sont donc, pour la plupart, obligées de mettre en place un système de frais de scolarité très élevé et donc non accessible au plus grand nombre. En Europe même, ce système d'enseignement alternatif a eu un certain succès, et ce notamment au travers de " Small schools " en Angleterre ou des " Freie alternative schule " en Allemagne. Cependant, dans ce domaine, le pays le plus avancé demeure le Danemark où un groupe de parents d'élèves peut déposer un projet d'ouverture d'école alternative : si ce dernier est accepté, il est financé à hauteur de près de 85% par l'Etat. En France, l'Etat semble davantage pencher pour une politique de promotion de la diversité et pour une réforme à l'intérieur même du système d'enseignement public. ●●●



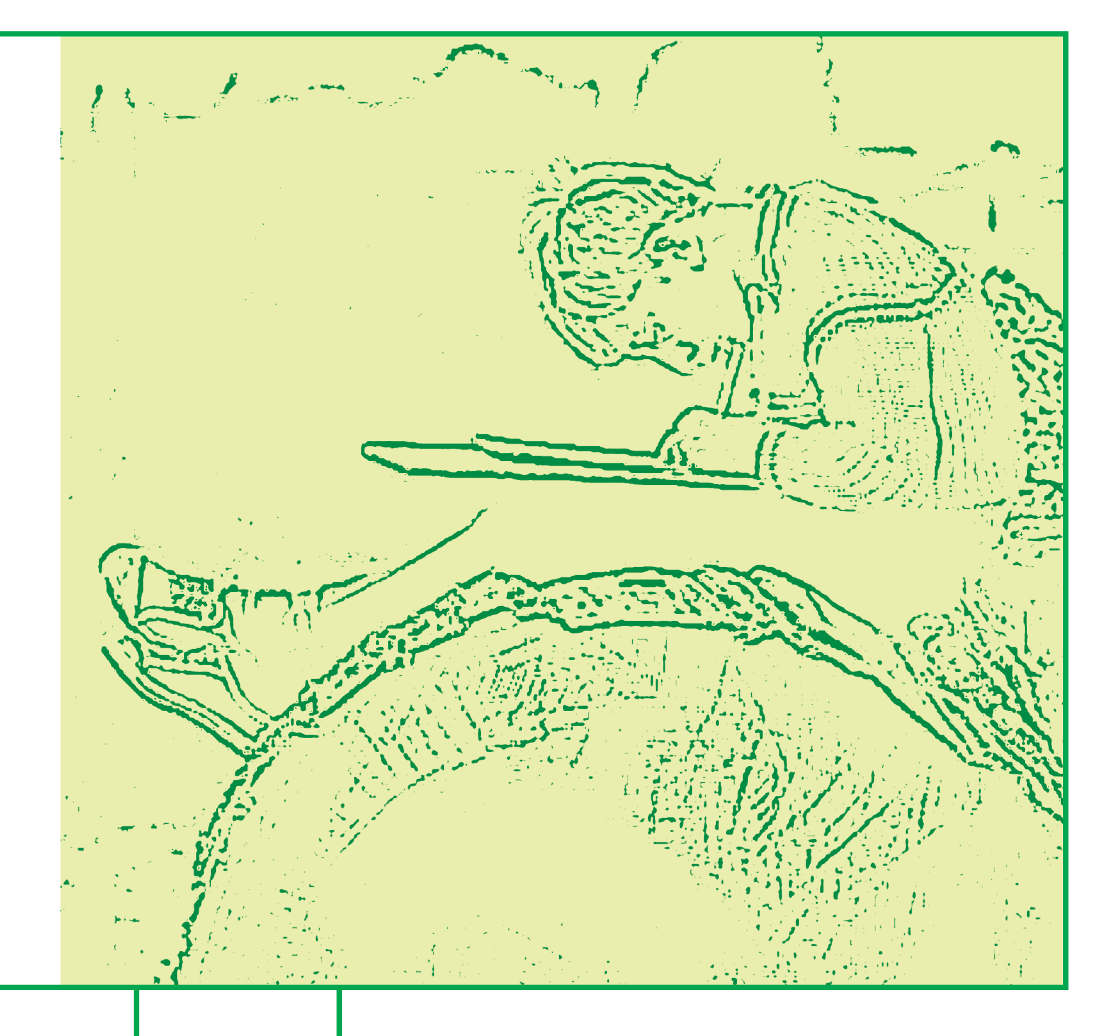
de certaines réformes, dont la plus importante est celle ayant remis en cause le système du collège unique. Le dernier projet en cours est celui qui fut présenté par François Fillon, ministre de l'Education en 2004, sur la base du rapport Thélot. Elle compte la réduction de l'échec scolaire ainsi que l'apprentissage d'un "socle commun de savoirs fondamentaux" que tous les élèves se doivent de maîtriser parmi ses priorités: ainsi, les élèves les plus en difficulté consacreraient l'essentiel de leur temps à l'acquisition de ces "savoirs ", tandis que les autres pourraient se consacrer à l'approfondissement de leurs connaissances ou à des options de leur choix. On voit donc là un effort pour essayer de s'adapter à la diversité des profils des élèves. Ce projet émet également l'idée de laisser une certaine autonomie aux établissements scolaires afin qu'ils puissent davantage s'adapter aux besoins locaux. Il prône également l'intervention de personnes venant d'horizons très variés pour introduire une plus grande diversité au sein des établissements et faire découvrir aux élèves des métiers suffisamment tôt et de façon concrète, tout en développant les possibilités de stages et d'apprentissage tout au long de la scolarité. La pratique semble donc être davantage valorisée. L'objectif d'amener " 80% d'une classe d'âge " à réussir au bac est également remis en cause : on insiste désormais moins sur l'obtention du bac que sur l'acquisition d'une réelle qualification professionnelle. Appliquée dans ses grandes lignes à la rentrée 2006, cette réforme laisse espérer une évolution du système éducatif vers une plus grande décentralisation et davantage de flexibilité... si les moyens humains et financiers nécessaires suivent.

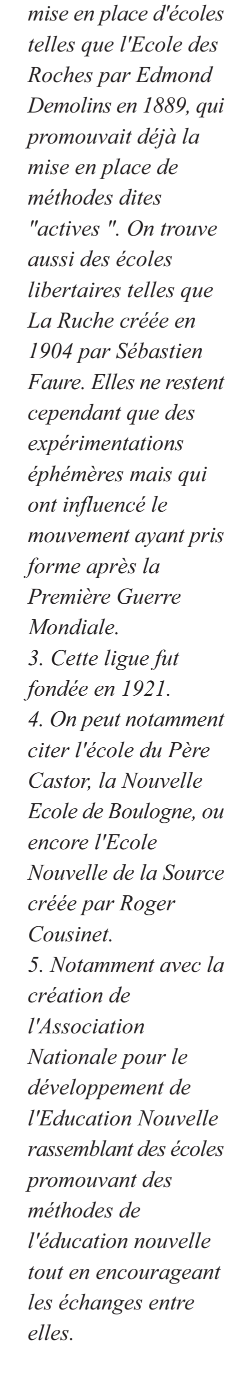
Les critiques actuelles dont fait l'objet le système éducatif reflètent les

Des initiatives gouvernementales limitées

Face à cette crise de l'institution scolaire, des volontés de réformes ont progressivement émergé au niveau gouvernemental. Cela s'est manifesté par une volonté de remédier à certaines inégalités géographiques au travers de l'adoption d'une politique d'aide aux zones défavorisées, connaissant de forts taux d'échecs scolaires, avec notamment la création de " Zones d'Education Prioritaires " (ZEP) dotées d'un surplus de ressources humaines et financières. Les années 1990 ont aussi été les témoins

interrogations plus vastes de la société française concernant son système et ses " fins ". Si l'éducation parallèle ne peut, par définition, devenir la norme, elle n'en joue pas moins un rôle novateur important en favorisant la mise en application et la circulation de nouvelles idées qui sont parfois prises en compte par le système " officiel ". Dans ce sens, de nombreuses innovations inspirées de pédagogies au départ considérées comme " non conventionnelles " ont été intégrées au sein du système et des programmes de l'Education Nationale. Il faut enfin garder à l'esprit que le succès d'une réforme nécessite une certaine évolution des mentalités, notamment en ce qui concerne la dévalorisation des filières professionnelles qui sont encore trop considérées comme des lieux de relégation d'élèves en difficulté et non comme une chance d'insertion professionnelle plus précoce. Malgré les projets mis en place, il reste donc beaucoup à entreprendre pour concilier l'exigence de démocratie, la qualité de l'enseignement, et la prise en compte des besoins et projets de chacun.■





1. Tels que Rabelais ou encore Montaigne

2. Notamment avec la mise en place d'écoles telles que l'Ecole des Roches par Edmond Demolins en 1889, qui promouvait déjà la mise en place de méthodes dites "actives ". On trouve aussi des écoles libertaires telles que La Ruche créée en 1904 par Sébastien Faure. Elles ne restent cependant que des expérimentations éphémères mais qui ont influencé le mouvement ayant pris forme après la Première Guerre Mondiale.

3. Cette ligue fut fondée en 1921.

4. On peut notamment citer l'école du Père Castor, la Nouvelle Ecole de Boulogne, ou encore l'Ecole Nouvelle de la Source créée par Roger Cousinet.

5. Notamment avec la création de l'Association Nationale pour le développement de l'Education Nouvelle rassemblant des écoles promouvant des méthodes de l'éducation nouvelle tout en encourageant les échanges entre elles.



À Esfandiar Esfandi

Au terme d'un long trajet d'études scolaires et universitaires, je m'assieds maintenant au bord d'un tableau noir, et en le fixant, je me retrouve dans les dédales des absurdes couloirs que j'ai arpentés tant d'années, dans l'attente d'imminentes récréations, de vacances toujours lentes à venir. Une porte s'entrouvre alors devant moi, donnant sur une époque lointaine, sur le lointain de l'enfance. Des salles de cours se juxtaposent, s'allongent, se démultiplient. Elles évoquent les gesticulations d'un écolier joyeux, qui rentre chez lui les soirs d'automne, à travers les verts champs de blé. Je me souviens de son enthousiasme, de son admiration retenue face à l'étrange monde qui s'offrait à son regard ; de l'énergie qu'il consacrait à son apprentissage ; de la joie qu'il éprouvait en récitant les lettres de l'alphabet, en enchaînant les mots nouvellement découverts. Que de questions *gênantes* qui assaillaient son esprit, et dont la formulation des réponses était confiée à l'école, seule voie, à en croire les grandes personnes, qui conduisait à la connaissance. De ce fait, ses parents confièrent sa destinée aux bons soins du maître d'école, du professeur. Ce dernier portait les habits du guide, de celui qui allait lui indiquer le chemin, lui révéler

les mystères de l'existence ; le préparer à sa future entrée dans l'arène de monde. Notre écolier plaça donc tous ses espoirs dans la salle blanche et rectangulaire où trônait son père spirituel. Il prit l'habitude de se pendre à ses lèvres pour pêcher en *bon élève*, les *perles*, qui jaillissaient méthodiquement hors de l'écume de cette vaste mer qu'on appelle le savoir. L'itinéraire n'était pas exempt de dangers. Il exigeait de se comporter en nageur aguerri. Hélas ! Combien de fois il manqua son bus et fut réduit à se rendre à pied au lycée, répétant fidèlement les leçons de la veille! Et qu'ils furent longs ces instants d'ascèse et de peine, et ces "contrôles sur table"! Les années défilaient et il n'avait connu jusqu'alors que l'angoisse et la peur à l'évocation même du nom du professeur, à peine apparue son ombre sur le pas de la porte, quand soudain la classe sombrait dans un profond silence. " Debout ! " lançait le délégué, et tous sursautaient de leur banc, comme frappés par la foudre. Le respect également, fut bien enseigné, et bien appris. Et que dire de l'effrayant tableau noir, près duquel il se figeait pour répondre aux sempiternelles questions mille fois ressassées, et qui n'exigeaient rien, sinon une mémoire alerte. Tout ce savoir s'évanouissait cependant, après chaque examen, au terme de chaque année. Et celles-ci s'écoulèrent, identiques, monotones. Notre écolier fut lycéen, grandit, devint étudiant. La flamme de sa connaissance devint flammèche. Elle menaçait de s'éteindre sous les cendres du passé. Il avait vainement cherché une conscience apte à lui renvoyer son effort par effet de miroir ; une conscience qui répondît à son " inévitable besoin de comprendre "; qui l'aurait accueilli dans son intimité profonde ; qui lui aurait transmis, de façon réelle, la conviction du savoir.

Très tard hélas, cet événement se produisit, et vint susciter chez notre étudiant cette joie intérieure profonde qu'il attendait tant, chaque automne, chaque hiver, chaque printemps. Une mémorable rencontre. De cette rencontre naquit bientôt chez lui la passion de l'enseignement qui ne le quitta plus depuis. Une aimable personne venait d'entrer dans sa vie. Une personne dont je me fais fort de tracer le portrait pour la préserver de l'oubli, et lui rendre justice. Sans idolâtrie aucune, je compte en quelques lignes faire éloge d'un enseignant hors pair, et reconnu comme tel par tous les étudiants qui l'ont côtoyé.

Par un beau jour d'automne, nous attendions comme chaque année, l'arrivée du professeur (peut-être une nouvelle recrue) dans notre salle de classe. La chaleur estivale continuait de peser, et se prolongeait durant les après-midi. Comme à l'accoutumée, nous étions impatients d'en finir, avant même le début de la séance. La difficulté du cours qui allait suivre faisait par avance l'objet de discussions houleuses entre mes camarades et moi, quand notre nouveau professeur s'annonça, le bras levé, à l'image d'un soldat conquérant: " Bonjour camarades ! ". Je ne sais pas pourquoi, mais j'eus, nous eûmes l'impression de le connaître depuis toujours. Un sourire irréprochable emplissait son visage, qui signalait chez lui une forme à nos yeux inédite de réceptivité, d'ouverture d'esprit. Il ôta bientôt sa veste, et releva ses manches pour, il me l'expliqua plus tard, prendre son travail "à bras le corps". Il avait l'art de créer autour de sa personne, nous le comprîmes tous et très vite, une ambiance amicale et généreuse, une forme d'intimité malgré tout académique que nous apprîmes très tôt à partager avec lui, avec *notre professeur*. Son dynamisme marqua tout de suite l'atmosphère du cours et suscita en nous une foule de questions. Simples au départ, elles n'en

La difficulté du cours qui allait suivre faisait par avance l'objet de discussions houleuses entre mes camarades et moi, quand notre nouveau professeur s'annonça, le bras levé, à l'image d'un soldat conquérant: " Bonjour camarades ! ". Je ne sais pas pourquoi, mais j'eus, nous eûmes l'impression de le connaître depuis toujours. Un sourire irréprochable emplissait son visage, qui signalait chez lui une forme à nos yeux inédite de réceptivité, d'ouverture d'esprit.

demeuraient pas moins essentielles. " Un cours efficace est celui durant lequel les bonnes questions viennent à l'esprit ", me suis-je par exemple dit. Nous en parlâmes beaucoup. " J'aime tourner et retourner une question dans tous les sens, m'a-t-il dit un jour, quand déjà nous étions devenus des amis intimes". Un véritable dialogue s'établissait pendant nos séances, et se prolongeait systématiquement en dehors des heures de cours. Le professeur ouvrait sans cesse de nouveaux horizons devant nos yeux affamés de savoir. On intervenait sereinement, le questionnant sans prendre de précautions particulières. *Le professeur* saura-t-il répondre? Là n'était pas la question (mais la réponse était toujours au rendez-vous). Il se déplaçait souvent, changeait subitement de direction, ne se figeait jamais dans un coin de salle. Il se refusait, et nous refusait le statisme. Le cours était vigoureux, il se déroulait comme par enchantement. " L'enseignement ne se réalise idéalement que par interaction : pour bien enseigner, il faut d'abord savoir être un bon étudiant" me dit-il encore avec un mélange de sérieux et de légèreté enjouée. Je compris alors pourquoi il accueillait si chaleureusement les questions et les opinions des étudiants. C'était un passionné de l'apprentissage. En enseignant, il continuait d'apprendre. Il nous l'avoua en toute franchise. " Il faut éviter de s'enfermer dans une tour d'ivoire, sur des hauteurs où le cerveau risque de geler. Reste ouvert à tous les horizons, à toutes les perspectives, à toutes les critiques, et n'oublie pas de t'amuser. Tout ça n'est finalement pas très sérieux! ". Ainsi, nous ne fûmes guère surpris de le voir douter ; de s'interroger ou de reformuler ses idées jusqu'à obtenir satisfaction. Il n'imposait d'aucune manière son idée à autrui. Il nous assistait en bon compagnon de route. " Développez votre propre pensée, et ensuite, allez voir ailleurs! " répétait-il. Et nous l'avons tous pris au mot. Tous sans exception, j'en ai la conviction. J'étais curieux de mieux connaître le passé de notre ami. Comment avait-il fait son plein de bagages ? " Pour enseigner, surtout s'il s'agit de la littérature, il faut être évidemment studieux, mais aussi vivre. Bourlinguer. S'enrichir au quotidien, puiser dans le quotidien, dans ses hauts et ses bas. Partager des expériences, se sentir concerné, bousculé par la vie d'autrui. Et de la conviction. De la conviction à ne plus savoir qu'en faire. Et enfin de grâce, n'allez pas vers ce métier par obligation, choisissez-le de plein gré ou alors faites autre chose".

C'était un passionné de l'apprentissage. En enseignant, il continuait d'apprendre. Il nous l'avoua en toute franchise. " Il faut éviter de s'enfermer dans une tour d'ivoire, sur des hauteurs où le cerveau risque de geler. Reste ouvert à tous les horizons, à toutes les perspectives, à toutes les critiques, et n'oublie pas de t'amuser. Tout ça n'est finalement pas très sérieux! ".

Parmi tant de mots prononcés, je pense que le mot "conviction" m'a le plus touché. Tout cela, je le savais déjà, mais prononcé par lui… c'était bien différent. Ce cours, comme tant d'autres, toucha à sa fin. Il en reste cependant quelque chose d'indescriptible, en particulier pour ceux parmi nous qui se destinaient à une carrière d'enseignant. Nous n'oubliâmes jamais ce fameux cours. Son tempérament, ses goûts et son itinéraire eurent sur nous autres étudiants élevés au sein d'un système classique d'enseignement, un véritable impact. Je suis maintenant persuadé qu'il n'est pas simple de mériter le nom de professeur; en complément d'une bonne maîtrise de la discipline enseignée, il faut s'armer d'amour ; s'en armer car cet amour est sans cesse sous la menace de la routine. Au risque d'enfoncer des portes ouvertes, je dirais que cet amour nécessite du courage, de l'énergie et de l'abnégation. Pour ce qui te concerne mon ami, je ne doute pas un seul instant que tu fus et que tu resteras amoureux.

J'espère pour ma part que tu persisteras dans ta voie, et que tu continueras longtemps à honorer le nom et le métier de professeur! ■

Madjid Madjidi de la couleur du Paradis

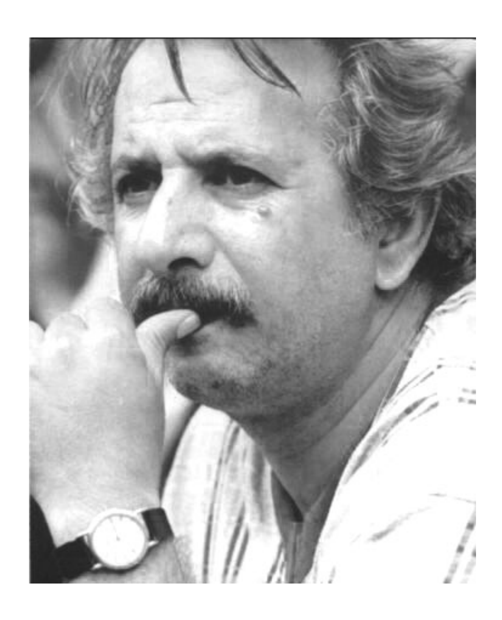
Mir Ahmad MIREHSSAN

Né à Téhéran en 1959, le metteur en scène de la nouvelle vague du cinéma iranien est non seulement respecté par le public pour la qualité et l'originalité de ses œuvres mais également apprécié par les milieux intellectuels. Dans la filmographie de l'auteur, 5 œuvres se sont distinguées en gagnant quatre vingt quinze prix: *Baduk*, premier prix du festival de Taipeh en 1992 ; *Le père*, prix du jury du festival de San Sebastien en 1996; *Les enfants du ciel*, lauréat du Grand Prix du festival de Montréal en 1998; *La couleur du Paradis*, lauréat du prix du meilleur film du festival de Valenciennes en 1999; *Bäran*,

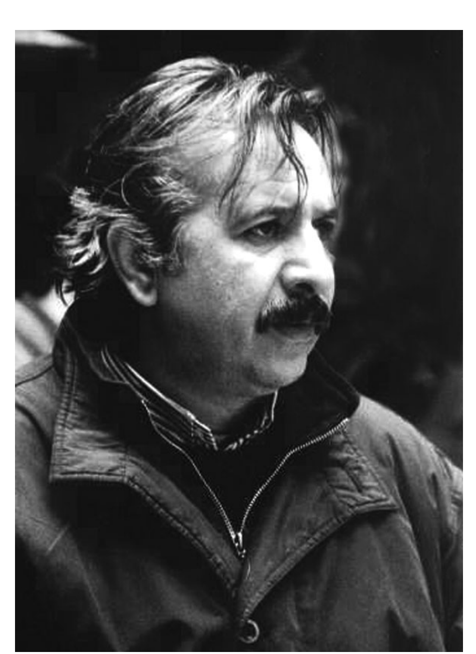


Dans la filmographie de l'auteur, 5 œuvres se sont distinguées en gagnant quatre vingt quinze prix: Baduk, premier prix du festival de Taipeh en 1992 ; Le père, prix du jury du festival de San Sebastien en 1996; Les enfants du ciel, lauréat du Grand Prix du festival de Montréal en 1998; La couleur du Paradis, lauréat du prix du meilleur film du festival de Valenciennes en 1999...

lauréat du prix de la liberté d'expression de l'Association Nationale pour la Critique américaine en 2000. Madjid Madjidi, cinéaste en quête de vérité et par conséquent en quête de Dieu, tache d'en manifester quelques représentations. A ses yeux, la réalité dépasse l'imagination. Cependant, le contenu de ses œuvres est illustré par la présence d'une vérité sublime et Madjidi montre cette contemplation d'une manière réaliste. Cette vérité se manifeste dans divers aspects de la vie : dans la présence d'un beau-père aux yeux d'un aveugle, dans les pieds couverts d'ampoules d'un enfant à qui des poissons viennent rendre visite à la fin d'un cours et enfin dans les gouttes de pluie, qui noient le pauvre amoureux suite au départ de sa bien-aimée.



Le cinéma iranien contemporain est apparu et s'est développé depuis la stabilisation du gouvernement islamique. Ses origines modernes remontent aux œuvres de Kiarostami, Shahid Sales et Naderi juste avant, Ghobadi, Yektapanha, Amini et Refai. Ces derniers ont remporté un franc succès dans le monde entier et sont devenus des metteurs en scène emblématiques du cinéma post-révolutionnaire (avec Makhmalbaf, Madjidi et Panahi). La continuité historico-culturelle de ce mouvement a créé au sein de la société iranienne une nouvelle génération de réalisateurs, tels que Samira Makhmalbaf.



Cinq ans après l'invention du cinématographe en France, le premier appareil cinématographique est introduit en Iran. Cette "offrande" occidentale, rapportée par Mouzzafer el Din Chah au retour de son voyage en Europe, remplissait au départ la seule et unique fonction de distraire le Chah et son entourage.

Cinq ans après l'invention du cinématographe en France, le premier appareil cinématographique est introduit en Iran. Cette "offrande" occidentale, rapportée par Mouzzafer el Din Chah au retour de son voyage en Europe, remplissait au départ la seule et unique fonction de distraire le Chah et son entourage…La société iranienne de l'époque était en crise: absolutisme, déliquescence intellectuelle, perte du patrimoine culturel, ignorance, pauvreté, misère, stagnation économique et aussi et surtout, omniprésence des pays colonisateurs. La promulgation de la Constitution par le Chah à la suite d'un mouvement populaire réformiste constitua à cette époque, le seul espoir pour le pays à cette époque. Cependant, le souverain était loin de se douter que bientôt, l'expansion de l'art cinématographique

A FILM BY
MAJID MAJIDI
Children of The Heaven

Le cinéma en tant que symbole du modernisme a donc entraîné, et continue à entraîner en Iran un conflit avec la société traditionnelle.

L'encouragement reçu par ce genre de production en Iran et son succès global dans les festivals étrangers a eu un double impact : premièrement, il a donné naissance au genre intitulé " cinéma analytique ", et deuxièmement, il a encouragé les jeunes cinéastes à produire ce type d'œuvre.

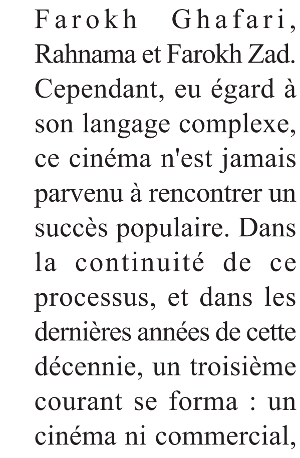
allait favoriser l'introduction, au sein de la société iranienne, d'un mode de vie différent. Il ne savait pas davantage que l'industrie cinématographique provoquerait l'effet d'un séisme sur la société traditionnelle de la Perse.

L'introduction du cinéma en Perse coïncide avec le début du mouvement révolutionnaire moderne pour la société civile et le progrès. Le cinéma était étranger à la composante intellectuelle, culturelle et politique de la société persane de l'époque. D'une part, l'état pré-moderne de la société iranienne ne permettait pas l'émergence du cinéma, et d'autre part la naissance de l'industrie cinématographique en Europe était le produit du développement scientifique, social et économique reflétant le modernisme occidental. Le cinéma en tant que symbole du modernisme a donc entraîné, et continue à entraîner en Iran un conflit avec la société traditionnelle. En outre le cinéma, dès le début, fut mis au service de l'autorité politique ; les conséquences en furent bien désastreuses: ainsi lorsque Ouganians essaya d'installer le cinéma en Iran, il fut confronté à l'obstacle de l'absolutisme, et sa tentative fut vouée à l'échec. De même la tentative de Sépanta de populariser le cinéma en recourant à la littérature et à la culture



iranienne, ne fut pas encouragée par les autorités, et il encourut la disgrâce. En fait, la dictature de Reza Chah voua toutes ces tentatives à l'échec, freinant ainsi le progrès de l'industrie cinématographique en Iran. A la chute de ce dernier et au commencement de la seconde guerre mondiale, le cinéma fut mis au service des forces alliées et de leurs bulletins d'informations; c'est ainsi que les compagnies étrangères de films occupèrent une position stratégique et primordiale dans la production cinématographique iranienne de l'époque. Avec le règne de Mohammad Reza Chah et la fin de la guerre, la production cinématographique connu un nouvel élan qui la réanima en dépit de la censure et de la faiblesse technique des films réalisés. Cette époque voit l'émergence de productions essentiellement commerciales.

Dans les années soixante, un autre genre de cinéma intellectuel vit le jour, avec les œuvres de Ebrahim Golestan, Farokh Ghafari, Rahnama et Farokh Zad. Cependant, eu égard à son langage complexe, ce cinéma n'est jamais parvenu à rencontrer un succès populaire. Dans la continuité de ce processus, et dans les dernières années de cette décennie, un troisième courant se forma : un cinéma ni commercial, ni élitiste, mais typiquement intellectuel. Avec *"La vache"* de Darius Mehrjouyi, et *"Gheissar"* de Massoud Kimiaî naquit une nouvelle vague. Elle sera plus tard consolidée avec la présence d'autres cinéastes comme Beyzaî, Taghvaï, Hatami, Shahid-Sales et bien d'autres…Les œuvres de ces metteurs en scène, ont connu un succès populaire par le recours à un savant mélange d'éléments distrayants et intellectuels. Ce processus continua jusqu'à l'arrivée au pouvoir du gouvernement islamique. Après la victoire de la révolution et le désordre né du conflit entre les valeurs, le cinéma iranien se limita aux traitements de certains thèmes. Néanmoins, avec Anvar et Beheshti à la tête des institutions cinématographiques, de nouvelles perspectives ont vu le jour ; l'interdiction de la projection des films étrangers et des œuvres commerciales nationales favorisa l'épanouissement du cinéma de l'incontournable Abbas Kiarostami. Ce cinéma comportait entre autres les caractéristiques suivantes: une atmosphère vive, un décor réaliste, un souci de dépeindre des situations quotidiennes, le recours à des acteurs amateurs, un langage picturale simple, la présence d'enfants, le tout au service d'un message poétique et humaniste.



L'encouragement reçu par ce genre de production en Iran et son succès global dans les festivals étrangers a eu un double impact : premièrement, il a donné naissance au genre intitulé " cinéma analytique ", et deuxièmement, il a encouragé les jeunes cinéastes à produire ce type d'œuvre. Le cinéma de Madjid Madjidi est à ce titre exemplaire.



Madjid Talesh-Madjidi est né à Téhéran en 1959. A dix-neufs ans, il entre à la faculté des arts dramatiques de Téhéran. Cependant, l'avènement de la

révolution l'empêche de boucler son cycle d'études. En mars 1979, il commence donc ses activités artistiques et professionnelles en se produisant dans une pièce de théâtre. En 1980, il expérimente ses talents de metteur en scène en produisant un court métrage, et en se chargeant de la mise en scène d'une pièce. Il continue dès lors à produire des courts métrages documentaires et fictifs, tout en se produisant dans les films d'autres cinéastes. Avec " *Badouk* ", il présente à l'age de 32 ans son premier long métrage. Ce film lui ouvre la voie du succès professionnel.

Le cinéma de Madjidi: caractères et originalités

L'élément le plus caractéristique du cinéma de Madjidi est le mélange d'analyse et d'éléments propres au cinéma dramatique. Ce cinéma offre un regard documenté, un contact sans intermédiaire avec la vie, l'utilisation de l'environnement et de personnages réels avec le dessein de servir une histoire singulière. Cette composition apparaît clairement dans "*Bädouk* ". Dans ce film, une histoire est crée, à partir de la vie réelle des habitants d'une région déserte, avec la participation d'enfants non-acteurs. Cette histoire n'est pas destinée à créer un enthousiasme facile auprès du public. Cependant, grâce à la richesse de sa narration, elle réussit à captiver le spectateur. Ce caractère manifeste se trouve également dans les films suivants de ce réalisateur. Ces spécificités singularisent le style de Madjidi. Elles retiennent pareillement, grâce à leurs attraits, l'attention combinée du public et des intellectuels. Par ailleurs,

Ce cinéma offre un regard documenté, un contact sans intermédiaire avec la vie, l'utilisation de l'environnement et de personnages réels avec le dessein de servir une histoire singulière.



FILMOGRAPHIE

1980- L'explosion (court métrage)
1984- Le palanquin (court métrage de 16mm, 63min)
1988- Le jour d'examen (16mm, 29min)
1988- Une journée avec les captifs (16mm, 32min)
1991- Badouk (35mm, 90min)
1993- Le dernier village (35mm, 45min)
1995- Le père (35mm, 95min)
1995- Dieu vient (16mm, 42min)
1996- Les enfants du ciel (35mm, 90min)
1998- La couleur du paradis (35mm, 75min)
1999- Baran (35mm, 95min)

un regard rapide sur ses œuvres montre que Madjidi, en cherchant à personnaliser son style, a pu faire évoluer son cinéma: maturation de la structure, plus grande maîtrise du langage pictural et une certaine méthode narrative sont les fruits des efforts entrepris par ce dernier. Dans cette évolution, et pour ce qui concerne l'évolution formelle, Madjidi penche davantage vers les formes classiques de narration. Il s'agit pour lui d'utiliser pour ses récits, une structure narrative et picturale aux contours clairement définis.

L'amour est un thème permanent dans les diverses œuvres du cinéaste qui permet de mieux saisir la portée de son œuvre. En outre, l'importance du rapport entre la vie et l'amour dans les œuvres de ce cinéaste est telle qu'elle relègue les contradictions inhérentes à la société au second plan. C'est à ce titre que l'amour constitue un des critères définitoires essentiels de son travail. Dans la plupart de ses films, l'attention de Madjidi est focalisée sur le sort des personnages démunis mais laborieux et honnêtes, de ceux qui n'ont pas perdu, malgré tout, le goût de l'amour. L'intérêt pour ce type de thème coïncide chez lui avec les préoccupations d'ordre spirituel au sens large. Cet univers qui est une autre représentation de l'amour dans le cinéma de Madjidi est basé sur un concept mystique, métaphysique, voir divin. Le thème de la présence de Dieu est l'élément le plus implicite de son œuvre, même s'il semble essentiel à Madjidi. Il suggère la présence de l'esprit divin dans différents aspects de la vie : dans la mort, dans la brume, dans la pluie et même dans un minuscule rossignol. Ce Platonisme n'est pas le fruit d'un retrait ascétique. Il est plutôt le produit d'un regard intuitif posé sur la vie réelle ; ce thème est à maintes reprises utilisé dans ses films: par le biais du regard innocent d'un enfant acteur (*Les Enfants du Ciel*), dans les jeux de la nature, le brouillard et le paysage paradisiaque (*La couleur du Paradis*), dans l'idée du retour à la vie sous la lumière divine (*La couleur du Paradis*) et enfin dans l'image de la pluie (*Baran*). Le recours à la métaphysique et au sentiment mystique chez l'être humain est aux yeux de ce cinéaste un moyen d'apporter aux spectateurs un message d'amour relatif à Dieu, à la foi et à ses vertus, tant elles interviennent dans la vie quotidienne. En ce sens, l'utilisation de décors réels permet à Madjidi d'illustrer certains des aspects de cette problématique : la présence d'enfants et d'adolescents dans ce cinéma n'est pas le fruit du hasard, elle porte un message défini. L'enfant est le reflet manifeste de l'image divine. Dans les quatre films de Madjidi (*Badouk, Les enfants du ciel, La couleur du Paradis et Baran*), les enfants apportent une expérience particulière de l'amour envers Dieu et les diverses marques de sa présence. Les actes de dévouement du petit héros dans *Les enfants du ciel* sont si beaux que même les poissons viennent "visiter" ses pieds blessés. Dans *la couleur du Paradis*, le reflet d'une lumière surnaturelle sur les

mains d'un enfant le guide vers l'amour et la foi en Dieu. Dans *Baran*, l'héroïne afghane apparaît comme un signe de la miséricorde divine, et obtient ainsi de conquérir le cœur de son aimé.

On dénombre par ailleurs quatre aspects notables dans ces fictions: leur simplicité, leur poésie, leur caractère éminemment narratif, et leur dimension sociale. Le traitement narratif permet évidemment au spectateur de mieux comprendre le contenu de l'œuvre. Cette qualité ainsi que la simplicité de la forme et la pureté du langage pictural, trouvent un certain succès auprès du public. En outre, cette structure simple produit souvent une tonalité poétique qui enrichit la dimension visuelle de l'oeuvre: les larmes d'un enfant qui espérait être troisième dans la course pour obtenir le prix (des chaussures pour sa sœur) ou bien la relation entre l'enfant et son beau-père qui finit par fléchir après une longue phase de conflits. Une dernière remarque sur ce cinéma concerne l'aspect social des films de Madjidi. En effet, son caractère réaliste illustre certains aspects de la vie moderne: les ouvriers du bâtiment, la retraite, l'insécurité, la pauvreté, les réfugiés afghans et leur anxiété interminable. Mais toute cette série de désordres et de peine n'aboutit guère au désespoir car le regard que Madjidi porte sur l'existence reste imprégné de vie.

Nuançons cependant notre présentation générale du cinéma de Madjid Madjidi avec quelques critiques relatives à sa conception actuelle de la pratique cinématographique:

1- La disparition du caractère expérimental des premières œuvres au profit de l'application du schéma hollywoodien ;

2- Sa candidature pour l'Oscar et son désir insistant de remporter ce prix. Conséquences négatives de son positionnement:

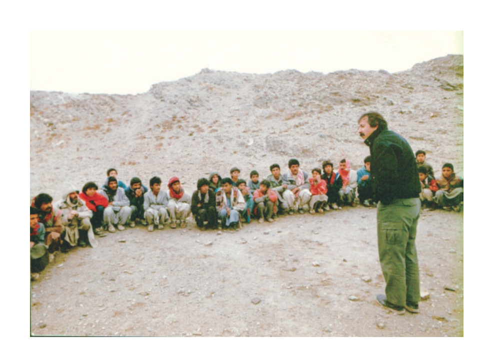
a) un penchant vers un caractère artificiel et la prise d'un ton trop sentimental

b) le recul du regard excentrique des premières œuvres et le recours aux formules courantes du cinéma mondial contemporain.

3- Les conclusions des films de Madjidi (à l'exception de *Badouk*) offrent autant de "clichés" heureux…comme si sa camera ignorait les conflits, les crises, le mal et la laideur du monde réel, en figurant un monde mystique éclairé par la variété des relations inter-humaines.■

Traduit par
Gholam-Ali MOSSADEGH

Centre international pour le dialogue entre les civilisations
Téhéran, Juin 2002











CULTURE REPORTAGE



Mashreghe Khiyâl ou l'Orient de l'imaginaire

au Musée des Arts Contemporains de Téhéran

Reportage, entretiens et traductions réalisés par
Amélie NEUVE-ÉGLISE

A partir du 15 août et durant près de deux mois, le Musée des Arts Contemporains de Téhéran nous invite à un voyage au cœur d'un type d'imaginaire unique au travers d'une nouvelle exposition intitulée "Mashreghe Khiyâl " ou " L'Orient de l'imaginaire". Organisée avec la coopération de l'Académie des Arts et du Ministère de la Culture, elle rassemble quelques 220 œuvres - peintures à l'huile, aquarelles, mais aussi œuvres créées à partir de sable ou de terre - réalisées par près de 120 figures majeures de la peinture iranienne contemporaine telles que Mohammad Javâdi Pour, Ahmad Esfandiâri, Masoure Hosseini, ou encore Gholâmhossein Nâmi et Behjat Sadr. Ces œuvres ont été choisies et rassemblées grâce au travail de longue haleine de M. Habibollâh Sâdeghi, nouveau directeur de ce musée.

Cette exposition met en exergue l'importance du facteur imaginatif dans la création des œuvres picturales iraniennes contemporaines et nous présente un artiste visionnaire, cherchant à voir et faire voir les choses existantes au-delà de la réalité sensible. Les toiles exposées révèlent tout d'abord la grande influence de la poésie et de la littérature persane sur l'imaginaire de l'artiste : on retrouve ainsi certaines histoires du *Shâhnâmeh* comme celle de la mort de Rostam dépeinte par Yaghoub Amâmehpich, on s'imprègne de l'ambiance des *ghazal* de Hâfez au travers des œuvres de Farah Osûli, et on est appelé à revivre la " passion " de Shams et Molânâ en contemplant l'œuvre de Rezâ Bangiz. On retrouve également l'influence des motifs dominants des miniatures persanes dans les fresques chargées d'oiseaux de Rezâ Hedâyat, ou encore au travers des œuvres de Kâzem Chalpa consacrées à Behzâd (l'un des grands maîtres de la miniature persane et qui illustra notamment l'épopée du *Shâhnâmeh)*. Cependant, du recueil de poèmes à la toile, l'ambition est toujours la même : faire voir au-delà de ce que les yeux peuvent saisir.

Par conséquent, au-delà de sa stricte dimension artistique, cette exposition nous porte également sur les rivages des traditions, de la littérature, et de la spiritualité iraniennes. Elle invite le visiteur à voir le monde au travers du regard spirituel de l'artiste, et lui fait découvrir un monde " oriental " peuplé d'une profusion de symboles et de paysages éthérés. En ce sens, la notion d' " Orient " (*mashreq*) a ici davantage un sens philosophique et mystique plutôt que strictement géographique, et fait référence à une certaine façon de percevoir et de " sentir " le monde.

Ainsi, si certaines de ces oeuvres pourraient rappeler les toiles de Dali ou encore de Magritte au spectateur occidental, elles se situent néanmoins bien au-delà du surréalisme puisqu'elles sont le produit du regard visionnaire et "éclairé " d'un artiste qui se transforme en herméneute du divin. Les



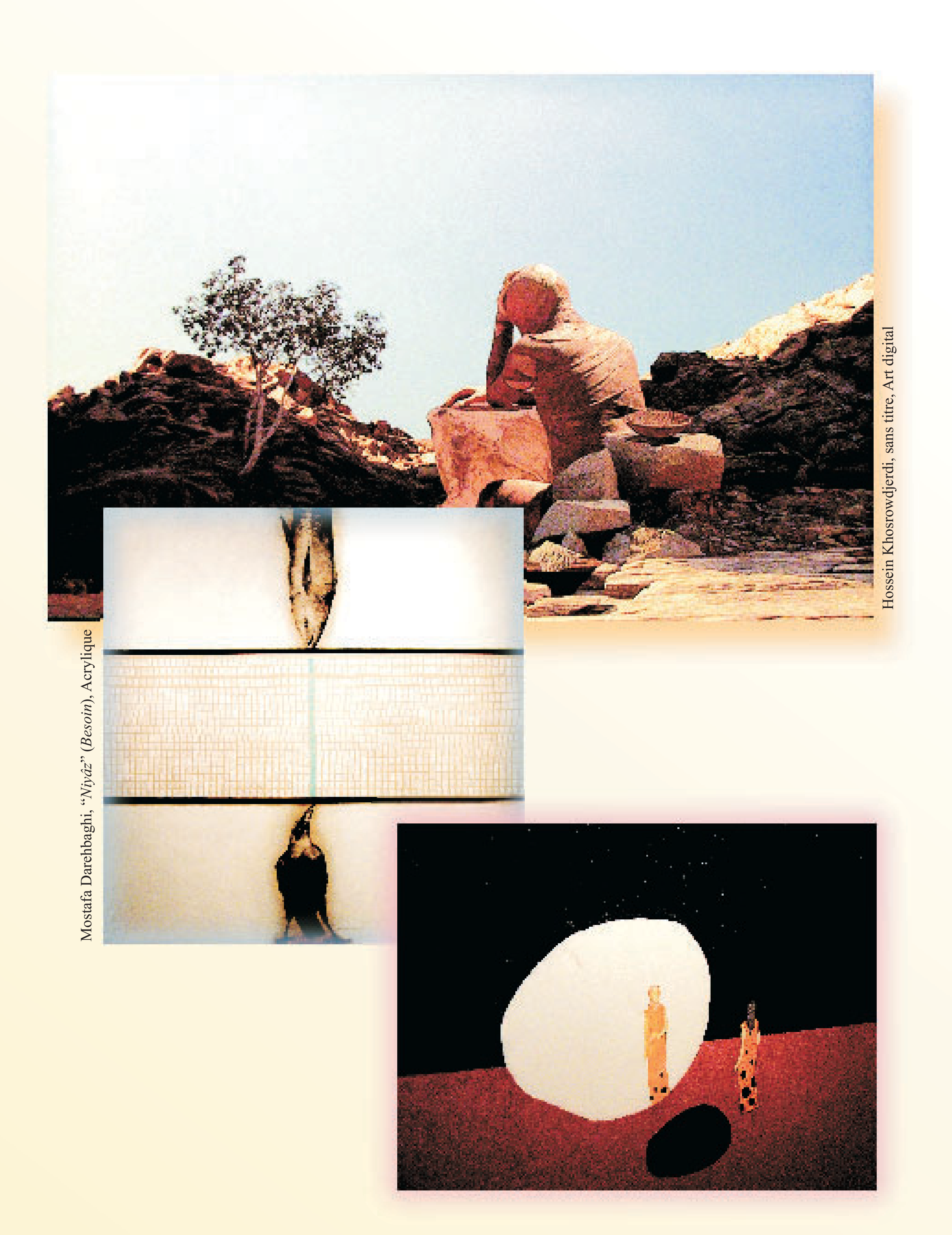
Reza Bangiz, *Lyric No. 13 (Gazal-e shomareye 13)*, peinture à l'huile





représentations de la nature et du monde ne se veulent donc pas " réalistes " et naissent davantage du regard visionnaire et du monde intérieur du peintre. Elles s'accompagnent également d'une réflexion sur la condition et la dimension spirituelle de la vie humaine : on retrouve ainsi les thèmes du désert, de la retraite, et de la solitude dans les toiles de Mohammad Ebrâhim Jafari ou de Parvîz Kalantari ; sans mentionner la présence de toute une méditation sur l'homme "après la mort " au travers de paysages idylliques proches de ceux décrits dans les récits visionnaires de Sohrawardî. Les grands thèmes de la spiritualité islamo-chiite tels que l'Ashûrâ ou l'ascension du prophète (le *mi'râj*) sont également très présents. Beaucoup d'œuvres exposées, telles que celles de Sedâghat Japari ou de Sharâheh Sâlehi ou encore les représentations de derviches tourneurs semblent habitées par un mouvement ascensionnel, et nous révèlent un des recoins de l'âme de l'artiste tourné vers l'au-delà, vers la recherche du spirituel. Ainsi, cette exposition nous permet de découvrir " en image " un des aspects de la conscience iranienne et nous présente l'artiste non plus comme un reproducteur ou même un transformateur du réel qui l'entoure, mais comme un véritable visionnaire dont le regard dépasse la vision commune pour saisir une dimension plus subtile, voire plus spirituelle, de la réalité. ■

Le musée des Arts Contemporains de Téhéran est ouvert du samedi au jeudi de 9h à 18h, ainsi que le vendredi de 14h à 18h. Adresse : Avenue Kâregare Shomâli, à côté du parc Lâleh.



Hossein Khosrowdjerdi, sans titre, Art digital

Mostafa Darehbaghi, *“Niyâz” (Besoin)*, Acrylique

Entretien avec
Habibollâh Sâdeghi,

Directeur du Musée des Arts Contemporains de Téhéran

Les artistes dont les œuvres sont exposées essaient tous, à leur manière, d'aller plus loin que la recherche de l'objectivité et ne tombent pas dans le piège d'un surréalisme illusoire.

Comment vous est venue l'idée d'organiser cette exposition?

Il y a un an et demi, j'ai eu l'idée d'organiser une exposition traitant de l'imagination chez les artistes iraniens. J'ai soumis ce projet à mon prédécesseur qui m'a alors chargé de rassembler tout un ensemble d'œuvres se rattachant à cette thématique. L'exposition "*Mashreghe khiyâl* " est également en lien avec un travail de recherche que je suis en train de mener à bien et qui traite de la dimension imaginaire présente dans les œuvres d'artistes iraniens contemporains. J'ai rassemblé un groupe d'artistes dont les œuvres étaient caractérisées par la présence de ces éléments symboliques et imaginatifs, pour en choisir ensuite près de 220.

La présence de l'élément imaginaire est donc le socle commun sur lequel s'est basé le choix de ces œuvres.

Oui, les artistes dont les œuvres sont exposées essaient tous, à leur manière, d'aller plus loin que la recherche de l'objectivité et ne tombent pas dans le piège d'un surréalisme illusoire. Leur imagination à une dimension imaginale et cognitive (*ma'refati*). C'est sur ces bases que l'ensemble des œuvres exposées ont été rassemblées.

" L'orient de l'imaginaire" a donc aussi une dimension mystique…

Sa dimension est mystique. " *Mashreq*" signifie le lieu du " lever ", le levant ; ce n'est pas une imagination " orientale" au sens de l'orientalisme, où un homme aurait

rêvé de quelque chose et se serait ensuite levé pour le peindre. Ce titre fait davantage référence à l'imagination dans le sens d'une vision pure, intérieure, et pleine de signification que l'on retrouve dans l'œuvre de nombreux artistes iraniens. Ces derniers vont une octave au-dessus de la recherche de la simple objectivité. Ils créent des œuvres qui ont une portée plus large.

A quelle période appartiennent les œuvres exposées ?

Elles ont été réalisées de 1945 à nos jours par des artistes qui ont cette " vision" et cette conception de l'art. C'est donc un art contemporain qui se distingue par le fait qu'il comprend ce regard " imaginal".

Peut-on également dire que la poésie et la littérature persane jouent un rôle essentiel dans l'imaginaire de ces artistes?

C'est incontestable. De façon plus ou moins évidente, cette influence est présente dans l'œuvre de la majorité des artistes. Pour peindre l'un de mes tableaux qui représente une assemblée de derviches et de mystiques jouant du *daf* et pratiquant la danse du *samâ'*, je me suis inspiré de l'un des poèmes de Molâvî. J'ai essayé de représenter la légèreté et ce sentiment d'élévation qui caractérise le *samâ'* qui n'est pas une danse "normale". C'est bien davantage une danse métaphysique, c'est la danse de l'âme qui se déprend de la prison du corps, c'est la danse de l'union mystique… En ce sens, les poèmes de Molâvî m'ont guidé dans la représentation figurative de cet état.

Les concepts d'imagination et d'Orient qui ont guidé cette exposition se rapprochent des significations qu'ils ont dans l'œuvre de Sohrawardî…

Oui, cela se rapproche des thèmes majeurs de ses récits mystiques ou encore de l'œuvre d'Ibn Arabî… Nous avons d'ailleurs pour projet de présenter une partie de cette exposition à Paris, pour mieux faire connaître cet imaginaire présent dans notre littérature et dans notre peinture.

Choisir ce sujet est intéressant pour l'Occident où l'on confond souvent l'imagination avec la " fantaisie " ou l'illusion et que l'on associe principalement, dans le domaine de l'art, avec le surréalisme.

En effet, notre imaginaire est intimement liée à l'existence du monde imaginal ou *'âlam al-mithâl*. Cette exposition montre la grandeur de l'être humain capable de se rapprocher du divin, de sortir de la représentation des seuls phénomènes physiques et visibles. Il devient un être capable de percevoir les épiphanies de la grandeur divine, au-delà de l'homme produit par la modernité et qui s'est exprimé essentiellement au travers de l'expressionnisme et du surréalisme. Cela fait des années que je cherche à rassembler les œuvres qui contiennent cette dimension spirituelle et " ascendante ". C'est un sujet qui me tient vraiment à cœur personnellement, que je serai heureux de faire découvrir en France.

L'artiste est un mystique. Si l'artiste n'est pas un mystique, son rôle et son œuvre n'ont pas lieu d'exister. Sa vocation est de diffuser un message à l'humanité; il recherche avant tout le sens et à ce que son œuvre reste éternelle.

Cette exposition ne cherche-t-elle pas également à montrer qu'au travers de la réalisation de ses œuvres, l'artiste peut se transformer en mystique ?

L'artiste *est* un mystique. Si l'artiste n'est pas un mystique, son rôle et son œuvre n'ont pas lieu d'exister. Sa vocation est de diffuser un message à l'humanité; il recherche avant tout le *sens* et à ce que son œuvre reste éternelle. Le peintre est d'abord un mystique avant d'être un peintre. Alors que nous ne voyons le monde qu'avec nos deux yeux - le monde objectif -, l'artiste voit le monde avec un

Au travers de cette exposition, nous cherchons donc à exprimer notre subjectivité, nos idées et nos croyances, ainsi qu'à montrer une certaine vision du monde au sens large.

troisième œil ; avec les yeux de l'imaginal et de la vision supraterrestre. C'est pour cela que la vie du peintre doit avoir une dimension mystique afin que sa main puisse véhiculer un message et toucher celui qui regarde son œuvre. Il est une sorte d'intermédiaire entre le divin et l'humain, il a vocation à nous guider dans la voie de la connaissance du divin. Dans le domaine de la poésie, Hâfez s'inscrit dans cette lignée d'artistes " éclairés ". Au travers de cette exposition, nous cherchons donc à exprimer notre subjectivité, nos idées et nos croyances, ainsi qu'à montrer une certaine vision du monde au sens large.

Les œuvres exposées sont de style très différent…

Au départ, en voyant ces plaines et ces déserts, on a l'impression que ces œuvres sont surréalistes. Leur portée est pourtant complètement différente : le regard de l'artiste qui les a réalisées comporte plusieurs dimensions et cherche à dépeindre la réalité sous plusieurs angles. Si les sujets abordés sont très variés, ils ont cependant tous ce regard herméneutique et " imaginal " et cherchent à cerner l'existence de tout objet au-delà de sa réalité matérielle.

Quels sont vos futurs projets d'exposition ?

Nous sommes en train de préparer l'organisation d'une biennale internationale appelée " paix " (*solh*), rassemblant principalement des artistes iraniens, italiens, américains, et français. Elle se tiendra en janvier prochain et rassemblera non seulement des tableaux, mais aussi des œuvres d'art de tous types abordant le thème de la paix. Nous avons aussi un projet appelé " l'art de la résistance " (*honare moqâvemat*), ce dernier terme étant pris dans son sens tant extérieur qu'intérieur. Je pense d'ailleurs que la résistance est avant tout celle de l'homme contre lui-même, c'est-à-dire qu'elle a une dimension plus personnelle que politique. ■



Interview avec

Habib Tohidi

peintre iranien et professeur à l'université

Le professeur Tohidi nous a présenté trois de ses dernières œuvres.



Que pensez-vous de cette exposition?

Depuis son arrivée, une des meilleures initiatives prise par M. Sâdeghi fut l'organisation de plusieurs ateliers de travail rassemblant les artistes dont les toiles sont actuellement exposées. Lors de ces ateliers, de véritables échanges ont pu avoir lieu entre le public et les artistes. Il a donné l'occasion aux gens de se familiariser avec leur travail et a permis aux artistes d'entendre de nouveaux points de vues et idées concernant leurs œuvres.

Si l'art a incontestablement une dimension universelle, chaque œuvre révèle également l'identité de son artiste et de sa culture. Bien qu'il ait beaucoup voyagé et qu'il ait vécu à Paris, Picasso est toujours resté espagnol. Matisse est toujours resté français. Et tous les autres... L'art est donc une pensée universelle et révèle en même temps des identités singulières et des consciences marquées par un lieu, une éducation, et une culture.

Les tableaux que vous voyez [les trois tableaux de M. Tohidi qui sont exposés], ont été réalisés de façon très spontanée, et l'imagination tient une place centrale dans leur création. Sur ce point, je pense que le peintre est une personne qui, avec des couleurs et des outils et sans représentation à priori, donne naissance à des formes. Je ne crois pas en l'artiste qui trace d'abord quelques esquisses au crayon pour ensuite peindre ; pour moi, cela doit être la façon de travailler du sculpteur ou du graphiste, mais pas celle du peintre. Un peintre est quelqu'un qui imagine et donne forme à ses représentations avec les couleurs mêmes, et j'ai l'impression qu'en comparaison de mes travaux précédents qui étaient encore très marqués par une logique préalable, je me suis rapproché de ce modèle. Avant de peindre les toiles que j'ai exposées ici, je ne savais pas quel serait le résultat final et à quoi elles allaient ressembler.

En tout cas, cette exposition et la sélection qu'elle a opérée sont très intéressantes, et offrent au visiteur étranger un très bel échantillon de notre art contemporain.

Comment interprétez-vous le titre donné à cette exposition ?

Pour moi, ce thème n'est qu'un prétexte qui a permis de rassembler l'ensemble de ces œuvres. Elle sont majoritairement liées à la notion d' " Orient ", à la poésie de Molânâ, de Attâr, ou de Hâfez, et permettent de mieux cerner une poésie, une littérature, une culture. Lorsque l'on m'a demandé de peindre un tableau sur Molânâ, j'avais déjà lu certains de ses poèmes mais cette commande m'a incité à réellement me replonger dans sa poésie et m'a permis d'y découvrir des choses passionnantes. Je pense que si l'art a incontestablement une dimension universelle, chaque œuvre révèle également l'identité de son artiste et de sa culture. Bien qu'il ait beaucoup voyagé et qu'il ait vécu à Paris, Picasso est toujours resté espagnol. Matisse est toujours resté français. Et tous les autres… L'art est donc une pensée universelle et révèle en même temps des identités singulières et des consciences marquées par un lieu, une éducation, et une culture. On peut dire la même chose de la littérature persane. Les éléments que l'on retrouve dans mes œuvres et les sentiments qui ont guidé leur réalisation sont internationaux, c'est-à-dire que cette dimension innovante et créatrice se retrouve dans toutes les œuvres, mais elle reste liée à un évènement local, historique, ou à la conscience du peintre. On peut presque deviner le cadre de vie et la subjectivité d'un artiste au travers de ses œuvres, comme c'est le cas de Matisse par exemple. L'artiste vit avec et dans son monde, et cela se reflète dans son œuvre. Il ne peut pas fermer les yeux et la porte de son atelier pour peindre. Lorsque Picasso peint Guernica, il s'érige en artiste en dénonçant, par la peinture, une injustice commise contre un peuple; c'est le cri de l'artiste. Regardez aujourd'hui : à la suite des évènements qui se déroulent au Moyen-Orient, beaucoup d'artistes occidentaux et orientaux manifestent leur désapprobation au travers de leurs œuvres. Dans le monde et le contexte actuel, l'artiste a donc un rôle à jouer pour inciter les hommes à une prise de conscience et pour les sensibiliser à une certaine forme de beauté; il doit les inviter à la paix, à l'amitié. C'est d'ailleurs une des dimensions et un des buts de cette exposition.■

Le monde imaginal
ou
" l'Orient de la connaissance "
dans la mystique iranienne:

l'exemple du Récit de l'Archange Empourpré (*'Aql-e Sorkh*) de Sohrawardî

Amélie NEUVE -ÉGLISE

L'exposition " *Mashreqe khiyâl*" nous a fournit un prétexte pour parler d'un élément conceptuel essentiel de la pensée philosophique et mystique iranienne: le monde imaginal. Cette notion part d'un présupposé qui se situe aux antipodes de la pensée dominante en Occident: l'imagination n'est pas seulement une faculté ne produisant que de la fantaisie et de l'illusion, elle est également un organe de connaissance permettant de saisir certaines hautes réalités spirituelles apparaissant à l'état de songe ou de demi-sommeil sous forme d' " images " subtiles. Cette imagination active a un lieu qui lui est propre: "le monde imaginal", ou le lieu des visions mystiques de l'âme, au sein duquel le pèlerin vers Dieu (*sâlik*) apprend à connaître son "moi spirituel".

Cette connaissance, qui n'est ni issue d'un raisonnement intellectuel ni de l'expérience sensible, est qualifiée d'"orientale " (*mashreqî* ou *eshrâqî*). Cet Orient ne doit pas être saisi dans son sens géographique strict. Il revêt davantage une dimension spirituelle : il fait ainsi référence au " *mashreq* ", lieu du lever du soleil, du commencement, et du moment où la lumière prend le pas sur les ténèbres. Selon Henry Corbin, le terme de *Ishrâq* "désigne en propre la lumière à son lever, c'est l'*Orient* comme naissance et origine de la lumière ". En théosophe éminent, Sohrawardî a évoqué cette connaissance " orientale " au travers de récits symboliques qui retracent, dans une langue chargée de symboles et de

L'imagination n'est pas seulement une faculté ne produisant que de la fantaisie et de l'illusion, elle est également un organe de connaissance permettant de saisir certaines hautes réalités spirituelles apparaissant à l'état de songe ou de demi-sommeil sous forme d'" images " subtiles.

expérience mystique permettant le retour de l'âme à son monde originel. Dans le *Récit de l'Archange Empourpré* (*'Aql-e Sorkh*) qui fait partie d'un ensemble de trois traités[1] , le Cheikh al-ishrâq relate une expérience visionnaire et pose les bases de cette connaissance imaginale et présentielle (*'ilm hozûrî*) s'opposant à une connaissance qui ne s'appuie que sur une simple représentation des choses (*'ilm sûrî*). Cette connaissance naît d'un dégagement progressif de l'âme de l'influence des sens extérieurs lui permettant de se tourner vers les sens intérieurs et percevoir son état originel avant son enfermement dans la prison des sens. Ce détachement graduel permet au mystique de pénétrer dans le " huitième climat " du "monde imaginal" et de commencer un Retour vers sa patrie originelle ou " orientale", patrie mystique et prééternelle de l'âme. Comme nous allons le voir dans les quelques extraits du récit publiés ici, la couleur détient une haute signification symbolique : selon l'interprétation de Corbin " Plus un être est proche de la source de l'être, plus il tend vers la blancheur ; plus il est proche du niveau de la *genesis*, plus il tend vers le noir [2] ". Le rouge est donc une sorte d'entre-deux, situé à la frontière de la Lumière et des Ténèbres.

La notion de guide est essentielle dans cette connaissance qui ne peut être atteinte que par l'intermédiaire de l'ange, qui remplit à la fois un rôle initiateur et salvifique. Il est un " Moi céleste " et un herméneute des mondes supérieurs. En outre, dans la doctrine *ishraqî*, la rencontre avec "son" ange est considérée non pas comme un simple songe ou une simple vision, mais comme un véritable événement se déroulant à un autre niveau de la réalité, au sein de ce "monde imaginal". Le but ultime de cette initiation est la réunion du moi terrestre et du moi



Selon Sohrawardî, toute réflexion philosophique trouve donc sa fin ultime dans une expérience mystique permettant le retour de l'âme à son monde originel.

mystère, le parcours que l'âme se doit de suivre pour accéder à sa propre vérité.

Sohrawardî part du postulat de la préexistence de l'âme qui, avant de descendre en ce bas monde et de s'incarner dans un corps, avait conscience des hautes réalités spirituelles. Le but de toute philosophie est donc, pour Sohrawardî, de se " ressouvenir " de cet état pré-créaturel et de retourner vers le Créateur. Toute réflexion philosophique trouve donc sa fin ultime dans une

céleste, typifiés dans un autre récit de Sohrawardî[3] par l'aile de lumière de l'Ange Gabriel et l'autre aile, enténébrée et symbolisant l'âme prisonnière dans le monde de la matière.

Le Récit de Sohrawardî dont nous publions ici quelques extraits décrit précisément cette rencontre avec l'ange ainsi que le début de l'initiation à la connaissance des réalités subtiles du "monde imaginal", lorsque l'initié est parvenu à se dégager un instant de l'emprise des sens extérieurs :

" [...] Je finis par gagner le chemin du désert[4] . Et là, dans le désert, voici que j'aperçus une personne qui venait de mon côté. Je marchai à sa rencontre et l'abordai en la saluant. Avec une grâce et une délicatesse parfaite, elle me rendit mon salut. Observant la couleur rouge dont l'éclat empourprait son visage et sa chevelure, je pensais être en présence d'un adolescent [5].

" O jouvenceau, lui dis-je, d'où viens-tu donc ?

- Enfant ! me fut-il dit en réponse, tu fais erreur en m'interpellant ainsi. Je suis, moi, l'aîné des enfants du Créateur, et tu m'appelles " jouvenceau " ?

- Mais alors, comment se fait-il que tu n'aies pas blanchi comme il arrive aux vieillards ?

- *Le sage* : Blanc, je le suis en vérité; je suis un très ancien, un Sage dont l'essence est lumière. Mais celui-là même qui t'a fait prisonnier dans le filet, celui qui a jeté autour de toi ces différentes entraves et commis ces geôliers à ta garde, il y a longtemps que lui-même m'a projeté, moi aussi, dans le Puits obscur. Et telle est la raison de cette couleur pourpre sous laquelle tu me vois. Sinon, je suis moi-même tout blanc et tout lumineux. Qu'une chose blanche quelconque, dont la blancheur est solidaire de la lumière, vienne à être mélangée avec du noir, elle apparaît alors en effet rougeoyante. Observe le crépuscule et l'aube ; blancs l'un et l'autre, puisqu'ils sont en connexion avec la lumière du soleil. Pourtant le crépuscule et l'aube, c'est un moment entre-deux : un côté vers le jour qui est blancheur, un côté vers la nuit qui est noirceur, d'où la pourpre du crépuscule du matin et du crépuscule du soir. Observe la masse astrale de la Lune au moment de son lever. Bien que sa lumière soit une lumière qu'elle emprunte, elle est vraiment revêtue de lumière, mais une de ses faces est tournée vers le jour, tandis que l'autre est tournée vers la nuit. Aussi la Lune apparaît-elle empourprée. Une simple lampe fait apparaître la même vertu ; en bas, la flamme est blanche ; en haut, elle tourne en fumée noire ; à mi-hauteur elle apparaît rougeoyante. Et mainte autre analogie ou similitude serait à citer en exemple de cette loi !

- *Moi*: O Sage, d'où viens-tu donc ?

- *Le Sage*: Je viens d'au-delà de la montagne du Qâf[6] . Là est ma demeure. Ton nid, à toi aussi, jadis fut là-bas. Hélas! Tu l'as oublié. [...] Elle se dresse tout autour du monde qu'elle cerne complètement ; en fait, elle se compose de onze montagnes.

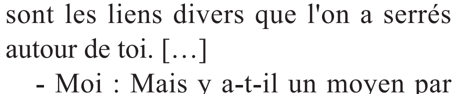
C'est là que tu te rendras, lorsque tu te seras débarrassé de tes liens, parce que c'est de là que l'on t'a enlevé jadis, et parce que tout être retourne finalement à sa forme initiale.

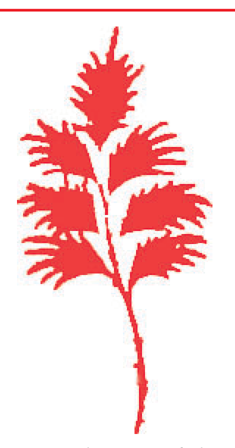


Après avoir retracé le parcours que l'âme se doit de franchir pour retrouver son " moi spirituel " et la cosmologie des mondes, le Sage invite le pèlerin à se défaire de ses entraves extérieures :

- *Moi*: O sage, qu'est-ce donc que la cotte de mailles de David[7]?

- *Le Sage*: Cette cotte de mailles, ce





Trouve la Source de la Vie. De cette Source fais couler l'eau à flots sur ta tête, jusqu'à ce que cette cotte de mailles (au lieu de t'enserrer à l'étroit) devienne un simple vêtement qui flotte avec souplesse autour de ta personne. Alors tu seras invulnérable au coup porté par cette Epée.

sont les liens divers que l'on a serrés autour de toi. […]

- Moi : Mais y a-t-il un moyen par lequel on puisse être débarrassé de cette cotte de maille ?

- *Le Sage*: Par l'Epée[8] .

- *Moi*: Et où peut-on s'emparer de cette Epée ?

- *Le Sage*: Dans notre pays il y a un exécuteur ; cette Epée est dans sa main. On a fixé comme règle que lorsqu'une cotte de maille a rendu les services qu'elle avait à rendre pendant un certain temps, et que ce temps est arrivé à expiration, cet exécuteur la frappe de son Epée, et le coup est tel que tous les anneaux se brisent et s'éparpillent.

- *Moi*: Pour celui qui a revêtu cette cotte, y a-t-il des différences dans la manière de recevoir le coup ?

- *Le Sage*: Certes, il y a des différences. Pour les uns, le choc est tel qu'eussent-ils vécu un siècle, et eussent-ils passé toute leur vie à méditer la nature de cette souffrance qui peut être la plus intolérable, et quelle que soit la souffrance que leur imagination ait pu se représenter, jamais leur pensée ne serait arrivée à concevoir la violence du coup que fait subir cette Epée. Pour d'autres en revanche, le coup est supporté plus aisément.

- *Moi*: O Sage, Je t'en prie, que dois-je faire pour que cette souffrance me soit rendue aisée ?

- *Le Sage*: Trouve la Source de la Vie. De cette Source fais couler l'eau à flots sur ta tête, jusqu'à ce que cette cotte de mailles (au lieu de t'enserrer à l'étroit) devienne un simple vêtement qui flotte avec souplesse autour de ta personne. Alors tu seras invulnérable au coup porté par cette Epée. C'est qu'en effet cette Eau assouplit cette cotte de mailles[9] et lorsque celle-ci a été parfaitement assouplie, le choc de l'Epée ne fait plus souffrir.

- *Moi*: O Sage, cette Source de la Vie, où est-elle ?

- *Le Sage*: Dans les Ténèbres. Si tu veux partir à la Quête de cette source, chausse les mêmes sandales que Khezr (Khadir) le prophète[10] , et progresse sur la route de l'abandon confiant, jusqu'à ce que tu arrives à la région des Ténèbres.

- *Moi*: De quel côté est le chemin ?

- *Le Sage*: De quelque côté que tu ailles, si tu es un vrai pèlerin, tu accompliras le voyage.

- *Moi*: Qu'est-ce que signale la région des Ténèbres ?

- Le Sage: L'obscurité dont on prend conscience. Car toi-même, tu es dans les Ténèbres. Mais tu n'en as pas conscience. Lorsque celui qui prend ce chemin se voit *soi-même* comme étant dans les Ténèbres, c'est qu'il a compris qu'il était auparavant d'ores et déjà dans la Nuit, et que jamais la clarté du jour n'a encore atteint son regard. Le premier pas des vrais pèlerins, le voilà. C'est à partir de là seulement qu'il devient possible de s'élever. Si donc quelqu'un parvient à cette station, à partir de là, oui, il peut se faire qu'il progresse. Le chercheur de la source de la Vie dans les Ténèbres passe par toutes sortes de stupeur et de détresse. Mais s'il est digne de trouver cette Source, finalement après les Ténèbres il contemplera la Lumière. Alors il ne faut pas qu'il prenne la fuite devant cette Lumière, car cette Lumière est une splendeur qui du haut du Ciel descend sur la Source de la Vie. S'il a accompli le voyage et s'il se baigne dans cette Source, il est désormais invulnérable au coup de l'Epée. Ces vers (de Sanâ'î) :

Laisse-toi meurtrir par l'Epée de l'amour
Pour trouver la vie de l'éternité,
Car de l'Epée de l'ange de la mort,
Nul ne fait signe que l'on ressuscite.

Celui qui se baigne en cette Source,

jamais plus ne sera souillé. Celui qui a trouvé le *sens* de la Vraie Réalité, celui-là est arrivé à cette Source. Lorsqu'il émerge de la Source, il a atteint l'Aptitude qui le rend pareil au baume dont tu distilles une goutte dans le creux de ta main en la tenant face au soleil, et qui alors transpasse au revers de ta main. Si tu *es* Khezr, à travers la montagne du Qâf, sans peine, toi aussi, tu peux passer[11].

... Lorsque j'eus raconté ces événements au cher ami qui m'en avait prié, il s'écria : " Tu es bien cela, un faucon qui a été pris dans le filet et qui maintenant donne la chasse au gibier. Et bien attrape-moi ; aux cordes de la selle du chasseur, je ne serai pas une mauvaise proie. "

" Oui, c'est moi ce faucon dont les chasseurs du monde
Ont besoin à tout instant.
Mon gibier, ce sont les gazelles aux yeux noirs,
Car la Sagesse est pareille aux larmes qui filtrent entre les paupières.
Devant moi est mise en fuite la lettre des mots
Près de moi, on glane le sens caché." ■

Traduction et notes de
Henry Corbin



Celui qui se baigne en cette Source, jamais plus ne sera souillé. Celui qui a trouvé le sens de la Vraie Réalité, celui-là est arrivé à cette Source. Lorsqu'il émerge de la Source, il a atteint l'Aptitude qui le rend pareil au baume dont tu distilles une goutte dans le creux de ta main en la tenant face au soleil, et qui alors transpasse au revers de ta main.

---

1. *Le bruissement des ailes de Gabriel (Avâz-e Parr-e Jabrâ'yel)* et *L'Exil Occidental(Qissat al-ghorbat al-gharbîya),* traduits en français par Henry Corbin.
2. Henry Corbin*, En Islam Iranien, II Sohrawardï et les platoniciens de perse,* Gallimard, 1991.
3. *Le bruissement des ailes de Gabriel (Avâz-e Parr-e Jabrâ'yel).*
4. Le " désert " typifie chaque fois le lieu où débouche initialement l'évasion hors du tumulte des sens et de leur perception du monde extérieur.
5. Celui qui est ici l'Archange empourpré est aussi désigné par le nom de Gabriel, qui est l'Ange-Esprit-Saint, et qui chez les philosophes est l'intelligence *a*gente, dixième des Intelligences hiérarchiques.
6. La montagne du Qâf, comme limite de notre monde, marque le début du mundus imaginalis. La montagne du Qâf est décrite ici par l'Ange comme englobant onze montagnes. C'est l'ésotérique de chacune de ces montagnes qui forme chaque fois l'étape de l'ascension mystique. Et c'est cela seul qui justifie la préoccupation du mystique: comment en sortir ? Comment franchir ces montagnes pour arriver au sommet de la montagne du Qâf ?
7. La " cotte de mailles " (la référence à David est une allusion aux versets coraniques 21/80 et 34/10) typifie ici le corps physique élémentaire.
8. L'Epée est celle de l'Ange *d*e la mort qui d'un seul coup brise la " cotte de mailles".
9. Cf . Coran 34/10.
10. Mystérieux compagnon du prophète Elie, voire peut-être identique à lui.
11. La goutte de baume transpassant au revers de la main n'est plus simplement proposée comme une parabole. Lorsqu'il émerge de la Source de la Vie, l'initié doit être lui-même la goutte de baume brûlante. " si tu *es* Khezr… " *Etre* Khezr, c'est atteindre soi-même à la Source de la Vie. Dans ce passage à la première personne (" Je suis Khezr") s'accomplit l'événement essentiel du Récit d'initiation. Le Récit d'initiation culmine dans ce triomphe de la *hikâyat*, le récital mystique où la geste récitée, le héros du récit, et le récitateur lui-même ne font plus qu'un.



Au pays DES ANIMAUX MUETS

Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

Elle nous regarde fixement. Quelle importance…? Nous passons notre chemin. Mais de nouveau, les mêmes beaux yeux nous suivent. Nous l'apercevons et nous détournons la tête. Ses perles noires ont l'air tristes. Quelques secondes passent. C'est vrai ! Nous sommes la cible de nombreux regards. Cette belle gazelle n'est pas seule au milieu de ses congénères, appartenant à diverses races animales. Le tigre sibérien, le paon indien, le rhinocéros d'Afrique, l'onagre de Perse, … tous sont ses compagnons mais aucun ne bouge. Ils sont inertes et pourtant si vivants, figés pour l'éternité. Dans cette salle qui fait office d'habitat pour ces animaux venus d'ailleurs, la mer, le désert et la forêt ont



Dans cette salle qui fait office d'habitat pour ces animaux venus d'ailleurs, la mer, le désert et la forêt ont perdu leurs véritables proportions.

perdu leurs véritables proportions. Le lieu en question est en fait le Musée de La Nature Sauvage, à n'en pas douter l'un des musées les plus exceptionnels de l'Iran.

Après nous être dirigées vers le nord de Téhéran, en direction de Darabad, nous montons une rue pour nous approcher d'une grande grille joliment forgée. A chacun de nos pas le panorama de la capitale émerge de plus en plus devant nos yeux. La cour pittoresque du musée voisine avec les montagnes d'Alborz dont l'air frais afflue vers les visiteurs du site. Ici la pollution urbaine n'a pas encore gagné droit de cité. Les gens sont attroupés autour des volières, en particulier près de la cage réservée aux paons où ces derniers exhibent leur riche parure de plumes multicolores. Une voie pavée bordée d'arbres et de fleurs conduit au bâtiment central du musée. A l'intérieur, dans la première salle, sont exposés des animaux tel que des boas, un tigre bengalais et d'autres animaux empaillés[1] du sud-est de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique du nord, au nombre desquels on distingue également le chamois et l'ours brun. Dans la deuxième et la troisième salle, on peut admirer une collection riche et variée de volatiles et de mammifères venant des quatre coins de l'Iran ; le chacal doré, la hyène rayée, le mouton Urial, l'onagre de Perse et le guépard d'Asie, la race de ces deux derniers étant malheureusement en voie d'extinction. Une peau de tigre iranien vieille de 58 ans est étalée à même le sol, au centre de la salle. L'esturgeon de la Caspienne, de quatre mètres de longueur, est assurément le principal trophée[2] de cette aile du musée. La quatrième salle comprend des mammifères d'Afrique, le plus fameux étant un puissant et majestueux rhinocéros. Dans la sixième salle, on peut



observer des poissons de mer et d'eau douce qui nagent librement derrière les vitres des aquariums, lesquels imitent remarquablement les silencieux fonds marins. Dans une serre assez large cohabitent amicalement des oiseaux divers et variés dont, entre autres, des moineaux, des canards, des faisans et des cygnes. La présence d'animaux vivants et d'animaux morts fait de ce musée l'un des plus singuliers au monde, comparable à celui du Mexique.

On monte alors des escaliers pour retrouver, du côté droit des marches, un gigantesque serpent assoupi au milieu d'une jungle artificielle. Long de près de deux mètres, il est, sans doute, le reptile le plus grand du musée.

Au deuxième étage, plus aucune trace d'animaux. Ce niveau comprend des fossiles, des minéraux, des pierres précieuses et des dioramas[3] qui rendent compte de certaines étapes de la création de l'univers. Il s'agit de la septième salle, la salle de géologie et de paléontologie. A gauche, une centaine de fossiles est rangée dans des vitrines. Le plus ancien

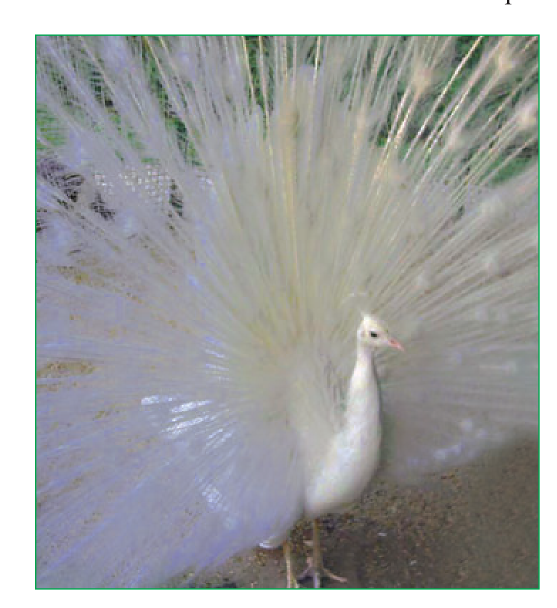
La présence d'animaux vivants et d'animaux morts fait de ce musée l'un des plus singuliers au monde, comparable à celui du Mexique.



Monsieur le Docteur Hedayat Tajbakhsh est le fondateur du Musée de la Nature Sauvage et le précurseur de la taxidermie en Iran.

est vieux de 1200 millions d'années. C'est une algue bleu verdâtre nommée Stromatolite. Cette collection de fossiles est le fruit d'une quarantaine d'années de travaux et de recherches réalisés par le Dr. Méïssami. Juste au milieu de la salle des spécimens, divers minéraux et pierres précieuses sont placés sur des tables, parmi lesquels le quartz, le sulfure, la calcite, la turquoise, l'opale et le lapis-lazuli. Chose particulièrement intéressante, on y découvre aussi le moule d'un fossile de dinosaure végétarien appartenant à l'ère jurassique, découvert dans la province de Kermân. Il pèse 500 kg et mesure 6 mètres. La partie principale de la salle représente d'impressionnants dioramas relatifs au système solaire, et à l'évolution de la vie sur terre au cours des différentes ères.

Nous entrons ensuite dans une huitième salle, située dans un bâtiment extérieur. On y rencontre différentes sortes de papillons, d'élégants insectes, fins et colorés. Après la salle des papillons, on découvre l'aile des carnassiers où l'on peut observer le léopard iranien, le lion et le léopard africains, soigneusement protégés par les barreaux de leurs cages respectives.



Au dessus de la porte d'entrée d'un autre bâtiment, un petit panneau indique " Atelier de Taxidermie[4]". A peine ouvre-t-on la porte qu'une odeur étrange nous parvient. A l'intérieur, un homme d'une soixantaine d'années, vêtu d'une blouse blanche, est en train d'empailler un petit animal.

Monsieur le Docteur Hedayat Tajbakhsh est le fondateur du Musée de La Nature Sauvage et le précurseur de la taxidermie en Iran. Né en 1940 dans une famille férue de chasse et appartenant à la noblesse qâdjâre, il reste fasciné par la chasse. " Je n'ai ouvert les yeux qu'au milieu des animaux comme le cheval et le faucon ", nous dit-il. Son frère et lui accompagnaient leur père à la chasse. Peu à peu, ils ont décidé de trouver le moyen de préserver le cadavre des animaux chassés. En ce temps là, la pratique de la taxidermie n'avait pas encore cours en Iran. " On amenait les oiseaux que l'on chassait sur le toit, on leur plaçait des briques sous les ailes, et on les exposait au soleil. La seule chose que l'on obtenait, c'était des vers qui descendaient les escaliers, une odeur dégoûtante, et pour finir, les punitions de ma mère ! ". En 1954, encore adolescent, il livrait des spécimens d'animaux à l'Université de Téhéran. Ce fut là qu'il découvrit pour la première fois l'art de la taxidermie. En 1960, il collabora avec le fameux Club de Chasse fondé par de véritables passionnés de cette discipline. Ensuite, il partit pour Chicago avec un corps enseignant américain venu en Iran pour réaliser des recherches sur des spécimens animaliers de la chaîne de montagnes Zagros. En 1968, il obtint la maîtrise de l'Université de Chicago et de l'Institut International " Jones Brothers[5]". En 1987, il soutient avec succès son doctorat en histologie des animaux sauvages à l'Université de Monterrey au Mexique. Il rentre à Téhéran en 1991. Le docteur Tadjbakhsh a consacré toute sa vie à sa passion. L'encyclopédie de la chasse " Nakhjiran " - disponible à la

bibliothèque du musée - est le fruit de toutes ces années de labeur. Il a par ailleurs rédigé plus de trente essais scientifiques et obtenu 122 médailles dont 78 en or. Il a également parcouru une trentaine de pays en vue de compléter les collections iraniennes. Actuellement, environ 50% des animaux empaillés du musée font partie de sa collection personnelle.



A propos de la taxidermie, il nous explique que : " Cela consiste en l'art de décorer les peaux. Les animaux deviennent éternels mais ne marchent pas, ne mangent pas et ne volent pas. Avec leur regard figé, ces animaux sont des modèles morts de spécimens vivants". Dans l'ancienne Egypte, on pratiquait cet art sur les cadavres des pharaons pour les embaumer, en vue de leur résurrection future. Ailleurs, en Afrique, chaque animal était considéré comme le symbole d'un événement social particulier. Source d'inspiration pour la population, ils étaient empaillés à cet effet et adorés par ces derniers. Depuis le siècle des Lumières, la taxidermie a constitué un moyen, pour les chasseurs, d'honorer leurs propres victoires dans le face à face entre l'homme et la bête. La méthode de la taxidermie moderne a été inventée pour la première fois en Hollande au XVIIe siècle. Comme nous l'explique Tadjbakhsh: " Dans cette méthode scientifique, on n'empaille plus la peau mais on utilise des matières chimiques comme la fibre de verre et l'acrylique. Après avoir procédé au moulage de l'animal, on le couvre avec sa propre peau soigneusement tannée. " Aujourd'hui le rhinocéros exhibé dans le Musée de Zoologie à Florence en Italie constitue le modèle le plus ancien empaillé selon cette méthode.

Selon lui : " La taxidermie voisine avec l'art, la science, la peinture, la sculpture, la décoration et le design d'une part, et avec l'anatomie, la zoologie, la biologie, la chimie, la physiologie et l'écologie, d' autre part. En recourant à toutes ces disciplines, on parvient à recréer un animal. L'intérêt de la taxidermie n'est plus à prouver. Des animaux empaillés dans un musée sont comme des livres sélectionnés dans une bibliothèque : on peut ainsi s'en servir plusieurs fois pour des recherches scientifiques. Cependant, la principale utilité de ce travail est la préservation de la nature sauvage en empêchant la chasse irrégulière et en encourageant les chasseurs à chasser méthodiquement ".

Au sortir de l'atelier, l'air frais se substitue à l'odeur de résine et de formaldéhyde. En nous éloignant du musée, nous avons le curieux sentiment d'entendre le rugissement du lion africain ●●●

Dans l'ancienne Egypte, on pratiquait cet art sur les cadavres des pharaons pour les embaumer, en vue de leur résurrection future.

Depuis le siècle des Lumières, la taxidermie a constitué un moyen, pour les chasseurs, d'honorer leurs propres victoires dans le face à face entre l'homme et la bête.



qui se prolonge depuis sa cage jusqu'à l'allée. Il vient alors à l'esprit que, peut-être à ce moment précis, d'autres lions rugissent avec frénésie au milieu de jungles luxuriantes ; que des milliers oiseaux battent des ailes dans le ciel infini ; que des millions de poissons évoluent et continueront d'évoluer dans le bleu marin des océans ; et que la vie continue…■



1. Empailler : remplir de paille le corps d'un animal mort afin qu'il conserve sa forme originale.
2. Trophée : animal tué à la chasse.
3. Diorama : panorama en trois dimensions.
4. Taxidermie : art d'empailler les animaux vertébrés.
5. Jones Brothers : le plus grand et le plus célèbre institut de taxidermie du monde.

CULTURE REPERES

Lettre au philosophe

Esfandiar ESFANDI

A toi l'Homme, le réflexif, à toi qui "sévis" depuis l'aube de la raison. A toi l'intense, à toi qui penses quand moi je vis. Dispensateur de sens. A toi sur tes hauteurs. Piédestal du verbe, de mots filés. Charrieur d'idéaux, d'illusions. Briseur de rêves. Miroir pour l'humain. "Force qui va", qui meurt à peine déployée. Habitant du cube. Victorieux Icare. Proue, coque de Drakkar en calle sèche. Océanique, puissant, pathétique, serein, colérique, illuminé… A l'aube de la raison tu as posé ta pierre d'angle. Te démultipliant, tu as porté ta peine en balbutiant la nôtre. Sur le versant de la vie tu as pris place, hautain, vêtu de bure et de dédain.

Sous tes atours antiques, tu marquas l'humain du sceau Divin. Egyptien, tu familiarisas l'homme avec l'Un. En Mésopotamie, tu laissas quelques traces. La Grèce fut ton véritable berceau, celui de tes émules, un terreau propice à votre prose originellement fragmentée. En Parménide, en Héraclite, tu figuras le temps, tu pensas la matière, tu t'acharnas à garantir les premiers tâtons de la sapience. Avec Pythagore, nous réalisâmes grâce à toi les plus mathématiques de nos mesures, nous offrîmes, en complément aux obscures mais effectives équations pharaoniques, ses secondes lettres de noblesse au calcul dimensionnel, au règne de la géométrie.

Sous tes atours antiques, tu marquas l'humain du sceau Divin. Egyptien, tu familiarisas l'homme avec l'Un. En Mésopotamie, tu laissas quelques traces. La Grèce fut ton véritable berceau, celui de tes émules, un terreau propice à votre prose originellement fragmentée.



Puits de science, de prescience, tu mêlas le nombre au mot. Ta parole fut silencieusement divinatoire, puis spectaculairement loquace, assumée par Socrate, égérie du discours, du pugilat verbal, de l'argumentation. Platon fut ton vrai chantre. De ton cocon il t'extirpa, te séparant du monde, en nous te distilla, nous séparant du monde, nous séparant de nous, de notre part mondaine. Nous lui sommes redevables d'une part de rêve, et d'avoir dessiné les habits sur mesure de la philosophie. Beaucoup l'attesteront. D'autres ont voué l'athénien aux gémonies. Plus proche de nous, ils fustigèrent son statut de grand prêtre des "arrières-mondes", d'initiateur des illusions tenaces. Ceux-là sont nietzschéens. Ils sévirent en secret, avant l'heure. Au fil des printemps, leur haine se déclara, s'étala au grand jour. Ceux-là sont parmi nous. Ils fustigent le père théoricien des "deux mondes", ils admirent en silence le père initiateur de leur belle discipline. Ceux-là portent en revanche Aristote au pinacle. Par son intercession, tu redevins nôtre, tu engageas la part terrestre de ta métamorphose ; axiomes, définitions, explications, sont autant d'attributs dont plus jamais tu ne devais te départir. De Ptolémée, il propagea le modèle descriptif des sept sphères, qu'il contribua, sa stature aidant, à cristalliser pour plusieurs siècles. De fait, nombreux furent ses futurs détracteurs, qui, par ta voix, honnirent à leur tour son système. Cependant, devenu dogme sous la plume d'illustres Pères, Anselme et autres Saint-Thomas (porte-parole semi-terrestres de tes visées) la fine couche cristalline et protectrice de l'univers d'Aristote ne tarda guère à céder sous les assauts des têtes de file de la Renaissance. Ils furent tes hérauts, Copernic et Galilée, et ton souffre-douleur, Bruno le séquestré (tous, nous saluons son sacrifice qui contribua tristement à hisser tes couleurs). Associant savoir et spéculation, ils favorisèrent l'élargissement de ton royaume. Ton lustre fit rayonner le leur. Galvanisés, souvent à leur insu, par les lumières d'Orient, par Ibn Rushd le raisonnable, par Avicenne l'iranien, ils charrièrent à tête déployée les arcanes du savoir théorétique, pratique, héliocentrique. Ils furent toujours légion, malgré leur solitude. Ainsi du docte Spinoza, désenchanteur des cieux. Enfant d'un bas pays, il pratiqua l'éthique, le politique et le théologique, dans un coin d'atelier. Par leur intercession, tant d'équations funestes muèrent pour devenir d'heureuses équivalences. Ne s'est-il pas agit d'organiser nos mots (maux?). Ils furent tous méthodiques, n'en déplaise à Descartes, le grand ordonnateur. S'il est vrai qu'il te doit son *Discours* à l'usage de "ceux qui pensent en position assise", nous lui devons nous autres, notre ultime bréviaire. Tandis que l'alphabet des chevaliers du Graal menaçait de ternir, de beaucoup moins servir (en Occident du moins) le livre de prière de l'office divin, le mot *méthode* advint (sic)…et le rationalisme, dont Leibniz inventa l'universelle version. Dans son "meilleur des mondes" tous, nous avons notre place. Dieu, suprême monade, aime la mathématique: *Cum Deus calculat et cogitationem exercet*, *fit mundus* (c'est en calculant qu'il crée le monde). Férus de sens et de logique, ils mirent à profit leurs instincts séculiers. Le Seigneur acquiesça quand l'humaine science relaya le divin, c'est à n'en pas douter, car même l'empirisme bâtissait pour demain…Ombre et Lumière…Les siècles s'entassaient, et les livres. Et toi tu perduras. Parchemins, codex, manuscrits. Tu fréquentas l'histoire. De votre hymen naquit ton âge d'or. Les hommes de ce temps-là te nommaient à haute voix, et

Tandis que l'alphabet des chevaliers du Graal menaçait de ternir, de beaucoup moins servir (en Occident du moins) le livre de prière de l'office divin, le mot méthode advint (sic)…et le rationalisme, dont Leibniz inventa l'universelle version.

de ton sobriquet, ils firent leur étendard. A ton crédit, nous versâmes les Lumières du vieux monde. Et l'homme de la rue te célébra partout. Par l'état adoubé, tu devins règle d'or, voire Constitution. Merci pour ta guidance. Survinrent les grands systèmes. Pour ce faire, les germains avancèrent des germains. Le premier fit du monde "sa" représentation, et de la connaissance, un mode "phénoménal". Il fut idéaliste. Pareillement le second fut idéalisant ; dialectique sa raison, sa méthode, son histoire. Son temps fut romantique, le nôtre est pathétique, informé par le sien. Il fit la courte échelle, à Fourier, à Proudhon, à Marx le "délétère". De ce dernier, je le devine, tu as gardé rancune. Il fut économiste. Il fut matérialiste. Il fut égalitaire, retenons ce principe. On chanta ses louanges. Certains le pleurent encore. Pour tes fils libéraux tu brûlas cependant le navire socialiste. Au jour d'aujourd'hui, tu n'es plus utopiste. Ton fil directeur reste cousu de mots et ta forme est tangible, hautement différenciée. Ta substance est liquide, débordant de son vase, refusant par nature le séjour des eaux mortes. Dans l'escarcelle de Nietzsche, tu devins vigoureuse. Quand d'autres te taillaient des habits "positifs", l'allemand te consolait, déclamant des poèmes. Téméraire, puéril parfois, quelque peu juvénile, il alla bousculer les tenants du Système, Kant et l'ami Hegel. La science était reine quand il prophétisa. Ta lumière était terne. Certains te comparaient au phare d'Alexandrie, un monument défunt. Comte avait redoré ton blason de pensée, un verni de science devait te rehausser. L'Allemand le fustigea, et plus proche de nous, les "gens du phénomène". Husserl et Heidegger, les existentialistes. Pour te différencier, tous les continentaux se mirent à parader. Ceux venus de Francfort critiquèrent le progrès. Et leurs enfants firent front, Habermas en premier. Derrida et sa clique ont bataillé pour toi, contre le logicisme, ralliant à ta cause, et ceux d'outre-atlantique, et ceux du continent. Si l'Amérique encore, conserve des accents nettement analytiques, c'est grâce à ses figures, Quine en particulier. Décidément amie, tu garderas toujours la science comme alliée, et les plus actuels parmi tes éclaireurs, Simondon, Engelhardt, frayent avec l'empirique et le technologique.

On chuchote partout que tes vrais émissaires, technoscientifiques, bâtissent pour demain ; qu'à trop s'appesantir sur le temps révolu, la grande Herméneutique a perdu du terrain. Et tandis que Jonas appelle à l'utopie, à la métaphysique, au fondationnalisme, les techno-prospecteurs projettent la refonte de notre finitude. Tous te regardent enfin. A chacun son chemin, son parcours, son errance. Et toi le pourvoyeur, par devers nous, vivant, conjugué au présent, promesse d'avenir ; avec nous tu composes.

Nous sommes admiratifs… que dire de plus.



Au jour d'aujourd'hui, tu n'es plus utopiste. Ton fil directeur reste cousu de mots et ta forme est tangible, hautement différenciée. Ta substance est liquide, débordant de son vase, refusant par nature le séjour des eaux mortes.



Les traductions françaises du Coran: de l'orientalisme à une lecture plus " musulmane "?

Amélie NEUVE-EGLISE

Livre fondateur de l'Islam, le Coran est, pour les musulmans, l'intermédiaire essentiel entre Dieu et l'homme puisqu'Il y révèle ses desseins, ses volontés, et ses promesses. Il fut progressivement révélé au prophète Mahomet par l'intermédiaire de l'ange Gabriel sur une période de plus de vingt ans. Sa lecture et sa méditation sont essentielles dans la vie du croyant en ce sens qu'elles doivent l'aider à connaître sa religion, à adorer son Dieu, ainsi qu'à être guidé dans sa vie spirituelle et sociale. Le Coran est divisé en 114 chapitres ou "sourates", elles-mêmes divisées en versets appelés *ayât*, pluriel de *ayah* signifiant " preuve " en arabe. On distingue également deux types de sourates : celles qui sont antérieures à l'hégire, souvent assez courtes, contenant principalement des orientations liturgiques et affirmant l'idée de monothéisme ; et celles postérieures à l'hégire, plus longues, traitant davantage des préceptes et devoirs devant guider la vie sociale et spirituelle de tout croyant.

Certaines écoles sunnites et le chiisme considèrent qu'au-delà de la "lettre" des versets, le Coran a de nombreux sens cachés ou "ésotériques" que l'exégèse doit s'efforcer de mettre à jour.

La nécessité d'un travail de traduction

La langue du Coran - l'arabe littéraire du VIIe siècle ap. JC. - est d'une richesse sémantique et linguistique sans équivalent. Son contenu même est extrêmement dense puisqu'il embrasse et traite de tous les domaines de la vie spirituelle et sociale du croyant. En outre, certaines écoles sunnites et le chiisme considèrent qu'au-delà de la "lettre" des versets, le Coran a de nombreux sens cachés ou "ésotériques" que l'exégèse doit s'efforcer de mettre à jour. L'accès à

une compréhension, même partielle, de ce texte sacré est donc une entreprise difficile et à jamais inachevée. De plus, même sa compréhension " littérale " nécessite une bonne connaissance de la langue arabe du temps du prophète, chose parfois peu aisée pour les musulmans arabophones eux-mêmes qui rencontrent souvent bien des difficultés lors de l'appréhension de leur livre sacré. On peut donc facilement imaginer les difficultés auxquelles pourrait être confronté le lecteur occidental qui, outre les barrières linguistiques, reste souvent étranger à la culture et aux schémas de pensée présents au sein du monde musulman.

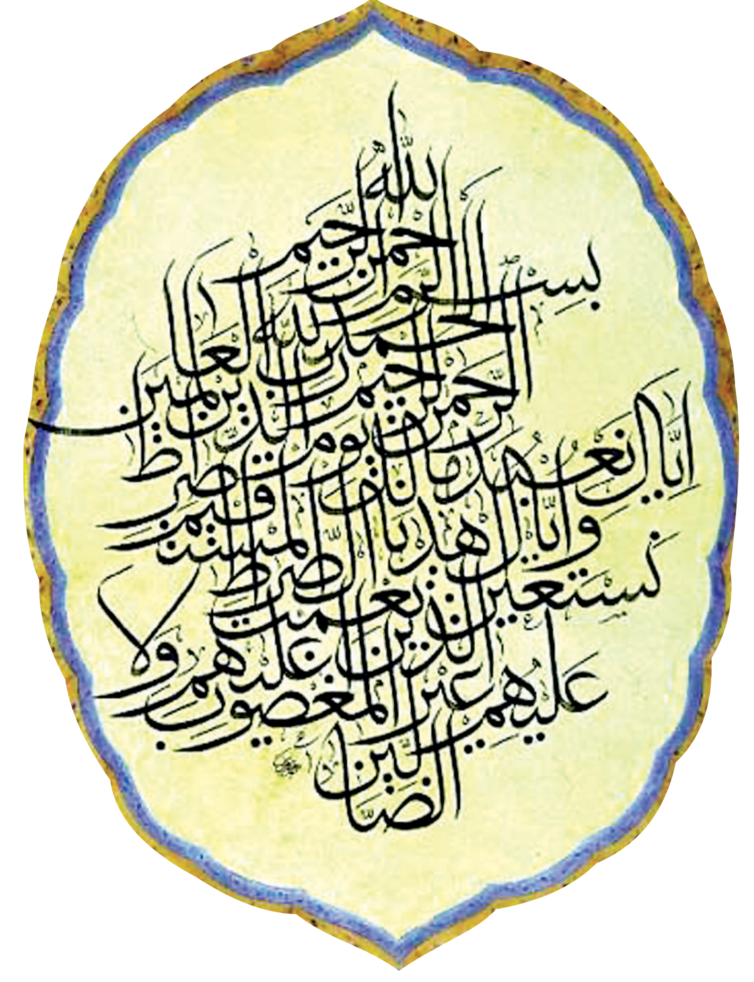
Cependant, bien que la langue de la Révélation soit l'arabe, le message même contenu dans le Coran a une vocation universelle, et est donc destiné à être transmis à des populations non arabes ou arabisantes. Le verset 21/107 fait ainsi part de la dimension globale du message coranique : " Et Nous ne t'avons envoyé que comme miséricorde pour l'*Univers*". La réalisation d'un travail de traduction paraît donc nécessaire pour que les musulmans non arabophones, présents notamment en Iran ou en Indonésie, accèdent à la compréhension de leur texte sacré. Au-delà des buts spirituels, la traduction du texte coranique est également essentielle pour les chercheurs ainsi que tout ceux désirant mieux connaître l'Islam et développer le dialogue interconfessionnel. Cependant, la traduction du Coran n'est pas sans poser d'importants problèmes linguistiques, sémantiques, et méthodologiques.

Problèmes impliqués par la traduction d'un livre sacré

La langue même du Coran se situe hors de tout canon littéraire ou poétique et échappe à toute logique et à toute catégorisation puisque, dans la religion musulmane, elle est considérée comme étant la parole même de Dieu. De façon plus générale, la langue arabe a une structure et une logique très différente de la nôtre, et chacun de ses termes renferme souvent plusieurs sens difficilement traduisibles sans induire une certaine lourdeur. Enfin, comment retranscrire les rimes et les assonances d'un livre qui a vocation à être récité et psalmodié[1]?

Il faut en outre distinguer la traduction du Coran - qui demeure, malgré les différents choix lexicaux et sémantiques, souvent assez proche d'une traduction à l'autre - du commentaire et de l'explicitation de son sens profond, qui relève de l'exégèse et dont nous ne parlerons pas ici.

Au-delà des buts spirituels, la traduction du texte coranique est également essentielle pour les chercheurs ainsi que tout ceux désirant mieux connaître l'Islam et développer le dialogue interconfessionnel.



Aucune traduction n'est totalement exempte de partialité en ce sens que chacune s'appuie sur une certaine lecture du Coran qui est différente chez les Sunnites et chez les Chiites, ou encore chez les traditionnalistes et chez les réformistes.

Il faut néanmoins indiquer que l'explication du sens de chaque verset peut être très différente d'une branche de l'Islam à l' autre et, au sein de chacune, entre les différentes écoles qui se sont constituées et qui ont contribué à enrichir l'immense littérature exégétique coranique au fur et à mesure des siècles. Ces divergences ont une incidence inévitable sur chaque traduction : ainsi, aucune n'est totalement exempte de partialité en ce sens qu'elle s'appuie sur une certaine lecture du Coran qui est différente chez les Sunnites et chez les Chiites, ou encore chez les traditionnalistes et chez les réformistes… Enfin, comme nous l'avons évoqué auparavant, chaque verset du Coran peut contenir lui-même une pluralité de sens : de nombreux théosophes chiites ont ainsi mis en lumière les myriades de significations pouvant être contenues dans un même verset, adoptant une démarche herméneutique partant de l'apparent pour tenter de saisir, par étape, les significations "cachées". En suivant une lecture ésotérique, certaines écoles prétendent également que le Coran ne serait que le support matériel d'un autre Coran occulté aux yeux des créatures et enregistré sur une " tablette préservée " (*al-lawh al-mahfûzâ*).



Les premiers essais

Les traductions européennes du Coran ont souvent été influencées par les grands mouvements de pensée - et les préjugés ambiants - propres à chaque époque. Ainsi, chaque traducteur est inévitablement influencé par la société et le milieu social dans lesquels il vit, et est porteur de certains idéaux ou valeurs qui pourront se refléter, consciemment ou non, dans sa traduction. En outre, certains se donnent pour but premier de rester fidèles au texte arabe, tandis que d'autres insistent davantage sur la forme en essayant de retranscrire la beauté de la " lettre ". Le choix de l'une ou l'autre de ces options fut bien souvent à l'origine de la création d'une certaine ligne de démarcation entre les traducteurs qui entendent rester le plus fidèle possible au sens littéral, au risque d'opter pour un style plus lourd et difficilement accessible aux non arabisants ; et ceux qui cherchent davantage à retranscrire la richesse et la beauté du texte arabe, quitte à s'écarter de la structure du texte original. Les lexiques utilisés sont ainsi extrêmement variés, du plus technique au plus poétique.

C'est au Moyen-Âge que l'on voit apparaître les premières traductions du Coran. Imprégnées de préjugés négatifs, elles servent le plus souvent à justifier la condamnation chrétienne de l'Islam. A



l'époque, on traduit donc le Coran pour mieux le réfuter. C'est notamment le cas de la traduction en latin réalisée par Robert de Kennet[2] au XIIe siècle et publiée en 1543, près de quatre siècles plus tard. Elle rencontra un écho non négligeable dans un contexte où l'intérêt et la peur de l'Islam allaient de pair avec l'avancée des Turcs en Europe. C'est également à cette époque que certains courants islamiques traditionalistes refusent la traduction de leur livre religieux qui, pour eux, n'aurait pour résultat que son altération et sa dénaturation.

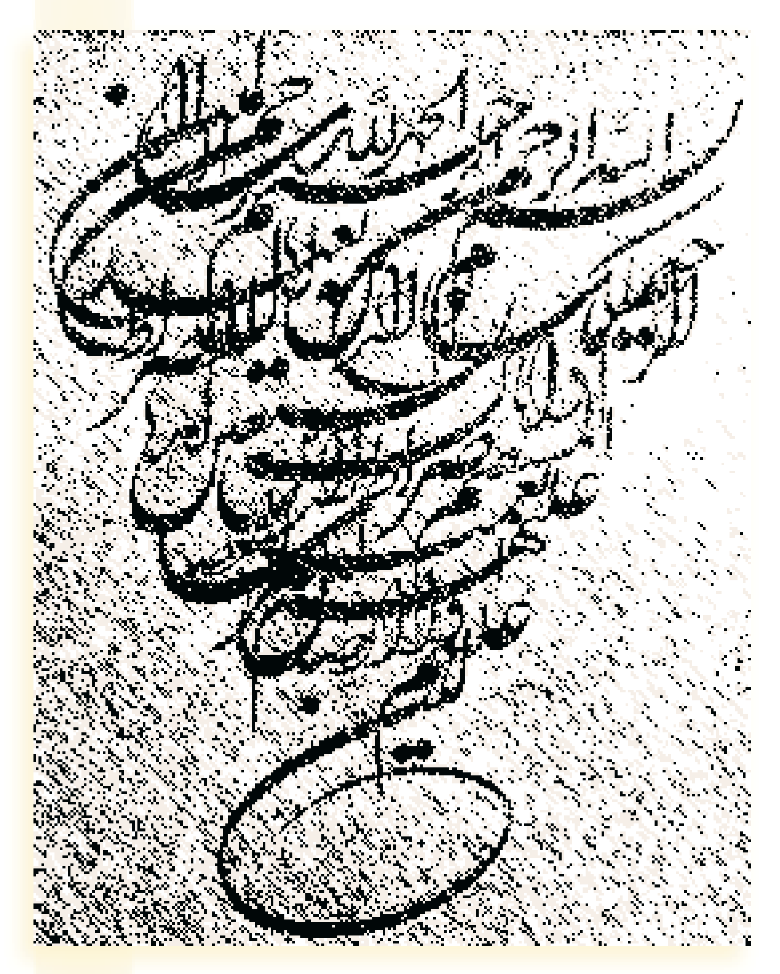
Moins négatives mais toujours peu exemptes de préjugés, les traductions réalisées à partir du XVIIe siècle sont restées fortement marquées par l'orientalisme ambiant de l'époque : elles sont majoritairement des lectures "occidentalisées " du Coran qui vont de concert avec le regard colonialiste européen posé sur l'Orient. A cette époque, nombre de traducteurs considèrent le Coran uniquement comme étant le produit de l'Histoire et d'une société, niant ainsi son caractère sacré. Les traductions des siècles qui suivront resteront fortement marquées par cet orientalisme, puis, vers la fin du XIXe siècle, par le positivisme.

Deux siècles de traductions françaises

La première traduction française du Coran fut réalisée par André du Ryer et connu un tel succès qu'elle fut traduite en plusieurs langues. Six ans avant la Révolution Française, Claude Savary propose une nouvelle traduction qui fut maintes fois rééditée jusqu'au XXe siècle. S'insérant dans le sillage des prises de position de Voltaire et de certaines grandes figures des Lumières contre l'Islam, elle reste imprégnée de parti pris et vise souvent, en filigranne, à justifier la supériorité du christianisme.

La première traduction de référence fut réalisée en 1840 par Kasimirski, un aristocrate d'origine polonaise maîtrisant parfaitement l'arabe et le persan. Elle a été utilisée par des générations d'étudiants et de chercheurs, et continue d'être

Les traductions réalisées à partir du XVIIe siècle sont restées fortement marquées par l'orientalisme ambiant de l'époque : elles sont majoritairement des lectures "occidentalisées " du Coran qui vont de concert avec le regard colonialiste européen posé sur l'Orient.



rééditée jusqu'à aujourd'hui. Cependant, on lui a reproché de trop chercher à réaliser des effets de style et de ne pas être assez fidèle au sens et à la structure du texte original. De lecture relativement facile, cette traduction n'en a pas moins contribué à une certaine vulgarisation du texte et à sa diffusion au sein des cercles intellectuels européens. Les traductions réalisées par la suite, comme celles de Montet ou encore de Pesle et Tidjani, ne parviendront pas à supplanter la traduction de Kasimirski qui restera la référence pendant près d'un siècle. Durant cette période, de nombreuses traductions du Coran sont également réalisées dans les pays européens ; cependant, les idées et apports des différents traducteurs sont trop peu souvent mis en commun.

Plus d'un siècle après la traduction de Kasimirski, Blachère apporte sa pierre à l'édifice en publiant en 1951, puis de nouveau en 1957, une traduction puisant dans les ressources des différentes écoles de philologie européennes. Excellent arabisant, il fut aussi l'auteur d'un manuel de grammaire arabe qui demeure une référence au sein des universités françaises. Cependant, une attention excessive portée à la forme et à la structure des phrases a donné une traduction proche du texte original certes, mais manquant de retranscrire la beauté de sa " forme ". De plus, en voulant rester trop proche du texte même, il n'a pas réellement pris en compte les différentes exégèses réalisées par les musulmans au cours des siècles et qui auraient pu éclairer le lecteur quant à la façon dont les musulmans lisent et comprennent leur livre sacré. Cependant, la traduction de Blachère comprend de nombreuses notes établissant des comparaisons particulièrement éclairantes entre le Coran et certains points de la Bible. D'autres traductions, comme celles du poète Jean Grosjean en 1972 ou encore celle de René Khawam en 1990, ont davantage insisté sur le respect de la forme du texte. De style plus agréable, la fidélité au texte original n'est cependant pas toujours respectée.

Le problème de la majorité des traductions réalisées jusqu'à aujourd'hui est lié au fait qu'elles ne prennent pas réellement en compte ce que représente et signifie le Coran pour un musulman. La traduction est abordée avec l'œil extérieur du chercheur, qui traduit souvent en fonction des préjugés régnant au sein de sa société ou qui lui sont personnels, et n'a souvent pas assez lu d'exégèses coraniques lui permettant de mieux saisir la façon dont les musulmans eux-mêmes comprennent le Coran. Ainsi, qu'on le veuille ou non, les traductions reflètent

souvent les choix et les sens construits par une société et non la façon dont il est considéré, lu, et même vécu par le croyant sunnite ou chiite. En prétendant décortiquer le Coran de façon "scientifique ", le courant positiviste a dans ce sens " plaqué " ses constructions et ses méthodes analytiques sur un texte, éloignant ainsi le lecteur de son sens originel et de sa portée spirituelle profonde. Ces nombreux courants ont donc bien trop souvent " lu " et traduit le Coran avec un regard imprégné de culture occidentale au lieu de le lire avec les yeux du croyant.

Cependant, en 1959, la traduction du professeur Hamidullah, musulman indien établit en France, ouvre la voie à une série de traductions réalisées par des musulmans qui, tout en adoptant une démarche philologique rigoureuse, prennent en compte la tradition des écrits musulmans. Ainsi, en 1972, Hamza Boubakeur, qui, à l'époque, était recteur de l'Institut musulman de la mosquée de Paris, publie une traduction accompagnée de nombreux commentaires glanés au sein d'importants ouvrages exégétiques du Coran. D'autres traductions " arabes" lui succédèrent telles que celles de Sadok Mazigh en 1980, ou encore celle de Salah Ed-din Keshrid l'année suivante.

Chaque traduction a toujours été accompagnée de son lot de critiques et de remarques, mais la plus controversée d'entre elles demeure sans doute la traduction d'André Chouraqui publiée en 1990. Hébraïsant, il a d'abord traduit le Coran en hébreu pour ensuite le traduire en français, donnant à de nombreux verbes et mot arabes de racine sémitique le sens qu'ils ont pris en hébreu. Il a de plus réalisé des traductions surprenantes de termes récurrents dans le Coran : la formule " *al-rahman al-rahim* " se référant à Dieu comme " Tout Miséricordieux " et " Très Miséricordieux", a ainsi été traduite par " matriciant " et " matriciel ".

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, une prise de conscience de la présence et de la ténacité de certains préjugés a eu lieu, et de nouvelles traductions comme celle de Jacques Berque publiée en 1990 essaient de concilier fidélité au texte, beauté du style, et prise en compte des apports de la tradition musulmane. En outre, le nombre grandissant de musulmans participant au concert des traductions peut davantage aider le lecteur à se rapprocher du sens, non pas tel qu'il est perçu par le chercheur, mais tel qu'il est vécu par l'ensemble de la communauté des croyants en tant que texte sacré et parole de Dieu. Si les traductions issues des communautés sunnites sont les plus nombreuses, il faut néanmoins saluer le travail entrepris, en milieu chiite, par Yahya 'Alawi et Javâd Hadidi pour nous offrir l'amorce d'une nouvelle traduction du Coran. En attendant une traduction complète, le premier volume comprenant la traduction des deux premières sourates a été publié. Il offre notamment l'intérêt de présenter toute la démarche intellectuelle et les références qui ont orienté ce travail, et ce dans l'optique de mieux nous aider à saisir les choix et partis pris irrémédiables et inhérents à toute traduction.

A l'origine d'une littérature foisonnante et source d'une inspiration sans limite dans tous les domaines des arts et de la pensée[3], la lecture du Coran est une véritable clé permettant une meilleure connaissance du monde arabo-musulman. En outre, la fin de l'orientalisme a permis d'en donner une vision moins occidentalisée et donc plus conforme à l'esprit du texte qui a été le fondement majeur des sociétés musulmanes depuis sa Révélation. Avec cette inédite lecture coranique, moins imprégnée des représentations et concepts occidentaux,

Qu'on le veuille ou non, les traductions reflètent souvent les choix et les sens construits par une société et non la façon dont il est considéré, lu, et même vécu par le croyant sunnite ou chiite.

1. Al- Qor'ân signifie en effet " la récitation"

2. Elle fut réalisée à la demande de Pierre le Vénérable de l'Abbaye de Cluny

3. Le Coran a ainsi été la source de la création de tout un lot de disciplines telles que l'i'râb (analyse syntaxique des versets), le tabyîn (l'explicitation du sens " littéral " des versets), ou encore le tafsîr (l'exégèse).

Les nouvelles traductions offrent une nouvelle vision de l'islam, plus "intériorisée".

les nouvelles traductions offrent une nouvelle vision de l'islam, plus "intériorisée". Cependant, loin de se contredire, l'ensemble de ces traductions apportent, chacune à leur manière, leur pierre à l'édifice : en insistant davantage sur son sens littéral, sa poésie, son contenu spirituel, ou encore sur sa portée sociale et morale, elles nous révèlent les multiples facettes du Coran.

Il reste maintenant à souhaiter, pour les traductions futures l'instauration d'une coopération plus étroite entre les différentes écoles ainsi qu'entre les traducteurs occidentaux et musulmans afin de mieux nous aider à saisir les racines d'une religion et avant tout d'une foi ; tout en gardant à l'esprit qu'il n'existe et n'existera jamais de traduction "parfaite" tant le sens de ce livre est profond et ses interprétations, inépuisables.



Bibliographie

1. Kasimirski, *Le Coran*, Flammarion, 1993. *Traduction réalisée avec un grand souci de style, mais avec parfois quelques prises de liberté par rapport à la structure du texte. Publiée pour la première fois en 1840, elle demeure la traduction de référence.*

2. Régis Blachère, "*Le Coran : al-Qor'ân*", Maisonneuve et Larose, 1966. *Elle reste la traduction la plus utilisée au sein de la recherche universitaire. Ayant pour ambition de rester le plus proche possible du texte arabe, sa lecture n'est pas toujours aisée et certaines formules pourront paraître surprenantes aux non arabisants. Elle ne prend pas non plus réellement en compte les apports de la tradition musulmane.*

3. Denise Masson, "*Le Coran*", Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1967. *Comprend une excellente introduction sur le prophète Mohammad et sur le texte coranique lui-même. Elle inclut également des index utiles à la recherche sur les attributs et noms de Dieu, les thèmes principaux abordés, ainsi que sur les noms propres.*

4. Hamidullah, Muhammad, *Le Saint Coran*, Dar Al-Ma'rifa, 2001. *Parue pour la première fois en 1959, elle " complète " en quelque sorte la traduction de Blachère en restant proche de la lettre du texte tout en prenant en compte les apports de la tradition musulmane. Elle comprend également la version arabe originale. Cependant, une absence de maîtrise totale du français rend certains passages assez obscurs.*

5. Jean Grosjean, *Le Coran*, Le Seuil, Collection Point, Série Sagesse, 2001. *Face aux traductions ayant sacrifié la beauté du texte à une retranscription la plus fidèle possible à la " lettre ", le poète Jean Grosjean a réalisé une traduction stylisée et agréable à lire, mais non sans une prise de liberté non négligeable par rapport au texte arabe.*

6. André Chouraqui, "*L'Appel*", Robert Laffont, 1991. *Une traduction peu académique et très controversée, puisque l'auteur a d'abord traduit le texte coranique en hébreu pour le retraduire en français; ce qui a parfois donné lieu à des traductions surprenantes et très décriées. Cf. plus haut*

7. Jacques Berque, "*Le Coran, essai de traduction*", édition revue et corrigée, Albin Michel, 2002. *Grand arabisant, membre de l'Académie de langue arabe du Caire et professeur honoraire au Collège de France, il tente de concilier fidélité à la lettre du texte, recherche stylistique, et prise en compte de la tradition exégétique musulmane. Cette traduction comprend également un index final très détaillé. Enfin, il consacre la fin de son ouvrage à une réflexion intéressante consacrée à l'exégèse du Coran.*

8. Cheikh Si Hamza Boubakeur, "*Le Coran*", Maisonneuve & Larose, 2 Vol., 1995. *Traduction réalisée par l'ancien recteur le l'Institut musulman de la Mosquée de Paris, elle contient également le texte arabe original ainsi que de nombreux commentaires issus de l'exégèse coranique de différentes écoles.*

9. Yahya 'Alawi et Javâd Hadidi, *Le Coran, Voilà le Livre*, Tome Premier, sourates al Fâtiha et al Baqara, Centre pour la traduction du Saint Coran, 2000. *Traduction alliant la recherche de rigueur et de fidélité à la lettre à celle de l'esthétique, elle a le grand mérite d'exposer toute la démarche intellectuelle et les références qui l'ont guidée et orientée. Elle contient également de nombreuses études et concordances, une traduction mot par mot des deux sourates, ainsi qu'un lexique arabe-français.*

10. Edouard Montet, *Le Coran*, Payot, 2 Vol, septembre 2001. *Cette traduction, qui a eu un grand succès étant donné le contexte de sa publication, ne comporte cependant pas d'innovation fondamentale par rapport aux traductions présentées précédemment. Elle inclut néanmoins une intéressante préface de Malek Chebel, qui présente une nouvelle méthodologie pour interpréter le sens de ce texte sacré. Il resitue ainsi le Coran dans son contexte historique, pose la problématique de l'évolution de la signification de certains de ses concepts dans le temps, et dégage quelques pistes de réflexion sur la façon d'aborder et de lire le Coran dans nos sociétés d'aujourd'hui.*

Le Ramadan,
Mois de la révélation du Coran

Véronique DOUSTI

Le mot de "Ramadan" vient du nom du neuvième mois du calendrier islamique, et implique le respect d'un ensemble d'obligations religieuses visant à célébrer un événement central dans la vie du croyant musulman: la révélation du Coran. Ses dates varient chaque année et en 2006, il commencera vers le 24 septembre pour se terminer vers le 23 octobre. D'un point de vue linguistique, la racine *ramida* signifie en arabe "être brûlant" (concernant un astre, ou le soleil); et *irtamada* signifie l'action de se consumer. Le mot "Ramadan" fait donc également référence au fait de brûler ses péchés par l'intermédiaire du jeûne et de l'abstinence. Un hadith authentique affirme ainsi que: " Celui qui jeûne le mois de Ramadan, en connaissant et en respectant avec vigilance les règles du

jeûne, expie son passé".

Ainsi, l'obligation la plus connue et la plus impérative du mois de ramadan est le jeûne, tel que cela est indiqué dans le Coran:

"Ô croyants! Nous vous avons prescrit le jeûne (*siyâm*) comme Nous l'avons prescrit à ceux d'avant vous, ainsi atteindrez-vous la piété."[1]

Certaines personnes sont cependant dispensées de l'obligation de jeûner, notamment les malades, les voyageurs, les femmes enceintes… et toute personne pour qui le jeûne endommagerait la santé. Pour ces gens, le jeûne est même considéré comme prohibé.

Il implique également, de l'aube au coucher du soleil, de ne pas fumer, avoir de relations sexuelles, et éviter d'avoir un comportement violent, de médire, ou encore de proférer des injures. Il vise ainsi à rapprocher le comportement de tout musulman des principes originels de l'Islam.

Ce mois est également celui de la commémoration d'événements centraux de l'Islam telle que la nuit du destin (*laylat al-qadr*) qui célèbre la première nuit où le Coran aurait été lu au prophète Mohammad (psl). On ne sait pas le jour exact de cette première révélation, mais juste qu'elle a eu lieu durant les dix derniers jours de ce mois.

De façon plus générale, le mois de Ramadan est aussi une période durant laquelle les croyants sont conviés à mieux percevoir tous les bienfaits spirituels offerts par Dieu, en échange de tout acte d'adoration accomplit pour Lui.

"Si les croyants avaient véritablement conscience de la bénédiction qu'il y a dans le fait de jeûner durant le mois de Ramadan, ils souhaiteraient que ce mois dure toute l'année", a ainsi déclaré le Prophète de l'Islam à propos de ce mois de jeûne.

Durant cette période, une ambiance plus sereine est donc sensée régner sur la communauté des croyants. Dans l'Islam, le jeûne a également pour but d'enseigner au croyant la patience et l'endurance, et ainsi d'améliorer sa personnalité ainsi que ses relations avec autrui. Ainsi, en forçant son corps à se plier à des contraintes et à des restrictions, le jeûne aide le croyant à résister à ses instincts naturels pour renforcer sa volonté, sa morale et sa spiritualité. Cette période est aussi celle de la solidarité et de l'entraide, et invite chaque musulman à porter davantage d'attention à son prochain. Il permet notamment de se rapprocher de la condition des plus démunis en s'imposant des restrictions alimentaires et en supportant un sentiment de faim.

C'est aussi une période considérée comme propice à un recueillement plus approfondi, un temps pour se poser ou reposer des questions essentielles, une pause permettant de réfléchir et de remettre en cause certaines orientations de vie.

Pour le croyant musulman, cette période est donc l'occasion de multiplier les bonnes actions, de penser aux autres, de les aider à tout point de vue, matériellement, moralement...

Le Ramadan s'achève par la fête de "Fitr" (*aïd al-fitr*) qui marque la fin de la période de jeûne et se traduit par d'importantes fêtes au sein de l'ensemble des pays musulmans.■

La racine ramida signifie en arabe "être brûlant" (concernant un astre, ou le soleil); et irtamada signifie l'action de se consumer. Le mot "Ramadan" fait donc également référence au fait de brûler ses péchés par l'intermédiaire du jeûne et de l'abstinence.

---

1. Coran, sourate 2, verset 182-183



Chahriyâr
dernier roi du royaume de la poésie persane classique

Amir KHANZADEH

Le 27 shahrivar, journée nationale de la poésie et de la littérature persane, coïncide avec le jour anniversaire du décès de Chahriyâr.

Le 27 shahrivar 1367(1988), Mohammad Hossein Behjat Tabrizi, connu sous le pseudonyme de Chahriyâr et considéré comme étant la dernière grande figure de la poésie persane classique, s'éteignait à l'âge de 83 ans.

Chahriyâr naquit en 1906 à Tabriz. Après avoir terminé ses études secondaires au lycée Darolfonoun de Téhéran, il commence des études de médecine à l'Université de Téhéran. Cependant, ayant subi un grand échec amoureux, il abandonne ses études pour se consacrer à l'écriture.

Les sentiments qu'il éprouve, le chagrin, le désespoir et l'amour le poussent à chercher un exutoire dans l'écriture. C'est ainsi qu'il découvre son talent, qui, conjoint à sa grande connaissance des techniques poétiques, le font couronner grand poète dès la publication de ses premières œuvres.

Tout au long de sa vie, Chahriyâr explore les différents genres poétiques. Il compose des quatrains, des odes, des couplets et des élégies classiques. Mais son domaine de prédilection reste la poésie lyrique (Ghazal) ; les critiques le considèrent d'ailleurs comme le plus grand poète lyrique persan du XXème siècle.

Ses différents poèmes paraissent dans des revues littéraires jusqu'à la publication d'un magnifique recueil en langue persane.

Mais Chahriyâr n'est pas seulement un persanophone. Originaire du nord ouest de l'Iran, région turcophone, il compose son premier poème à l'âge de sept ans en langue azérie, et ce n'est que deux ans plus tard qu'il commence à découvrir la poésie persane.

Originaire du nord ouest de l'Iran, région turcophone, il compose son premier poème à l'âge de sept ans en langue azérie, et ce n'est que deux ans plus tard qu'il commence à découvrir la poésie persane.

Parmi ses œuvres en persan, on peut citer "*Hazyane Del*" (Le délire du cœur), "*Moomiayi*" (La Momie), "*Afsaneye Shab*" (La Fable de la Nuit), "*Takhte-Jamshid*" (Persépolis).

Son plus célèbre recueil demeure "*Heydar Baba*" composé en azéri et traduit de nos jours en plus de 80 langues. Heydar Baba est le nom d'une montagne où le poète a passé une partie de son enfance.

La simplicité, l'élégance et la souplesse de sa plume font le succès de son œuvre. Sa poésie, prenant parfois le rythme d'une simple conversation, est très émouvante. Cela explique notamment pourquoi le public trouve ses mots familiers, compréhensibles et touchants.

C'est par admiration pour Hâfez, dont il connait les poèmes sur le bout des doigts, qu'il préfère le pseudonyme de " Chahriyâr " à celui de " Behjat ". Comme il l'affirmait lui-même : "*Toute mon enfance a baigné dans la poésie du Coran et de Hâfez.*"

Chahriyâr est le contemporain de Nima Yushij, chef de file de la Nouvelle Poésie persane. Cependant, malgré tout le respect qu'il a pour ce grand poète, il ne s'inspire guère de la Nouvelle Poésie pour composer son œuvre - ce qui n'empêche pas que certains de ses poèmes portent la marque de ce nouveau genre.

La lecture poétique de Chahriyâr est assez particulière. Pour pouvoir suivre le rythme harmonieux et paradoxalement heurté de sa plume, il faut d'abord se plonger dans son monde imaginaire. Il est impossible de lire Chahriyâr de façon superficielle et le lecteur qui se contenterait d'une lecture légère ne garderait que le souvenir d'une poésie inclassable et hermétique.

Chahriyâr ne composait ses poèmes qu'au moment de l'inspiration suprême et s'enfonçait parfois si profondément dans la méditation poétique qu'il sortait avec peine des transes dans lesquelles il était plongé. C'était un illuminé, un pur amoureux et un rêveur. Il rêvait beaucoup et s'inspirait de ses songes illuminés lors de l'écriture de ses poèmes.

L'amour qu'il éprouvait pour une jeune femme le conduisit à l'exploration de toutes les voies de l'amour par la voie de l'inspiration poétique. Chahriyâr ne se destinait pas à la poésie. C'est l'amour qui le poussa à écrire et ce sentiment est présent dans tous ses poèmes. Il écrit avec son cœur et non dans une optique de bien écrire, mais seulement pour décrire l'amour. ■

Shahryâr ne composait ses poèmes qu'au moment de l'inspiration suprême et s'enfonçait parfois si profondément dans la méditation poétique qu'il sortait avec peine des transes dans lesquelles il était plongé. C'était un illuminé, un pur amoureux et un rêveur.

Heydar Baba !
Quand les nuages se rebellent,
Et que le ciel gronde,
Quand tes rivières révoltées,
Se transforment en inondations,
Et que les jeunes filles se mettent en rang,
Pour regarder ta beauté
Je salue ta gloire et ton nom,

Heydar Baba !
Que ton cœur et ton jardin soient heureux !
Que le plaisir te soit dévolu !
Que ta vie soit longue !
De moi, dis,
Mon poète, mon Chahriyâr triste,
Est depuis trop longtemps loin de moi.

Il ne reste de mes amis que leurs souvenirs,
Tous s'éloignèrent,
Et partirent sans laisser de traces,
La lumière est morte,
Et la fontaine aussi,
Le soleil est absent,
Et le visage du monde
Triste,
Et à chaque instant,
La vie pour moi,
Est un palais en ruines.

Demande les nouvelles de la mort au vent,
Et celles de la violence,
Et de la souffrance,
Et sache que la vieillesse
Et la jeunesse,
Sont enterrées à Behjat Abad.

Khaghani de Chervân

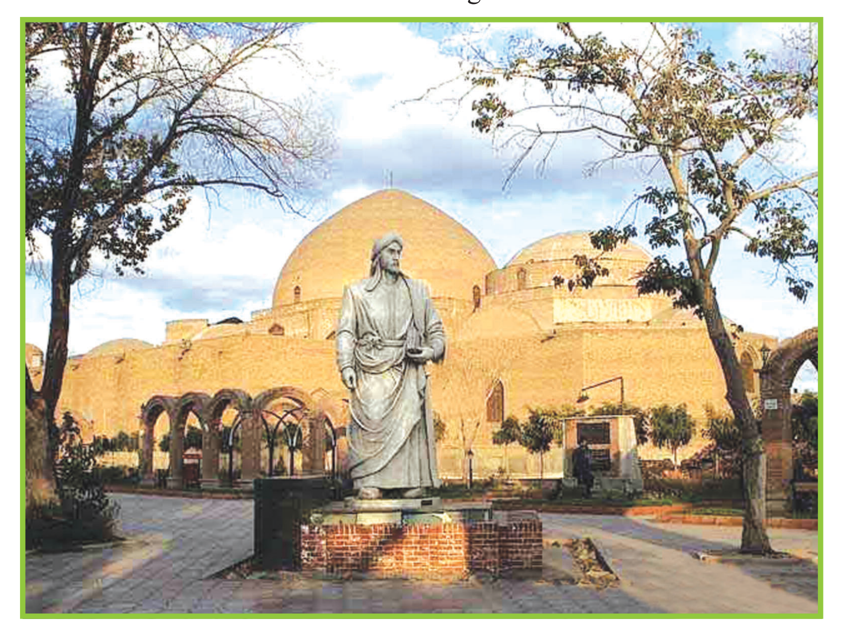
Arefeh HEDJAZI

Abolfzal-e-Din Badil Ebrahim ben Ali Khaghani Shervani est l'un des grands poètes persans du VIème siècle.

Surnommé Lessan Ajam (Langue des Perses), il est célèbre pour la puissance de son verbe et son extrême créativité littéraire.

Grâce à sa bonne connaissance des sciences de son époque et à son génie inégalé, il révolutionne l'ode classique en y introduisant de nouvelles images, métaphores et allégories qu'il trouve dans des définitions scientifiques jusqu'alors inusitées en poésie.

Il est sans aucun doute le maître incontesté de l'ode technique. Il possède une plume intense, raffinée, et difficile car sa maîtrise totale de la langue et de la technique poétique lui permettent de bâtir une poésie extrêmement structurée, encadrée, et en même temps souple et très imagée.



Tous ses poèmes portent la marque de sa technique originale et épurée.

Khaghani a été plus heureux que les autres poètes dans ses descriptions, comme celles de l'aube, des saisons, des quatre éléments ou des banquets, qui sont encore aujourd'hui une référence de choix pour les lettrés.

Il est l'auteur d'un recueil qui contient ses odes, élégies, quatrains, ballades et fragments, mais son oeuvre la plus connue reste la "TohfatolAraghein" ou " Souvenir des deux Iraqs", dans laquelle il décrit en vers son voyage en Iraq et son pèlerinage à la Mecque.

Bien qu'il fût avant tout un poète de cour, Khaghani était un homme à l'esprit libre, qui tenait à son indépendance. Il refusa de nombreuses charges administratives, parmi lesquelles une place de secrétaire auprès du calife abbasside, pour se consacrer entièrement à son art.

Il fut attiré sa vie durant par le soufisme, qu'il critiqua sévèrement par la suite. Il rejette le mysticisme passif et l'ésotérisme de pacotille qui sépare son adepte de la communauté humaine pour le sacraliser dans un égocentrisme bien pensant. Pour lui, le soufisme doit être un élan de l'être vers les autres pour leur tendre la main à l'occasion.

Après lui, nombre de poètes suivirent sa technique et usèrent des procédés dont il avait été l'innovateur, mais aucun ne put atteindre le rang d'honneur qu'il occupe encore de nos jours dans les coeurs des amoureux de la poésie persane.



Le feu de l'eau

N'agis pas ainsi,
Car de mon œil
Déferlera sur terre un torrent de feu,
N'as-tu point peur d'un tel torrent,
D'un tel feu?

Hurlant comme un cerf,
Devant ton regard de gazelle,
Combien suis-je endurant,
Pour gémir autant
De mon être chagrin.

Ton chapeau de travers,
Vêtu d'une cape ouvragée, tu avances
Et l'arc de ton oeil en amande,
Tel un narcisse ivre,
Me lance la flèche d'amour.

Quand, en un rire délicieux,
Tu découvres tes fossettes
Comme les facettes de la lune,
De mes pleurs amers,
Deux mers surgissent.

Je pleurerais, pour que tu me voies,
Salomon au sceau dérobé,
Tu riras,
Pour que de ton agate,
Revienne à Salomon le sceau enchanté.





Ton éloignement est mon bonheur,
Car de retour, tu me rejoindras,
Je ne crois pas à ta tendresse
Je sais que d'elle, te viendra ma haine.

Le jour où ton cœur s'attendrira,
Je saurai que l'eau naît des pierres,
Et quand tes lèvres seront en colère,
Je saurai que l'hydromel est fait de miel.

Quand de tes dix doigts de gingeole,
Tu arrangeras le piège de tes boucles,
Sur mon visage ensanglanté
Se dessineront les rides,
Les rides des gingeoles.

Pleure tes larmes de sang, Khaghani!
En ce chagrin,
Car l'amertume
Est l'essence de l'amour,
Et son or découle du chagrin.

Les "galops" des chevaux du Turkménistan

Maryam DEVOLDER

Les courses de chevaux de Gombad-é-kâvûs sont réputées auprès de tous les cavaliers et amoureux des chevaux et de l'équitation. On dit en effet que la race la plus pure et la plus belle se trouve dans cette région. Outre leur aspect traditionnel et culturel, les courses de chevaux de Gombad-é-kâvûs ont aussi une dimension sportive nationale. Tous les ans, au printemps, des cavaliers venus du Turkménistan et des quatre coins du pays se rassemblent pour participer à ces compétitions. La piste de Gombad-é-kâvûs compte parmi les mieux aménagées et les plus vastes de la région du Golestân et même de l'Iran dans son ensemble. Comme de coutume, les courses de chevaux se sont déroulées cette année au grand galop. Outre son côté sportif et compétitif, la particularité de cette course est l'intérêt qu'elle suscite auprès des touristes et amateurs d'équitation. Cette année, près de 8000 touristes iraniens et étrangers sont ainsi venus spécialement pour en être les spectateurs privilégiés. Ce chiffre est considérable compte tenu des faibles infrastructures touristiques de Gombad-é-kâvûs.

L'équitation est pratiquée depuis très longtemps en Iran. La majorité des chevaux qui participent à la course de Gombad sont des pur-sang turkmènes qui ont d'ailleurs marqué l'Histoire de ce pays. Le pur-sang iranien est un cheval très particulier que l'on trouve dans toutes les régions iraniennes. Il se distingue par la grande variété de ses espèces. Le prestige du pur-sang iranien et de l'équitation sont de renommée mondiale. Le dressage, la fabrication de selles et du matériel d'équitation font également partie des vieilles traditions iraniennes. Ainsi, les techniques guerrières, le limage des sabots et la fabrication des fers et des protections de combat, l'invention de différentes techniques d'équitation, la création de relais postaux, et la recherche vétérinaire, se sont développées en premier lieu dans la civilisation perse.

Les chevaux turkmènes

A l'origine, ces chevaux étaient élevés dans les écuries royales des Mèdes puis transportés au Khorâsân, dans le nord de l'Iran.

Ce pur-sang a des particularités qui se manifestent surtout au combat, où il se distingue notamment par sa vitesse, sa résistance, son courage et sa fidélité envers son maître. Ces caractéristiques sont rapportées dans le récit des victoires des Achéménides, des Achkâniâns, des Afchâriehs et des Zandiehs. La dispersion actuelle du cheval turkmène en Iran depuis la frontière turkmène jusqu'à l'ouest a donné lieu à l'apparition de croisements tels que la race du cheval russe au nord de l'Iran ou les espèces de la région du sud de Bodjnûr. Cependant, la majorité des espèces se trouve dans la région d'Agh Ghalâ et de Gombad-é-kâvûs. Dans cette région aux conditions géographiques et climatiques diverses, le cheval turkmène présente des particularités de taille et de pureté de race, et ses meilleurs spécimens se retrouvent chez les chevaux turkmènes de Afâl Takeh. Ce cheval aux pattes très fines et allongées a un corps très fin, des sabots menus et fragiles, et une taille mince qui ne sont pas favorables à des parcours en montagne difficiles, au transport, ou à des activités

d'endurance. Le cheval turkmène "Tchargalâni" a servi durant des années au transport, au traînage de chariots, aux travaux agricoles et aux parcours difficiles. En effet, ce cheval lourd et solide, bien que très docile, n'a pas les qualités de vitesse, de courage et de rapidité des autres chevaux turkmènes. La seule race de ces chevaux ayant été élevée pour l'équitation et d'autres activités spécialisées est celle des "tchenârâni". D'après les récits, ce serait à l'époque du roi Nâser-e-din Chah que cette race aurait été créée par un croisement de la meilleure race de pur-sang arabes et de juments Afâl Takeh, dans la région de Tchenârân au Khorâsân. Ces chevaux étaient très rapides et pourvus d'une grande endurance. Dans la région turkmène du Golestân, des courses de chevaux étaient organisées à l'occasion des mariages, des naissances et autres cérémonies. Il s'agissait de faire courir les chevaux autour d'une piste appelée "Ailâm" dans le dialecte de cette région. Si, dans le passé, l'attachement des gens de cette région à l'équitation était fortement lié à toute une série de traditions culturelles, il demeure vivant aujourd'hui non seulement en tant que coutume mais également en tant que loisir pour les voyageurs qui la visitent. En outre, l'étroite relation existant entre le Turkmène et sa monture peut être ressentie dans la musique turkmène, dans laquelle les rythmes musicaux des cordes rappellent le bruit du galop du cheval aimé. ■

Si, dans le passé, l'attachement des gens de cette région à l'équitation était fortement lié à toute une série de traditions culturelles, il demeure vivant aujourd'hui non seulement en tant que coutume mais également en tant que loisir pour les voyageurs qui la visitent.



Le guépard d'Iran

Mortéza JOHARI

Le guépard appartient à la famille des félidés. Son nom scientifique est Acinonyx jubatus, mais il est également surnommé le "guépard d'Iran". Son nom anglais est Cheetah.

Mince, il a les membres allongés, le poil long, la poitrine large, et le museau court. Son poil est rêche, de couleur jaunâtre au-dessus et blanc au-dessous, avec des taches noires et rondes. Il a des oreilles courtes et rondes. Sa tête est petite, et deux rayures noires relient le coin interne de ses yeux à sa bouche.

Sa colonne vertébrale est très souple.

La fin de sa queue est en forme d'anneaux noirs dont le dernier est plus large.

Le guépard mesure de 1,4 à 1,5 mètre

et pèse de 40 à 60 kilos. En outre, la longueur de sa queue est de 60 à 80 centimètres.

Il vit dans les régions désertiques, les steppes, ainsi que dans les champs et sur les collines. On trouve le guépard asiatique essentiellement en Iran, mais également au Turkménistan et dans quelques sites protégés comme le parc national de Kavir, la région de Turan, la région de Khoshéylagh, Bafgh et près de Taba.

Le guépard chasse surtout pendant le jour et parfois au clair de lune. Il vit seul ou en meute. Après avoir choisi sa proie, il se cache derrière les buissons et s'en approche en silence avant de s'élancer sur celle qui est la plus faible du troupeau. Lorsqu'il arrive à moins de 100 mètres d'elle, il atteint une vitesse de 80 km/h et peut la pourchasser à cette allure sur une distance de 500 mètres.

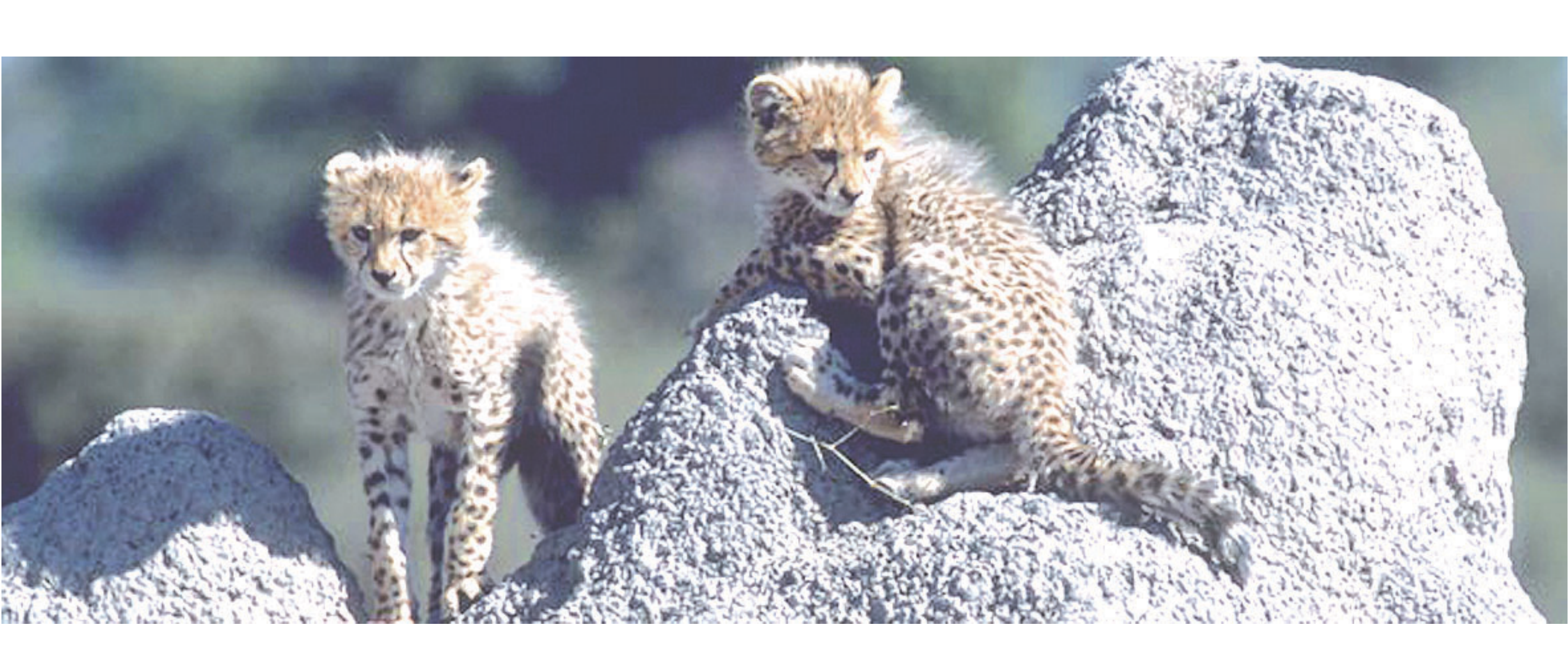
Les mâles et les femelles ont cependant des modes de vie assez différents. Ainsi, les femelles vivent le plus souvent en solitaire sauf lorsqu'elles doivent s'occuper de leur portée. Elles élèvent leurs petits seules et ne fréquentent les mâles que durant la période de reproduction. Elles vivent environ sept ans en liberté, et douze ans si elles sont en captivité. Les mâles, quant à eux, vivent rarement seuls et se regroupent souvent par groupes de deux ou trois; souvent issus d'une même portée. Ils se séparent très vite de leurs parents et chassent ensemble sur de vastes étendues.

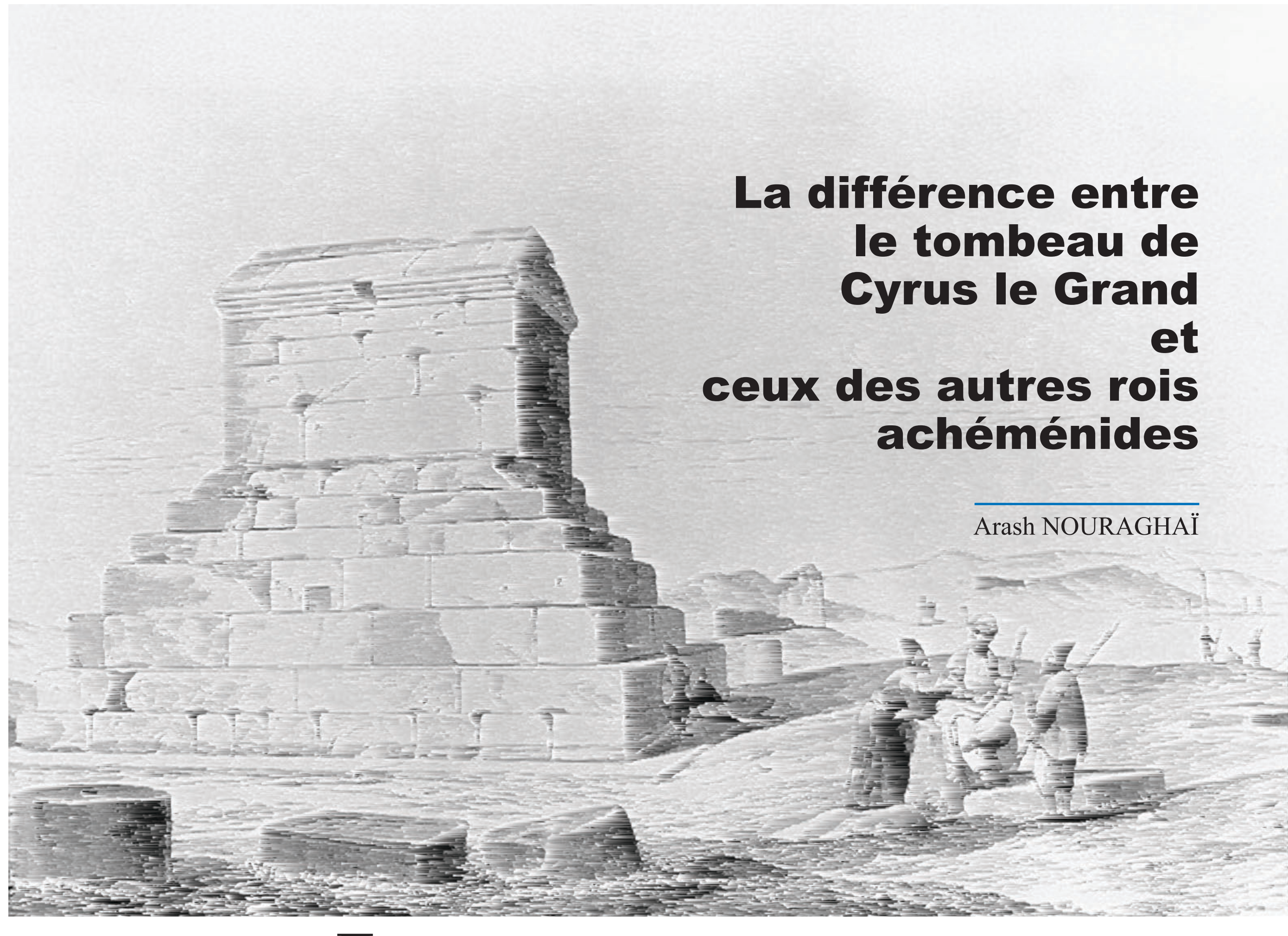
Le guépard est l'animal le plus rapide parmi les quadrupèdes. Il peut courir jusqu'à une vitesse de 110 k/h.

Il se nourrit de mammifères tels que lapins, gazelles, oiseaux, ou encore de reptiles. En général, il boit peu d'eau.

La saison de reproduction du guépard se déroule au milieu de l'hiver. La période de gestation dure environ 95 jours ; et la femelle peut mettre au monde de deux à huit petits. Cependant, la majorité d'entre eux n'atteignent pas l'âge adulte et sont souvent dévorés par les hyènes, qui sont leur principal ennemi.

Il vit dans les régions désertiques, les steppes, ainsi que dans les champs et sur les collines. On trouve le guépard asiatique essentiellement en Iran, mais également au Turkménistan et dans quelques sites protégés comme le parc national de Kavir, la région de Turan, la région de Khoshéylagh, Bafgh et près de Taba.





La différence entre le tombeau de Cyrus le Grand et ceux des autres rois achéménides

Arash NOURAGHAÏ

Le monument funéraire de Cyrus à Pasargad est en fait une "ziggourat", c'est-à-dire une sorte de lieu sacré.

Les tombeaux des rois achéménides Darius, Xerxès, Ardéchir… se trouvent dans des cryptes creusées à même la montagne. On trouve ce genre de sépultures également chez les Mèdes à différents endroits : au Pont Zahab de Kermanchah, à Fakhrik, Miandoab et Soleimanieh (Iraq).

Le soleil se couchant derrière la montagne et le roi étant le symbole du soleil (en fait, il en est le frère), il doit donc reposer au cœur de la montagne. C'est pourquoi les tombeaux des rois achéménides se trouvaient dans la montagne, à un emplacement en forme de croix.

Alors, pourquoi le tombeau de Cyrus est-il différent?

Le monument funéraire de Cyrus à Pasargad est en fait une "ziggourat", c'est-à-dire une sorte de lieu sacré. Les "ziggourats" sont des constructions de 5 à 7 étages souvent surmontées, sur leur dernier étage, de l'effigie d'une divinité, que l'on trouve dans les civilisations mésopotamiennes et ilamites. le tombeau de Cyrus se trouve au 7ème étage d'une "ziggourate" surmontée d'une arête. Il est conforme aux sépultures des Aryens qui s'installèrent pour la première fois sur les collines de Sialk.

Par conséquent, c'est un amalgame de "ziggourate" et d'architecture ancienne de monuments funéraires.

Cyrus était-il considéré comme un dieu?

L'architecture du sépulcre de Cyrus nous amène à la question suivante : est-ce que, après sa mort, Cyrus est devenu un dieu?

Voici quelques points qui, éventuellement, pourraient étayer cette théorie:

1- Le bas-relief de la plaine de Morghab (Pasargad) a été attribué à Cyrus. Dieulafoi, célèbre archéologue français et son épouse ont indiqué l'existence d'une stèle gravée au-dessus de ce bas-relief.

James Maurier, Sir Robert Carpenter, un prêtre du nom de Foster et William Jackson ont mentionné une inscription analogue. William Jackson est d'avis qu'il s'agit là de la représentation d'un roi au statut divin.

Aujourd'hui, il y a des preuves que ce bas-relief dont la stèle a disparu correspond bien à l'effigie de Cyrus le Grand. Avant sa disparition, Robert Carpenter en avait effectué un croquis.

2- Pour la population de la région, cet endroit a toujours représenté un lieu sacré et les paysans des alentours n'ont jamais songé à l'abîmer. Au contraire, ils l'ont protégé et sauvegardé.

3- Les rois achéménides se considéraient de la race des dieux et peut-être est-ce pour cette raison qu'ils se sont octroyés des marques de divinité. Les artistes et sculpteurs iraniens et babyloniens ont représenté Cyrus comme un roi-dieu.

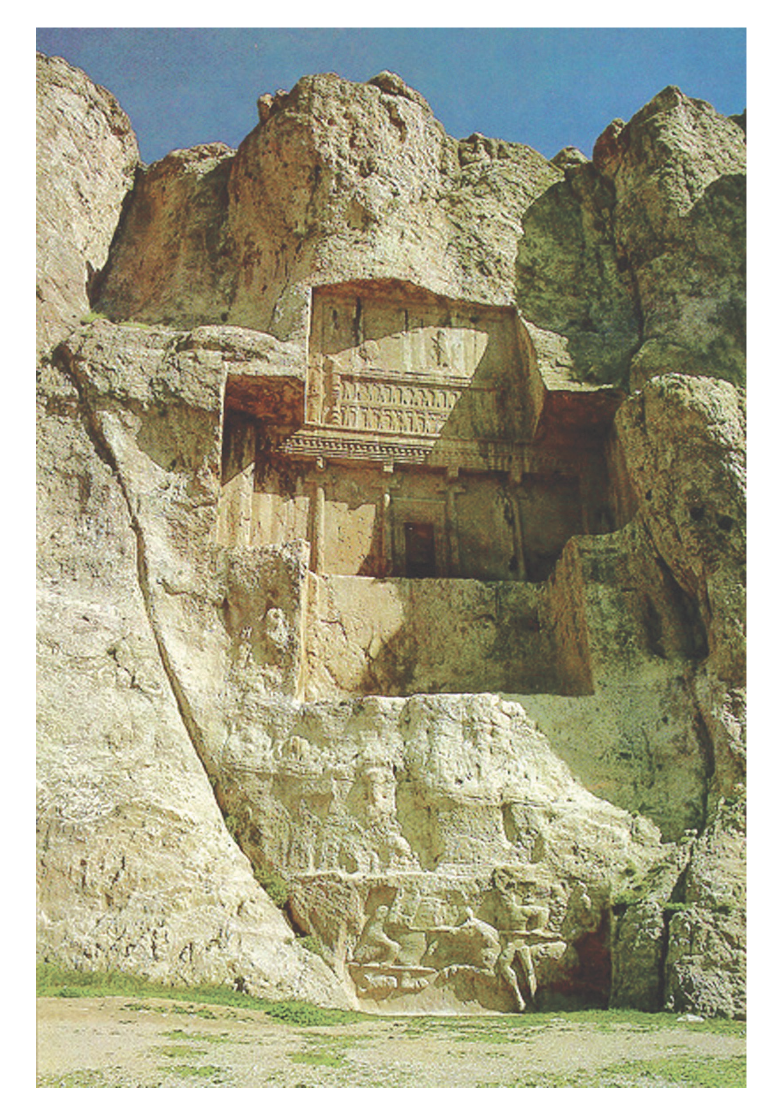
4- Cyrus jouissait de la protection des religieux de son temps, prêtres babyloniens et juifs. Peut-être est-ce ce qui a également contribué à l'octroi du statut de divinité.

Certains prophètes juifs comme Jérémie et Ezéchiel ont continuellement annoncé au peuple juif sa libération par l'intermédiaire d'un Sauveur. Le prophète Isaïe faisait campagne en faveur de Cyrus en le nommant " l'Invincible".

Dans le " Livre d'Isaïe ", il est écrit: "Moi, j'ai pris la main droite de notre messie, Cyrus, afin qu'à travers lui, je puisse vaincre les infidèles, déposer les rois et ouvrir les portes devant lui ". La déclaration des chefs religieux babyloniens sur le sceau de Cyrus dit ceci: " Il l'a poussé à prendre la route de Babylone et l'a accompagné comme un ami et compagnon ".

Au chapitre 44 de la Torah, il est dit: "Il est ma récompense. Moi, je l'ai poussé à faire régner la justice et je préparerai sa voie ".

Dans le " Livre d'Ezra ", Cyrus est confirmé dans sa mission et protégé. Au chapitre 48 du " Livre d'Isaïe ", il est dit ceci: " Dieu l'aime. Par conséquent, il accordera la joie à Babylone et son bras s'abattra sur les Chaldéens. Ainsi ai-je



Les rois achéménides se considéraient de la race des dieux et peut-être est-ce pour cette raison qu'ils se sont octroyés des marques de divinité. Les artistes et sculpteurs iraniens et babyloniens ont représenté Cyrus comme un roi-dieu.

Cyrus était effectivement, selon les croyances de l'époque, un roi-dieu et ce pourrait être la raison pour laquelle il a été inhumé dans une "ziggourate".

parlé. Moi, je l'ai appelé et l'ai amené pour qu'il rétablisse le bonheur ".

Il y a d'autres exemples historiques de rois ou d'empereurs qui eurent un statut divin soit de leur vivant, soit après leur mort. Les pharaons égyptiens font partie de ceux-ci et nous savons que les Perses, pendant la période achéménide, furent influencés par la culture égyptienne.

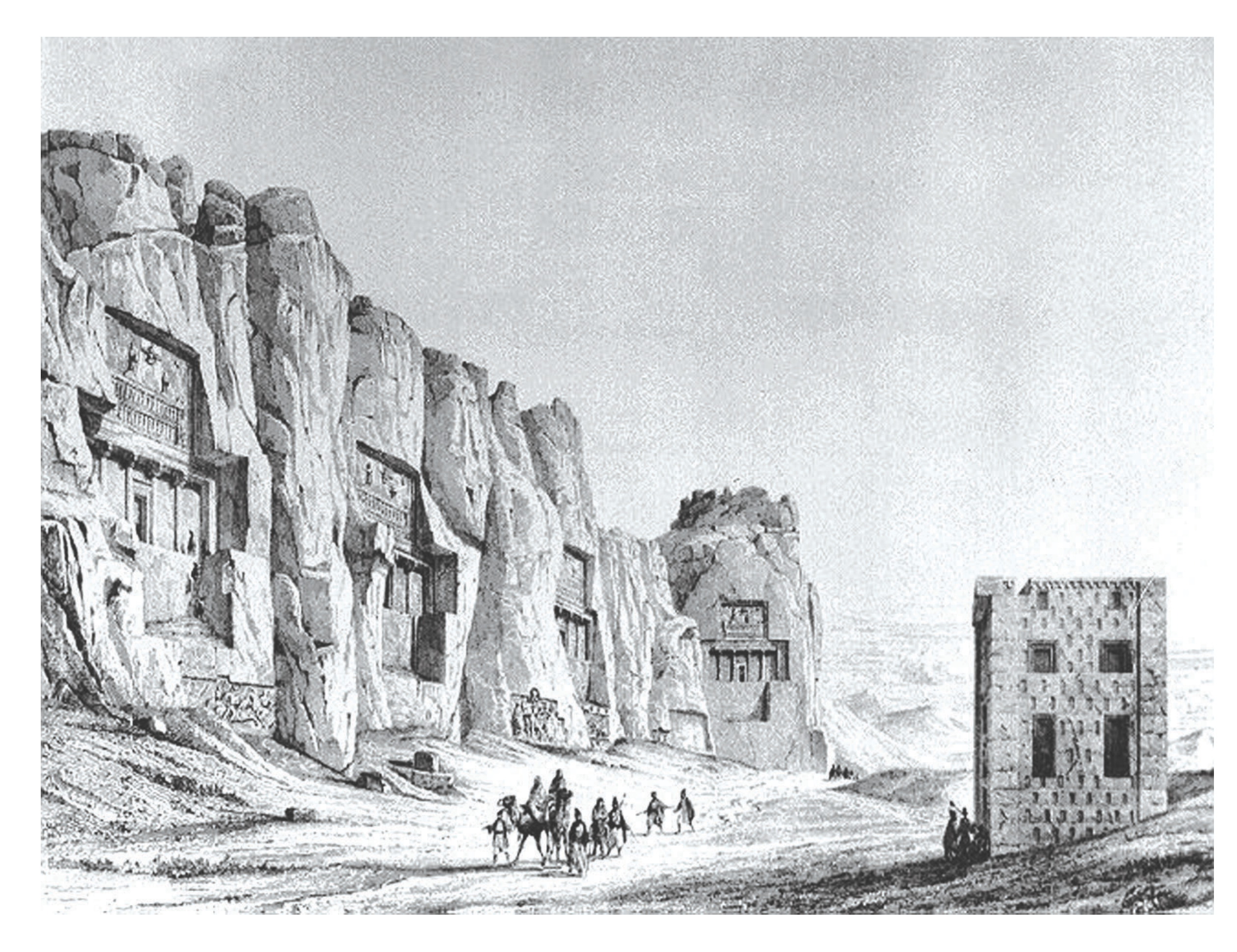
Chez les Zoroastriens, le " Faravahar", avec des ailes et un anneau était le symbole de la divinité.

Ce statut divin existe dans la culture mésopotamienne et, plus tard, chez les Romains. Marcus Aurélius, empereur-philosophe et modèle de Platon dans sa " République " était le type même du gouverneur parfait dans la théorie utopique de celui-ci et fut élevé au rang de dieu après sa mort ; un dieu qui avait fait l'honneur de passer quelque temps parmi les hommes.

En conclusion, nous pouvons dire que le statut de Cyrus différait de celui des autres rois achéménides.

Si le bas-relief de la plaine de Morghab représente Cyrus et si l'on accepte les déclarations de Carpenter à propos de la stèle gravée placée au-dessus du bas-relief portant l'inscription : "Moi, Cyrus, roi achéménide ", alors Cyrus était effectivement, selon les croyances de l'époque, un roi-dieu et ce pourrait être la raison pour laquelle il a été inhumé dans une "ziggourate".

Traduit par
Homa FARIVAR



Les temps ont changé

Mahdi SHODJAÏ

Comme il fait froid ce soir! Ce vent glacial qui fouette mon visage ravive les souvenirs lointains des nuits passées à la campagne ; le ciel y était toujours parsemé d'étoiles et le sol couvert de neige. Mais l'été touche à peine à sa fin et l'hiver est encore bien, bien loin. Mais…nous ne sommes qu'à la mi-août! Il faut attendre encore quelques mois avant que la saison des grands froids n'arrive.

Je me demande comment cette bise s'empare de moi, de son pas aussi léger qu'une plume, mordant mon corps à belles dents aussitôt entrée en moi. On dirait des aiguilles pointues qui s'enfonceraient méchamment dans mes os. Peut-être ne fait-il pas aussi froid qu'il me semble, après tout. Il s'agit probablement des symptômes avant-coureurs d'une maladie aussi vieille que la terre: la vieillesse. Est-ce mon dentier qui fait claquer mes dents comme cela, les unes contre les autres? Pénétrant sans doute par la strie de mes rides, cette vague de froid gagne tout mon corps, et même mon cœur. Si seulement j'avais encore ma taille élancée et mon dos droit d'autrefois, le froid ne se permettrait certainement pas de s'emparer de moi. Si seulement ma jeunesse me revenait, ne serait-ce que pour quelques instants, je donnerais une bonne leçon au froid dont il se souviendrait jusqu'à la fin de ses jours! Mieux vaut laisser vivre en paix un homme qui, dans sa jeunesse, pouvait parcourir la distance entre deux villages à pied. Mais hélas, que voulez-vous? La jeunesse cède toujours sa place à la vieillesse ; c'est bien connu et personne ne saurait y échapper. Pauvres de ceux qui n'ont pas su profiter de leur tendre jeunesse avant que leur vieillesse n'arrive!

Il fait vraiment un froid glacial. Et si j'allumais une cigarette? Quelle idée! Ce vent glacial, gémissant sans relâche, m'empêche de l'allumer. N'allez surtout pas croire que je vais abandonner comme un lâche. Je vais persévérer jusqu'à ce que j'y arrive. Ces petits gestes routiniers, dépourvus de toute importance apparente dans la vie quotidienne, se transforment en des plaisirs à la fois rares et coûteux quand les temps deviennent durs. Ainsi, étant donné les circonstances, le fait même de fumer une cigarette me procurerait une joie immense et qu'il me serait impossible de décrire.

Ah, ça y est ! Comme cela fait du bien. La chaleur qui s'en dégage me rappelle celle des charbons ardents du "korsi[1]" autour duquel on se réunissait dans la vielle cabane de mon enfance. Il réchauffait à merveille tous ceux qui y avaient pris refuge. C'était le bon vieux temps.

Comme cela est curieux de voir revenir les vagues souvenirs d'enfance par un froid pareil! Je ne pardonnerai jamais à

ces gens de m'avoir obligé à leur vendre ma maison à bas prix sous le prétexte de vouloir construire une digue à sa place. Ce grand malheur m'est arrivé peu après mon mariage. Nous étions destinés à errer en ce bas monde en allant là où bon nous semblait. Mais un malheur n'arrive jamais seul, c'est bien connu. C'est le moment que choisit mon fils Khaled pour venir au monde.

L'arrivée de ce premier-né m'a si bien éperonné que je me suis mis à travailler d'arrache-pied afin de pouvoir acheter ce terrain où nous habitons depuis de nombreuses années déjà. C'est grâce aux efforts que j'ai fourni que ce terrain, autrefois aride, est devenu si fertile.

Qui aurait cru que… Non, non, je ne vais pas fondre en larmes. Il faut à tout prix que je lutte contre ces larmes qui me montent aux yeux et voilent ma vue. Penser que je suis seul au monde me donne le vertige.

Quelle nuit glaciale! Eh! Eh! Eh! Voilà que je me mets à tousser; il ne manquait plus que cela. Est-ce le sommeil éternel qui s'empare tout doucement de mon corps? Il paraît qu'il vient sans faire le moindre bruit, sans laisser la moindre trace, comme un voleur, nous enlever ce qui nous est de plus cher en ce monde: notre âme.

Ma femme était d'avis que cet enfant nous portait bonheur et que c'était grâce à sa naissance que j'avais pu nous procurer cette étendue de terre. C'est pourquoi nous l'avons nommé Khaled, d'après le nom de notre fils aîné.



J'ai travaillé comme une bête de somme durant de longues années et je ne dormais souvent que deux heures par nuit. J'aurais cependant préféré ne pas avoir eu ces quelques heures de repos. Je suis arrivé à cette conclusion le jour où ma femme donna naissance à notre deuxième fils!

Avec l'argent que j'avais mis de côté avec tant de peine, j'ai donc acheté un autre terrain pour ce nouveau-né. Je travaillais comme un fou pour envoyer mon fils aîné à l'école. Te souviens-tu de ces jours pénibles ou les as-tu aussitôt oubliés? Je t'emmenais à l'école même les jours où il faisait un froid de canard, comme aujourd'hui.

Et si j'allais chez Khalil? Il m'ouvrira sûrement. Mais après…quelle excuse plausible pourrais-je inventer pour les avoir réveillés à cette heure tardive de la nuit? Non, ce n'est pas une très bonne idée. Mieux vaut rester là où je suis.

Khalil, j'aurais tant aimé que tu fasses des études! Toi, par contre, tu ne t'intéressais pas le moins du monde au calcul et à la lecture, et tu n'apprenais jamais tes leçons. J'avais beau te supplier d'étudier, tu ne m'écoutais pas.

Il gèle à pierre fendre et je crois bien avoir pris froid. Je devrais aller chez Khalil au plus vite afin qu'il me porte secours. Il a beau avoir grandi, il n'en reste pas moins mon fils. Et quand il m'ouvrira la porte, je lui dirais en balbutiant: "C'est que… C'est à cause de…" Bon sang! Je n'arrive même pas à formuler une seule phrase qui ait du sens. Non, mieux vaut attendre encore un peu; je peux sûrement tenir le coup jusqu'à l'aube.

Tu as arrêté très tôt l'école et les études. Je te suppliais d'y retourner à longueur de journée, mais tu ne voulais rien entendre. Tu t'attendais à ce que je t'achète un magasin pour que tu puisses y travailler. Ta mère me répétait sans cesse: "S'il ne veut pas étudier, pourquoi l'obliger? Laisse-le faire ce que bon lui semble. On ne vit qu'une fois, après tout."

J'ai donc fini par y consentir malgré moi. Dès le début, je t'ai fait comprendre que je ne m'attendais pas à ce que tu me donnes une partie de ton revenu. Je t'ai

conseillé d'épargner ton argent afin que tu puisses te marier dans un avenir prochain.

Pour l'amour du ciel ! Comme les jeunes d'aujourd'hui sont pressés de voir leurs vœux s'exaucer. Je t'avais bien dit d'économiser en vue de te marier dans un avenir "proche"… mais je n'entendais pas par là un avenir aussi proche que cela... L'annonce de ton mariage a été un terrible choc, et je me suis empressé de déclarer : " Comme on n'en a pas les moyens, il n'en est pas question, du moins, pour le moment ". Tu as vivement répliqué : " Paie les frais de la cérémonie de mariage, papa. Pour ce qui est du reste, je me débrouillerai bien tout seul." Que voulez-vous, il faut que jeunesse se passe.

Je me suis donc mis à la recherche d'une femme qui te convienne et j'ai fini par en trouver une. J'ai tout payé comme convenu, et je vous ai donné une somme d'argent pour que vous puissiez bien commencer votre vie conjugale.

Ca y est. Je n'en peux plus! Je suis vraiment à bout de force. Et si je prenais mon courage à deux mains en allant sonner à la porte? Peut-être que Leila, ma belle-fille, m'ouvrirait. Mais qu'est-ce que j'aurais à lui dire quand elle me fixera de ses grands yeux semblant dire d'un ton moqueur:"Qu'est-ce que tu viens chercher ici ?" Qu'est-ce que j'aurais à lui répondre? Non, je ferais plutôt mieux de me promener un peu pour me réchauffer.

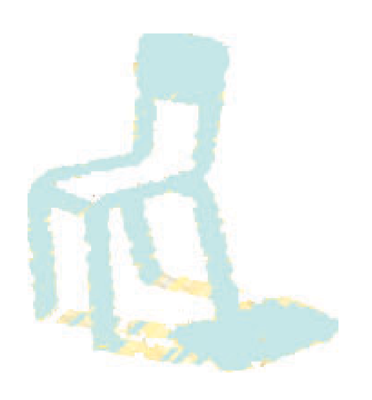
Un mois s'était à peine écoulé quand tu es venu me confier que tu avais des soucis financiers. A l'époque, le seul bien matériel qui me restait était un vieux verger. Comme ton aveu m'avait profondément touché, je t'ai permis d'en ramasser les récoltes et de les vendre, afin que tu puisses subvenir à tes besoins. Toute ma vie durant, j'ai fait des sacrifices qu'aucun père au monde n'aurait faits pour ses deux fils. Et me voilà maintenant…

Si je resserrais la couverture plus près de mon corps, je sentirais moins ce vent impétueux qui présage la tempête. Mais au fond, ce n'est pas seulement le froid qui me fait trembler. Ce serait plutôt…

Il fait noir comme dans la gueule d'un loup. Ma chandelle, mon seul compagnon dans cette nuit sans pitié qui nous dérobe à tout jamais ses étoiles, est presque morte. Je vois à peine où je pose les pieds. Aïe! Malheur! Je me suis foulé la cheville. La douleur vive m'empêche de franchir le pas. Je me laisse tomber sur les marches, reposant ma tête contre le mur qui me sert de support. Je ferme les yeux et je commence à fredonner une berceuse de votre enfance. Le sommeil me gagne peu à peu.

Je saute sur mes pieds, comme un homme frappé par la foudre. Ai-je réellement dormi? A l'horizon, les premières lueurs du soleil apparaissent. Le muezzin[2] a-t-il déjà appelé les fidèles à la prière? Je ferais mieux de les rejoindre à la mosquée au plus vite. La pensée de voir tant de monde réuni au même endroit fait naître en moi un espoir fou. On dirait déjà qu'il fait plus chaud. Je sens la glace qui oppressait mon cœur comme les murs d'une prison maussade fondre tout doucement. Je suis aux anges! A présent, je peux penser plus clairement; mes pensées ne s'embrouillent plus. Je déteste les métropoles, cette invention abominable qui regroupe les gens par milliers et où chacun se sent pourtant à mille lieues de toute terre habitée. Après avoir prié, je vais entreprendre un long voyage à la recherche d'un eldorado, car les temps ont changé et je n'appartiens plus à cette ville.■

Traduit par
Shekufeh OWLIA



1. Korsi : terme désignant une sorte de poêle dont on se servait dans l'ancien temps.
2. Muezzin: (Robert) Fonctionnaire religieux musulman attaché à une mosquée et dont la fonction consiste à appeler les fidèles à la prière.

Ghâssem le parieur

Mohammad MOHAMMAD ALI

Un rayon de lumière projeté de la salle éclairait le centre de l'obscure cour du château ; on eût dit un long serpent rampant vers le désert. Des éclats de rire parvenaient jusqu'aux salles d'en face, en brique, aux plafonds fuligineux. Ils étaient assis tous les quatre autour d'un brasier dont les charbons rappelaient un bouquet de roses. Le borée agitait les draperies usées des portes. Le long serpent de lumière se déplaçait un peu. C'était Nowrouz[1] . Ghâssem, en pyjama blanc, se leva, s'écarta du brasier, prit le plateau vide sur le tapis, assena avec force quelques coups en son milieu et dit :

" Si vous vous tenez coi, je jure par Dieu que j'y arriverai sans incident."

"Mais si tu n'y vas pas, cela prouvera que tu manques de courage" dit Habib, originaire de Baqetcheh Bid, en s'adossant à un traversin dans un coin de la salle.

Ramadan Mullah Karim, souriant, se tourna vers Habib :

" Ne dis pas cela. Il est mari et père, lui. Ça le blesse. "

Ghâssem rit comme les autres. Puis, avec la théière rafistolée, il versa du thé et en offrit aux autres. La fumée des chibouks embuait l'air de la salle et sortait lentement par l'entrebâillement de la porte. Hadj Abolfazl, du village de Darreh Tchaman, pouffa. Il ramena sur son genou le pan de son manteau. Il essaya de dissuader Ghâssem, mais celui-ci insista:

" Je prends la broche de mon brasier



pour un clou. Décidez du lieu ! Je l'y enfoncerai et après, je reviendrai."

Ramadan passa son chibouk à Ghâssem:

" Vas-y et cloue-le où tu voudras ! Moi, je doublerai le pari. "

" Si c'est sérieux, je me mets en route" dit Ghâssem.

" Si tu enfonces le clou devant la tombe de Hadj Amdjad, je doublerai moi aussi ma mise. Tu es d'accord, Hadji ? " dit Habib.

" Mon fils, n'y va pas, je te dis ! Que tu y ailles ou non, je te donnerai à chaque moisson, trente kilos de blé de plus " dit Hadj Abolfazl tout en riant et en déplaçant le traversin sur lequel il était assis.

Ghâssem se leva d'un bond. Il mit son vieux manteau et son feutre, serra sa ceinture verte pour y placer la broche à la manière d'un poignard. Puis il se ravisa et le mit dans sa poche :

" Je mettrai trois quart d'heure pour l'aller et trois quarts d'heure pour le retour"

Quand il referma la porte derrière lui, il entendit Hadj[2] Abolfazl qui disait :

" Il a l'esprit à l'envers, celui-là! Et vous, qu'est-ce que vous faites? Vous lui jouez de sales tours… "

Il s'en alla sans écouter la suite. Il avança, foulant le dos chatoyant du serpent de lumière, accompagné par les rires de ses amis et de ses proches. On entendait les bruits des grillons et des scarabées qui parvenaient des lézardes des murailles du château. Une fois dehors, il voulut revenir vers la salle où s'étaient réunies les femmes pour informer son épouse de son projet. Mais il constata que cela le retarderait. Sa femme exigeait peu de la vie. Elle n'appréciait pas que les habitants du château, que ces messieurs, se payassent la tête de son époux. Elle le lui avait maintes fois répété. Quant à ce dernier, il lui répondait :

" On vit dans un village isolé. Si on ne rigole pas, on va pourrir et crever dans la solitude ".

Le désert était muet. Il détestait, disait-on, que l'on dérangeât sa solitude nocturne. A mesure qu'il s'éloignait du château, Ghâssem chantait de plus en plus fort. Il venait de passer par les champs secs des habitants de Darreh Tchaman. Il lui semblait qu'il allait pleuvoir. Il pressa le pas. Il courait et haletait lorsqu'il remarqua l'ombre de l'énorme platane au milieu du cimetière. Le mur de la morgue était bas, et il savait que la tombe de Hadj Amdjad se trouvait entre le platane et la morgue. Il s'arrêta sur le pont au-dessus de la rivière et regarda derrière lui. Il faisait très sombre et il risquait de pleuvoir d'une minute à l'autre. Ghâssem souhaitait qu'il ne plût pas afin de pouvoir atteindre au plus tôt les provisions de farine et de pain qui les auraient nourris, lui et sa famille, pendant un an. Il n'aimait pas quémander quoi que ce fût. Parmi les habitants du château, il était le seul qui n'avait pas son propre lopin de terre et qui devait travailler pour autrui.

Une lanterne brillait dans la morgue. Il allait s'arrêter et faire des prières pour les âmes des morts, lorsqu'il crut voir bouger une bière. Il releva le pan de son manteau et se mit à courir, répétant " Au nom d'Allah… "[3] . Ce creux dans le tronc de l'arbre où un homme aurait bien pu se cacher, avait l'air d'une bouche de caverne qui l'invitait: " Viens ! Viens ! ". Pris de peur, il trébucha, tomba sur le sol et poussa malgé lui un grand cri. Une cigogne perchée sur l'arbre se réveilla et battit des ailes. Ce bruit se mêla au hululement d'un hibou perché sur le toit de la morgue. Le chien sortit de la citerne vide et asséchée où il dormait d'habitude. Soudain, le cimetière parut très sombre à Ghâssem. Il essaya de se rassurer en



pensant au dernier jour des cinquante mille années[4], le jour où tout s'effondrerait avant d'être rétabli. Il s'empara d'une pierre et, se redressant à demi, courut vers le chien. Il réussit à le chasser mais sa ceinture se détacha et tomba par terre. La tombe de Hadj Amdjad était là, à cinquante pas du platane. On pouvait la distinguer de par sa couleur blanche et de par le fait qu'elle se dressait à deux centimètres du sol. Ghâssem s'assit sur la tombe et sortit le clou de la poche de son manteau. Il le plaça au pied de la tombe, et avec une grosse pierre, il frappa sur la tête tordue du clou. Il frappait toujours plus fort, mais le clou pénétrait difficilement. A chaque coup, on entendait un sanglot accompagné d'un soupir. Un soupir encore, puis des soupirs… Il essaya de se persuader qu'il avait des hallucinations.

Au milieu du brouhaha des morts, il reconnut la voix de Hadj Amdjad :

" Que veux-tu de ce pied ? Frappe plutôt sur l'autre, le mauvais, celui qui a des cors, veux-tu? Non ? "

Des mille-pattes étaient sortis des trous de la tombe et grouillaient sur les autres stèles. Une moitié du clou était déjà enfoncée. A plusieurs reprises, la pierre toucha l'autre main de Ghâssem. Le nombre des mille-pattes allait toujours croissant. Trois centimètres de clou restaient hors du sol. Ghâssem était à bout de patience. Il voulait se lever, mais ne le pouvait pas.

Hadj Amdjad lança :

" Ghâssem, mon voisin, mon ami ! Ce n'était pas le bon moment pour venir, mais maintenant que tu es là, reste donc un peu

chez nous ! Veux-tu? Non ? "

Ghâssem se sentit tout engourdi. Quel sale tour ! Il ne pensait plus au sac de farine. Il lui fallait rebrousser chemin. Au pire, on rirait de lui au château, puis on oublierait tout le lendemain. Il devait fuir et sauver sa peau avant qu'il ne perdît la raison…

La main de Hadj Amdjad était sortie de la tombe et tenait fermement le pan du manteau de Ghâssem. Il avait, comme son frère Hadj Abolfazl, un rire strident et une voix rauque :

" Nous les morts, nous nous réunissons pendant Nowrouz, colportant des nouvelles sur les vivants. Ce soir, tu seras notre convive. Nous savons beaucoup de choses que tu ignores… "

Ghâssem hurla à pleins poumons : "Non ! "

" Pourquoi pas ? Je dirai à mon frère, à ce renard rusé, que tu es chez nous. Sur ma demande, il te payera pour ta peine".

Il serra plus fort, si bien qu'il terrassa Ghâssem et le coucha sur la tombe. Il avait si soif que sa langue pendait hors de sa bouche. Un moment plus tard, il vit trois individus qui, restés debout autour de lui, demandaient aux autres de se taire. L'un d'entre eux saignait de l'œil ; un autre crachait du feu. Le troisième, une longue faux dans la main et un rouleau de papier sous le bras, s'avança et chuchota à l'oreille de Ghâssem :

" Tu es convoqué ! "

" Convoqué ? Ça veut dire quoi ? "

" Ça veut dire : c'est fini ! Tu dois mourir. "

" N'y a-t-il pas parmi vous une fée, un ange que l'on puisse regarder et mourir tranquillement après ? "

" Toujours badin ! Tu ne demandes pas pourquoi si tôt ? "

" Cette vie, c'était moi qui la rendais douce. Elle ne m'offrait pas grand-chose pour que je la regrette. "

" C'est bizarre ! Mais tu avais l'air de bien t'amuser. "

Ghâssem eut seulement le temps de cligner encore une fois des yeux. Puis, deux des individus l'aidèrent à enlever son large manteau. Ils lui donnèrent ensuite l'ordre de courir vers le bord de la rivière qui se trouvait à proximité ; ce qu'il fit tout en gardant sa bonne humeur et, riant aux éclats tels des fous, ils dirent: " Qu'il coure à perdre haleine jusqu'à ce qu'il se fatigue… "

La femme de Ghâssem, tenant un bout de son tchador entre les lèvres, dit à Hadj Abolfazl :

" Vous qui êtes un homme sage, pourquoi l'avez-vous laissé partir ? Ghâssem vous aurait écouté. "

" Je lui ai dit de ne pas partir, mais il a fait la sourde oreille. Ne t'en fais pas trop, cependant. Tel que je le connais, il doit avoir planté son clou et maintenant, gai comme un pinson, il est sans doute sur le chemin de retour. Ou peut-être qu'il a eu peur et qu'il est allé se coucher quelque part. "

" Ramadan, mon frère ! Fais quelque chose ! Je meurs d'inquiétude. La nuit, seul dans le désert… J'ai peur que les fauves l'aient dévoré ".

" Ne t'inquiète pas ! Reste tranquille! Tu connais bien ton mari. Il n'est pas né de la dernière pluie. Il sait comment se débrouiller. Mais Sakineh, entre nous, s'il plante le clou au pied de la tombe de Hadj Amdjad, ça va coûter cher à Habib".

Un vague sourire s'esquissa sur ses lèvres, puis disparut. Ramadan dit :

" Bien, en route ! Cherchons-le ! Pourquoi rester dans le château ? Sakineh, ne fait-il pas froid dehors ? "

" Il fait beau et la lune est bien visible.

Alors, dépêchez-vous ! Hadji, restez auprès des femmes et des enfants ! "

" Tu m'as obligé à partir et maintenant tu veux que je reste ? J'aimerais bien voir ce qui est arrivé à ce vantard. Il doit avoir uriné de peur dans son pantalon, et toi, Sakineh, tu vas devoir le laver demain."

Tous éclatèrent de rire, puis les hommes sortirent de la salle. Derrière le château, Habib dit :

" Hadji, il vaut mieux rentrer. Je suis inquiet. Je sens qu'il va nous arriver un malheur.”

" Quand nous serons au cimetière, rappelle-moi de prier pour les morts ! Cela rachète les péchés".

Arrivés aux champs, Ramadan les arrêta soudain d'un geste de la main. Ils s'arrêtèrent net tous les trois :

" J'ai aperçu quelqu'un au sommet de cette colline. Ses habits étaient blancs, tout blancs ".

Habib dit : " Moi aussi, je l'ai vu. Il courait vers la rivière. Mais Ghâssem portait un manteau noir, lui. Hadji, il vaut mieux rentrer. "

" Ghâssem, fils de… progéniture d'une femme de Baquetche Bid et d'un homme de Darreh Tchaman… d'un tel couple on ne peut pas mieux espérer. "

Hadj Abolfazl dit: " Maudit soit votre race poltronne ! On est trois, et vous avez peur ?! Comment avez-vous pu le laisser partir ? Sans lanterne en plus. Etait-ce une des conditions de votre pari ?"

" Quand il partait, tu as ri, toi aussi. Tu étais donc d'accord, pas vrai ? "

En apercevant la morgue, Ramadan se glissa derrière Hadj Abolfazl.

" Si ma sœur n'était pas concernée, j'aurais couru jusqu'au château sans même regarder derrière moi. Tiens, qu'est-il arrivé à l'homme aux habits blancs ? On ne le voit plus. "

Habib dit : " Il est peut-être allé dormir dans la citerne du village de Darreh Tchaman. Et nous nous donnons tant de peine pour rien. Hadji ! Ghâssem à l'habitude d'être imprévisible. "

Le chien de garde de la morgue aboya dans leur direction. Ils s'éloignèrent un peu l'un de l'autre, puis, empoignant chacun une pierre, rasant le sol, ils coururent vers le chien. Hadj Abolfazl devançait les autres. Du côté de la morgue, une voix appela Ramadan par son prénom, lui demandant secours:

" Ramadan, n'aies pas peur ! Viens ! Je suis dénudé, mais n'aies pas peur, mon ami ! "

Ramadan, hébété, s'avança. Arrivé près de la porte, il entendit de nouveau la voix. Il hurla :

" Au secours Hadji, le cadavre de mon père est loin, il attend qu'on lui apporte un linceul. Hadji, Hadji ! "

Il était couché par terre. Hadj Abolfazl aurait appelé Habib pour qu'ils l'aident à deux, mais ses lèvres ne se desserraient pas. Il restait debout derrière le platane. Il vit une chauve-souris qui tournait autour de la tête de Habib et qui lui effleura soudain le visage de ses ailes. Elle partit, s'en revint, et de nouveau… Habib s'assit sur la tombe et se prit la tête entre les mains :

" O père de mon père ! Oh je n'aurais pas dû venir. Du moins, pas sans avoir fait mon testament. "

Hadj Abolfazl savaient que Ramadan et Habib s'étaient enfuis. C'était uniquement par dignité de vieil homme qu'il restait, sinon, lui aussi aurait déjà

filé ou du moins, fermé les yeux pour ne rien voir. Il entendait ces corps inhumés dans le sein de la terre qui lui montraient tous la tombe de Hadj Amdjad. Il était perdu, étourdi. Néanmoins, il parvint à la localiser. Il se jeta sur la tombe et fondit en larmes. Le ciel fondit, lui aussi, en larmes. Quelques coups de foudre et de tonnerre consécutifs …et puis la pluie…

Dans le vacarme de la pluie, il distingua la voix de son frère :

" Parmi tous les tyrans, vous seul auriez pu faire à Ghâssem ce que vous venez de faire. Toi, fine mouche, tu n'as pas remarqué son ingénuité, sa naïveté ? "

" Moi, je ne le lui ai pas demandé. Mais je lui ai fait du tort et j'implore Dieu de me le pardonner… "

" Regarde son visage ! N'aies pas peur! Tourne-toi ! "

Il se tourna, épouvanté. Ghâssem était là, debout, les mains sur les hanches. Une auréole cernait la moitié de son visage, tandis que la pluie dégoulinait le long de l'autre moitié. Son corps était maigre et décharné, et portait des traces de blessures par endroits. Il regardait du côté du village, tout en murmurant le nom de sa femme.

" Il faut que tu fasses quelque chose, repris Hadj Amdjad, toi qui mènes une vie passablement aisée. Les autres, on ne peut rien attendre d'eux. Le château est sans défense, le cimetière sans protection… Sous tes pieds gît le manteau de Ghâssem. Vénère-le ! Donne-lui ce qu'il mérite ! Après-demain, jeudi au soir, le cortège funèbre doit commencer sa marche par le bassin du moulin. "

Ayant écouté les dernières paroles de son frère qui défendait Ghâssem, Hadj Abolfazl se releva. Il savait qu'au château, personne n'avait dormi de la nuit et qu'au chant du coq, quatre femmes avec une quinzaine de petits enfants prendraient le chemin du désert, et que ceux qui les verraient dans les champs ça et là viendraient se joindre à eux.

On retrouva Ramadan sur le pavé, devant la morgue. Il était recroquevillé, toujours en tête-à-tête avec son père. On l'appela et on lui frotta les épaules pour s'assurer qu'il n'était pas mort. C'est près de la citerne que l'on trouva Habib. Il avait enlevé son manteau et l'avait mis sur sa tête pour se protéger des chauves-souris et des hiboux. Il essayait de maîtriser les continuels spasmes de son corps en enfonçant ses ongles dans la terre. ■

Traduit par
Mahmoud GOUDARZI


N. M. Malek

1. Le jour du nouvel an, au mois de mars
2. Hadj ou Hadji: titre donné à ceux qui ont accompli le pèlerinage à la Mecque
3. Incantation que l'on emploie pour conjurer les djinns et les mauvais esprits.
4. Le Jugement dernier qui selon l'Islam durera cinquante mille ans.

Salmân Harâti



Présenté et traduit par
Rouhollah HOSSEINI

Notre géographie
Entre l'arbre et la mer
Accueille toujours les rouges accidents
Entre l'arbre et la mer
C'est toujours agréable de voir
Le va-et-vient des oiseaux

Né en 1959, quelque part entre le vert des forêts du Mâzandarân et le bleu de la mer caspienne, Salmân Harâti fut un " rouge accident ", un éclair qui illumina un court instant le ciel nuageux de notre poésie contemporaine. Très jeune, il prit place dans le panthéon des grands poètes d'après la révolution. Celle-ci marqua profondément son oeuvre, peu favorable d'ailleurs aux idées extrêmes inhérentes aux grandes périodes de crises, qui menacent toujours d'altérer négativement la littérature. Au contraire, les textes de Salmân jouissent d'un parfait équilibre, établi au moyen d'un langage simple et clair, enraciné dans la vie rustique du poète. Ses textes rappellent à ce titre les poèmes soigneusement cisaillés de Sohrâb Sepehri. Harâti évite en effet les outrances de toutes sortes, tant au niveau de la forme qu'au niveau du sens, même lorsqu'il décrit le dévouement ou le courage dont firent preuve ses compatriotes pendant la guerre irano-iraquienne. Il n'a cependant rien d'un rationaliste, tant il aspire à l'au-delà ; à s'élever vers le ciel. Le thème de l'élévation constitue, avec celui de la mer et de la forêt, le troisième élément (le plus essentiel ?) de l'œuvre de Harâti. Comme d'autres poètes *engagés* de l'époque, il célèbre les valeurs révolutionnaires ; chante l'amour de Dieu, partout présent dans son oeuvre.

Les trois recueils publiés de l'auteur s'intitulent : *De cette étoile à l'autre* (poèmes pour enfants), *Une porte vers la maison du soleil* et *Du ciel vert*. Harâti décéda en plein épanouissement, à l'âge de 27 ans. Il est mort dans un accident de la route, par un triste jour d'automne alors qu'il se rendait à l'école où il enseignait.

Au moment du départ
Il planta un petit sapin
Derrière nos haies
Il partit et ne revint plus
Pourtant cet arbre
Tout vert et dur
Monta vers le ciel.

Moi aussi, je meurs

Moi aussi, je meurs
Mais pas comme Gholam'ali
Qui tomba du haut de l'arbre
Puis les vaches meuglèrent
Mâchant nerveusement les tiges sèches
Qui donnera dorénavant de l'herbe à manger aux vaches?

Moi aussi, je meurs
Mais pas comme Golbânou
Qui mourut au moment de l'accouchement
Puis Soghrâ devint la mère de son frère cadet
Et abandonna l'école.
Qui tricotera dorénavant des djajîmes[1] ?

Moi aussi, je meurs
Mais pas comme Heydar
Qui tomba du haut du mont
Puis les loups festoyèrent
Et Khadidjeh cacha au fond du coffret
Ses napperons ornés de broderies
Qui domptera dorénavant les chevaux sauvages ?

Moi aussi, je meurs
Mais pas comme Fâtemeh
D'un rhume
Puis sa mère lava la bouillotte qui contenait du Par-é-siavôshân[2]
Dans la rivière
Qui apportera dorénavant le blé dans le gerbier ?

Moi aussi, je meurs
Mais pas comme Gholâm-hossein
Du venin d'un serpent
Puis son père fixa les vallées et les rivières qui manquaient de pont
Et pleura
Qui nettoiera dorénavant la bergerie ?

Moi aussi, je meurs
Mais dans le tumulte d'une rue bruyante
Devant les yeux indifférents du spectacle
Ecrasé sous les roues sans merci de la voiture
D'un médecin en colère
Qui rentre chez lui de l'hôpital

Puis deux jours après
Dans la colonne des condoléances d'un journal
Sous une photo 4 sur 6
On écrira :
Ô toi qui es parti !
Qui remplira dorénavant les poubelles ?

Enterrement de la grand-mère

Au dernier souffle
Elle fit exhaler
L'odeur étrangère de la question du demain
Dans la maison
Puis soudain
Ma grand-mère
Fut ensevelie
Dans un drap couleur de destin
Et le parfum gris de la mort
Nous entoura

Ma grand-mère
Avait couvert
La grise surface en plomb du linceul froid
De sa chevelure d'argent et sans éclat

Nous restâmes quelques instants
Inquiets et remplis d'effroi
Dans les froides rues de nos destins
Si profonde fut notre méditation
Comme si le monde
Allait s'écrouler dans un instant

Hélas !
Si le " sort " était un chemin
Un long chemin
Que chaque jour
Nous, les passagers distraits et coupables
Traversions par obligation

Nous l'avons enterrée comme elle avait demandé
Dans un simple linceul
Cependant
Quand nous rentrâmes chez nous
Voracité
Couchait sur la conscience de la feuille et de l'arbre
Et ce sentiment cruel du partage
Se renforçait

Aux derniers moments de notre chagrin
Les objets chacun
Changeait en une feuille de son testament

Peu à peu
La grand-mère et la mort
S'oubliaient.



En attendant le vrai printemps

Laisse
Les petits moineaux
Sous le soleil brumeux
D'un après-midi hivernal
Rêver du printemps
Et les fleurs de serre
Sous la chaleur modérée d'une chaudière
Aller éclore à l'accueil d'un printemps artificiel

Bonjour à tous ceux qui possèdent
En leur fond caché
Un printemps pour éclore
Et qui savent bien
Que le tumulte de petits moineaux
N'a rien à voir avec le vrai printemps

Même
Par une allégorie
Ce dernier est un bourgeon vert
S'épanouissant comme un sourire
Sur les lèvres de l'homme

Les petits plateaux d'herbe
Ne font qu'ajouter un simple *sin*[3]
Aux *sins* imparfaits du napperon de Now Rouz

Comment serait à ce point insignifiant
Le printemps
Celui-ci est vrai lorsqu’il se distille par lui-même
Et non avec l'annonce
Du calendrier.

---

1. Sorte de tapis artisanal.
2. Plante de la famille des fougères.
3. Première lettre de chacun des sept objets qu'on pose sur le napperon étalé le premier jour du nouvel an iranien.


LE JOURNAL DE TEHERAN

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

Journal de Téhéran
7 Octobre 1936
15 Mehr 1315

La conférence du Très Révérend Père Messina sur les bases de la grandeur de l'ancien Iran

Deuxième partie

La même lutte a lieu sur terre entre le bien et le mal, et le bon esprit a pour tâche de faire disparaître du monde le mal physique et moral ainsi que de faire régner la bonté, la vérité, le bonheur et l'amour à la place de la méchanceté, du mensonge, de la cruauté et de la violence. A l'inverse, l'esprit mauvais s'attache à faire prévaloir la haine et la duplicité, la maladie et la mort.

Très caractéristique de Zarathoustra et de l'ancien peuple iranien est le caractère belliqueux de cette religion, plus caractéristique encore est l'office que Zarathoustra assigne à l'homme.

En rompant avec la tradition assyrienne ou babylonienne, il ne fait pas de l'homme un jouet des astres contre lesquels il serait inutile de se défendre, mais il enseigne de la façon la plus claire et décisive que l'homme lui-même est parfaitement maître et responsable de ses actions, dont il doit répondre après sa mort. Il lui inculque qu'il est de son devoir de combattre aux côtés d'Ahura Mazda, et qu'il doit non seulement parler et agir selon les normes de la religion, mais également agir de sorte que son intention même et son regard intérieur soient constamment dirigés vers le but auquel il a été destiné en ce monde. Doté d'une libre volonté, il se trouve placé devant le choix du bien ou du mal et Zarathoustra lui rappelle en des termes solennels de prendre sa décision avec un entendement clair, après avoir pesé l'importance capitale du choix auquel il est appelé.

Il lui dit en outre que la religion ne consiste pas seulement en la prière et le sacrifice, mais surtout en la lutte continuelle contre le mal physique et



moral, et qu'il doit faire progresser la vertu et la vérité, la culture intellectuelle et matérielle, l'agriculture, la famille et le troupeau, et, dans l'ensemble, tout ce qui est nécessaire au bien- être d'une société ordonnée.

Tout cela peut nous apparaître aujourd'hui naturel et ordinaire, mais au temps où cette doctrine a été annoncée, elle constituait une innovation profonde et offrait à un peuple des normes morales bien différentes de celles que l'on trouvait dans d'autres empires.

Le dualisme véhiculait l'idée que la vie était une lutte et glorifiait les sentiments de générosité, d'endurance et de sacrifice qui ennoblissent l'homme, fortifient son caractère et lui font prendre connaissance des possibilités qu'il a de se perfectionner et d'avancer.

Et enfin, en contraste avec la doctrine du polythéisme qui dominait alors en Iran et dans presque toutes les peuplades de la terre, Zarathoustra enseignait la vénération d'un dieu unique, fondateur d'un ordre moral général, et qui dominait tout le monde, grands et petits. Par cela même il révélait à son peuple une certaine conception de l'homme et de l'humanité.

Ainsi, en opposition avec les conceptions courantes de son époque, sa doctrine n'est pas limitée par l'idée de race, de nation ou de tribu; il n'enseigne donc pas une religion nationale, mais il veut que tous les hommes, iraniens ou non, sachent qu'ils sont appelés à la croyance en un seul dieu et à la lutte contre le mal. Zarathoustra a donc transmis au peuple iranien des principes pour organiser la société avec sagesse.

Selon les anciens Iraniens, dans la lutte contre le mal, Dieu a six collaborateurs: la puissance royale dominatrice, la justice, l'équité, la docilité, l'intégrité et l'immortalité. Grâce à la collaboration de ces puissances, le monde céleste chemine vers son but et les lois de la nature suivent régulièrement leur cours. Mais ces mêmes puissances collaborent également avec l'homme sur la terre et constituent les piliers d'une société bien ordonnée. En effet, l'immortalité et le bien- être, auxquels l'organisation sociale doit conduire l'homme, ne peut se réaliser que si les chefs se laissent guider par la justice et par l'équité; alors seulement on peut s'attendre à la docilité des sujets et pourra être fondé un Etat idéal.

Le système social que les anciens Iraniens avaient choisi d'après la doctrine de Zarathoustra est donc très différent du communisme qui méconnaît les différences dues à la nature et à l'activité de l'homme. Il est également éloigné de l'arbitraire et de la tyrannie.

Arrêtons-nous un moment sur ce que nous venons de dire.

Nous avons vu que la doctrine concernant Dieu et la responsabilité personnelle qui restituait à l'homme sa pleine dignité et la maîtrise de ses actions étaient des conceptions nouvelles pour presque tous les peuples d'Orient. Nous avons également constaté que les rapports entre rois et

sujets au temps de Darius étaient fondés sur des bases nouvelles.

Nous constatons la même chose en ce qui concerne l'introduction de l'équité dans le gouvernement des peuples. Cette notion, qui dépasse de beaucoup l'idée de simple justice et adoucit les âpretés de l'*artam*, introduit un sentiment de bienveillance et d'amour dans les rapports sociaux qui fait de la société une famille. Elle pousse également à l'observance de la loi non par crainte de la sanction, mais par conviction et élan intérieur. On a alors ce que les Grecs - en interprétant cette doctrine iranienne représentée par la figure de *vohu manak* - traduisent par *éounoïa* ou *éounomïa*, c'est-à-dire bonne législation fondée sur la bienveillance et l'équité.

Et si vous y ajoutez la notion d'humanité qui, tout en respectant les territoires de chaque nation, élargit le regard de l'homme bien au-delà de ses frontières - notion que nous avons rencontrée dans l'ancienne doctrine iranienne -, vous trouvez dans l'ancien Iran les doctrines qui sont reconnues comme les bases fondamentales de la culture occidentale moderne. En outre, vous ne vous étonnerez pas si les Grecs du deuxième siècle avant Jésus-Christ considéraient leurs grands savants et philosophes comme étant des disciples des grands maîtres Iraniens Zarathoustra et Ostanes.

Tout cela a fortement contribué à la formation des anciens iraniens en leur donnant une vocation universelle et impériale, et en en faisant les constructeurs des empires les plus vastes et les mieux organisés.

L'influence exercée par la doctrine de Zarathoustra sur la fondation et la constitution de l'empire iranien se retrouve largement dans les caractéristiques principales de cet empire.

Quand Cyrus prit la décision d'abattre la dernière dynastie babylonienne, la capitale ne fut pas expugnée, et ce furent les Babyloniens eux-mêmes qui lui ouvrirent les portes de la ville. Il n'y eu ni massacres, ni déportation des habitants, ce qui constituait une nouveauté stupéfiante pour le monde ancien. Les Babyloniens qui se livraient à Cyrus savaient bien que leur défaite n'allait pas se solder par la perte de leur patrie, de leurs familles, et des affections les plus chères, et qu'ils n'allaient pas être rabaissés au rang d'esclaves ou devenir objet de plaisir du vainqueur. Cyrus a tout respecté : religion, coutumes, usages, affections, familles. Les Juifs, qui étaient alors captifs en Babylonie, acclamèrent avec enthousiasme ce puissant conquérant, et le prophète Isaïe lui-même lui décerna le titre de "juste et de pasteur de Yahvé ".

Quelles en étaient les raisons? C'était la première fois dans le monde oriental que l'on voyait un vainqueur dont la victoire éclatante avait imposé le respect des sentiments humains et l'amour de l'humanité.

Nous retrouvons la même façon d'agir chez Darius, et bien qu'une fois il fit déporter les habitants grecs d'Eretria parce qu'ils s'étaient révoltés, il les traita avec une humanité qui

étonna Hérodote lui-même (il en fit d'ailleurs part par écrit).

Avec ces principes, il ne semble donc pas difficile de fonder un empire universel.

Quand je pense à la construction de ces nombreux canaux qui firent de l'Iran et de ses provinces de véritables jardins; quand je pense à l'ordre qui régnait au sein de ce vaste empire, je suis tout de suite amené à rapprocher cela de l'élan qui venait de la doctrine de Zarathoustra, selon laquelle bonifier les champs et construire des ponts ainsi que des maisons était faire avancer le bien et constituait une oeuvre aussi méritoire que la prière et le sacrifice.

Les empires, même les plus puissants, ne sont pas éternels. Zarathoustra lui-même avait prévu qu'au cours des siècles, sa doctrine connaîtrait des périodes de décadence, et qu'alors l'Etat et la société perdraient de leur splendeur. Mais grâce à l'optimisme présent au fond de cette doctrine, il ne s'est jamais abandonné au désespoir. Il a même annoncé que des envoyés célestes viendraient pour ressusciter sa doctrine dans toute sa splendeur et faire refleurir la société.

De ce point de vue, il serait très instructif d'entendre les anciens Iraniens décrire l'histoire de leur pays et ainsi remarquer qu'une décadence de la tradition religieuse entraînait une décadence de l'Etat. Un chapitre d'un livre pahlavi ayant pour titre "sur les malheurs qui frappèrent le royaume iranien au cours des siècles ", nous renseigne sur ce sujet.

Par des phrases courtes mais pleines d'une mélancolie profonde, l'auteur passe en revue les différentes invasions étrangères subies par l'Iran. L'invasion des Macédoniens éveille des souvenirs douloureux et amers: liberté perdue, religion étouffée, livres sacrés brûlés, palais des rois à la merci des flammes. Mais les Iraniens avaient pu se relever de cette catastrophe et revendiquer leur liberté. Après de nombreuses luttes civiles, ce fut le communisme mazdakite qui désola le territoire iranien jusqu'à ce que Chosroes Anoshirvan réussit à l'abolir. Les Arabes, enfin, envahirent ce pays et abolirent la religion ainsi que la tradition iranienne. C'est avec une amertume poignante que, face à ces ravages, le chroniqueur religieux écrit "Depuis le commencement du monde, malheur plus grand n'avait pas frappé le royaume iranien". Cependant, fidèle à l'optimisme de Zarathoustra, il ne perd pas confiance en un avenir meilleur et son regard se fixe vers les *saushyants*, les sauveurs qui seront envoyés au peuple iranien pour l'amener vers des temps plus heureux.

D'après cette doctrine, quand le royaume iranien tombera dans la détresse, un fils de Zarathoustra viendra et, avec l'assistance d'Ahura Mazda, fera de nouveau prospérer religion et Etat. Et quand la désolation prévaudra, de nouveau un second fils de Zarathoustra se verra chargé de la même mission. Enfin, à la fin des temps, un troisième de ses fils abattra définitivement le mensonge, détruira le mal et soumettra toute la Création à l'empire d'Ahura mazda.■

Boîte à textes

Gholam Hossein Saedi

Le précurseur de la littérature rustique en Iran

Behnaz KHADJAVI

Gholam Hossein Saedi (Gowhar Morad), grand écrivain des années 1960, a laissé derrière lui une œuvre majeure comprenant vingt-trois pièces de théâtre (*Oeil pour Oeil*, *Le Meilleur Papa du Monde*), de nombreux recueils de nouvelles (*Les gens en deuils du Bayal* (*Azadaran-é Bayal*, *Dandil*), des monographies et des scénarios (*La Vache*, *Le cercle de Mina*...) et un roman (*Canon*).Toutes ces œuvres tentent de dévoiler l'ambiance qui régnait en Iran dans les années 1960-70.

Gholam Hossein Saedi

Gholam Hossein Saedi naît à Tabriz en 1935. Il étudie la psychologie mais préfère le métier d'écrivain. Grâce à ses nombreuses pièces, il se fait d'abord connaître en tant que dramaturge. Ses pièces s'adressent à tous les publics, et lui-même affirmait ne pas écrire pour une élite. C'est également un romancier créatif qui écrit des récits intéressants comportant une analyse psychologique des gens en société. Médecin, psychologue et sociologue comme Tchekhov, il propose une analyse réaliste de ce qu'il dépeint.

Dans ses récits, Saedi met en scène le triste monde de la pauvreté envahi de superstitions, de folie et de crainte. Paysans détachés de leur terre, intellectuels hésitants et égarés, mendiants et vagabonds vivant en marge de la société, tous sont présents dans ses œuvres qui dépeignent une société en crise et bouleversée. Il tente de décrire l'influence de la pauvreté sur la corruption de la société et l'inquiétude des hommes.

La plupart des récits de Saedi traitent de thèmes rustiques et il est d'ailleurs l'un des pionniers de ce genre en Iran. Il a créé des œuvres importantes dans ce domaine et qui sont pour la plupart le fruit de ses nombreux voyages dans le pays. De retour d'Azerbaïdjan, il écrit *Ilkhéchi*, *Azadaran-é Bayal*, *Khiave ou Meshkinshahr* et il s'inspire de son voyage au sud de l'Iran pour la rédaction des ouvrages intitulés *Les Hommes de Pair* et *La Peur et le Frisson*.

Azadaran-é Bayal

Azadaran-é Bayal est un recueil de huit nouvelles dans lequel Saedi décrit la vie simple des habitants d'un petit village. Il s'agit toujours du même thème ayant pour cadre un milieu rural et des gens qui y vivent. Bayal est un village pauvre et très retiré, noyé dans les superstitions. La naïveté des gens semble parfois exagérée. Ceux-ci vivent toujours dans l'idée d'un malheur imminent et toute leur vie se résume dans le fait de porter le deuil pour demander pardon aux Imâms. Saedi dépeint si bien la vie des villageois que le lecteur peut aisément saisir la ressemblance existant entre les habitants de Bayal et la société traditionnelle de l'époque, marquée par les idées dogmatiques.

Les hommes de Bayal parlent de choses simples, de la maladie et de la famine, des vols, de l'agriculture et des amours malheureuses. Saedi fait preuve d'un grand talent dans la description des rêves et des cauchemars des habitants de cette région étrange. L'ironie noire et piquante de l'auteur se révèle dans les moments où un événement imprévu change la vie monotone des villageois. Ceci amène le lecteur à découvrir les croyances bizarres et la réalité de la vie de ces hommes "primitifs".

La quatrième nouvelle du recueil de *Azadaran-é Bayal* est un drame poignant traitant de l'attachement d'un homme envers son animal qui est son bien le plus précieux. L'histoire de cette nouvelle est le thème de *La Vache*, film réalisé par Dariush Mehrjoui, grand metteur en scène iranien.

> *Les livres aussi meurent comme les hommes, seulement peu d'entre eux ont accès à la vie éternelle.*

La Vache

Mashd Hassan, l'un des habitants de Bayal, est le seul à posséder une vache. Celle-ci est donc vénérée pour le lait qu'elle donne aux habitants. Mais Hassan a constamment peur des habitants des villages voisins qui s'intéressent à son animal.

Un jour, alors qu'il s'est absenté, sa vache meurt. Tout le village se mobilise pour essayer de lui cacher la terrible nouvelle en s'efforçant de lui faire croire qu'elle s'est sauvée. Mais Mashd Hassan n'est pas dupe et sait qu'elle n'irait nulle part sans lui. Il commence donc à perdre la raison, et ce malgré le soutien de ses amis. Il croit être devenu une vache. Ses amis l'enchaînent et décident de l'emmener à la ville pour le faire soigner. En chemin, il s'enfuit...

Mashd Hassan aime sa vache mais cet amour découle de raisons économiques et financières. Pour un pauvre paysan, l'achat d'un tel animal est généralement l'investissement de toute une vie, ce qui explique tous les soins qu'apporte Hassan à sa vache pour la maintenir en bonne santé et la protéger des pillards qui ne cessent de rôder autour de son village. Quand la vache meurt, Mashd Hassan se réfugie dans ses rêves pour oublier ses douleurs. Il sombre dans la folie. L'amour qu'il éprouve pour sa vache le mène à recréer la vache en lui-même. Il devient une vache pour se croire vainqueur.■



Ici, le ciel n'a pas d'étoiles

Ici c'est le royaume du Soleil. Il y a longtemps que la terre y est devenue sèche, salée et amère. Pourtant, prise entre les mains du Soleil et du Ciel, elle a un cœur fragile et ravale ses chagrins au fond d'elle-même. Il suffit de creuser un peu pour arriver à une source où est caché le secret de son cœur ; secret si douloureux que chaque racine l'ayant découvert n'a pu le supporter et a succombé.

Ici, lorsque je me réveille, je n'entends aucun oiseau chanter. Il y en a bien sûr, des pléthores, mais leur chant est toujours étouffé par un bruit plus assourdissant, un bruit monotone, indispensable à la vie des hommes qui habitent ici : celui du climatiseur. En effet, ce n'est pas avec la racine du marronnier que j'ai découvert la contingence, mais avec le ronronnement de ce moteur.

Tout est monotone ici, non seulement la vie mais aussi les odeurs, les couleurs et les sons.

Je regarde par la fenêtre et je vois le vent qui torture les arbres frêles. Il est le messager funeste des verdures fragiles et apporte la gaieté aux plus forts, les palmiers. Les flammes inspiratrices n'ont nulle autre fonction que de radoucir leur dureté et leur orgueil. Une datte n'accepte de mûrir que si elle distingue sur le visage des hommes cette couleur marron.

Seul l'espoir fait subsister les hommes à la peau foncée, l'espoir seul…

La terre est sèche et ses herbes brûlées. Le vent souffle toujours et pénètre au plus profond de mon être, je sens ma tête qui chauffe ; puis le vent remonte à la surface de mon visage en chassant l'eau qui se trouve sous l'épiderme.

Il faut couvrir les fenêtres et tirer les rideaux pour empêcher le soleil d'entrer dans l'intimité de nos maisons. Les palmiers ne peuvent plus supporter cette charge. L'attente des hommes atteint enfin son but.

A l'instant précis où le Soleil est obligé de nous quitter et que la loi de la nature s'impose à sa volonté, à cet instant précis seulement, le Soleil rompt avec la terre pour laisser la ville aux mille reflets naître du cœur de l'eau. Le spectacle de la beauté peut alors commencer. Les hommes sortent de leurs demeures pour fêter ce triomphe. Ne sachant où se distraire, ils commencent à errer dans les rues qui s'emplissent de milliers d'êtres.

Heureusement, cette distraction ne dure que deux ou trois heures et les hommes se soumettent de nouveau à la chaleur toute puissante, redevenant des sujets bien obéissants. Ils retrouvent vite la compagnie de leur climatiseur.

La ville retombe dans le silence et la paix. Quelques cigales chantent et les grenouilles croassent. Le Soleil absent a laissé sa trace sur la terre, sur les feuilles de chaque plante, sur les joues des hommes ainsi que dans leur cœur, sur un ciel rouge de fureur et de chagrin de n'avoir aucune étoile à refléter. Oui, ici, le ciel n'a pas d'étoiles. Et au moment où ce dernier s'incline pour baiser la terre, son seul consolateur, le Soleil, vient interrompre l'instant sacré pour rétablir son règne brûlant.

Shima MOALLEMI d'Ahvaz



Les nuits,
Je me tais avec toi
Et oublie ton souvenir
Les événements colorés de la vie.
Je me lasse des silences
Et n'ai pas l'incandescence de te voir.
Reste avec moi, au creux de mon existence que toi seule peux ranimer
Derrière cet avenir inutile se cache peut-être un événement neuf.
La froideur de ce silence brisé ressemble à un cri vert.
Dans l'espoir que les gazelles insoumises ornent de leur regard incurvé
L'entrée de la lune.
Ah!
Je sommeille, encore et toujours,
Tant que mes rires te rencontrent au firmament

La Narcisse jaune
Azadeh Feizi Najafi

Traduit par
Amir KHANZADEH d'Ahvaz

Les prix littéraires en France

Il existe en France de nombreux prix littéraires : aujourd'hui, leur nombre est proche de 700 parmi lesquels 180 sont des hors prix, 233, des prix spéciaux pour la littérature générale, 85, prix pour les romans, 63 prix pour les oeuvres historiques, et enfin 91 prix sont des prix spéciaux pour des catégories de livres divers et variés. Parmi les plus importants, on peut citer :

Les prix de l'Académie Française, fondée au XVIIème siècle par Richelieu. Cette académie décerne deux prix principaux:

a: Le grand prix littéraire, remis à un poète ou à un écrivain

b: Le prix du roman, remis à un jeune écrivain et destiné à récompenser la dimension fictionnelle et imaginative de son oeuvre.

Le prix Femina a été créé en 1904 par un groupe de femmes et est décerné une fois par an.

Le prix Goncourt est le plus important de l'Académie Française. Il fut créé en 1903 par Jules et Edmond de Goncourt.

Le prix de Théophraste Renaudot a été crée en 1925 en la mémoire du célèbre journaliste français. Il vise à récompenser les meilleurs journalistes de France.

Roghayeh ZOGHI de Tabriz

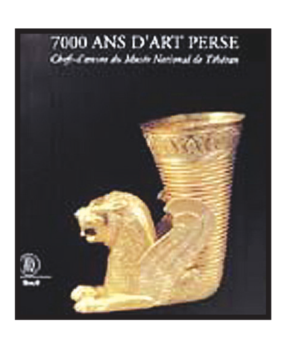
Nous adressons nos plus vives excuses à Selda Ghannadan et Fatemeh Hassanzadeh pour avoir malencontreusement mis en italique (dans le précédant numéro de la revue) la première partie de leur texte *Le soleil noir loin d'une chambre de verre.*

BIBLIOTHEQUE



Sept mille ans d'art perse

Par Wilfried Seipel



Un ouvrage magnifique pour découvrir les chefs-d'œuvre du Musée National de Téhéran, commentés par un spécialiste d'archéologie orientale. Ce lieu est avant tout un musée historique et archéologique qui nous invite à découvrir de magnifiques antiquités de la perse antique : bijoux, métaux, poteries, etc… exposées à perte de vue. Il nous fait également découvrir les arts pré-islamiques, puis les transformations qu'ils ont subies durant l'ère islamique durant les différentes époques Mède, Achéménide, Séleucide, Parthe, et Sassanide.

Wilfried Seipel

Historien d'art autrichien, spécialiste des Antiquités égyptiennes et orientales, Wilfried Seipel, né à Vienne en 1944, a d'abord enseigné l'égyptologie à l'Université de Berlin (Ägyptologisches Institut , 1971-1978), puis à l'Institut Archéologique Autrichien du Caire (1978-1979) et à l'Université de Constance (1983-1985). Il a ensuite fait une carrière de conservateur de musée : il fut ainsi directeur du Musée National de Haute Autriche à Linz (1985-1990). Depuis 1990, Wilfried Seipel est directeur général du Kunsthistorisches Museum de Vienne.



- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

Revue de Téhéran

Bulletin d'abonnement

(écrire en lettres capitales, merci)

SOCIETE ______________________

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ______________________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

☐ 1 an 35 Euros

☐ 6 mois 20 Euros

☐ 3 mois 10 Euros

■ Bon à retourner avec votre règlement à :
La Revue de Téhéran, Etelaat, Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad, Téhéran, Iran,
Code Postal 15 49 951 199

■ N° de compte : 720 01 54, à l'ordre du journal Etelaat, chez Banque Melli Iran, succursale centrale de Téhéran, payable en Iran et à l'étranger (en Euro).

OUI

je m'abonne à

la Revue de Téhéran

ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.

در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.

مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.

چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.

« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است.

نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

فرم اشتراک ماهنامه «رُوو دو تهران»

Revue De Téhéran

مؤسسه

نام ______ نام خانوادگی

آدرس

کدپستی ______ صندوق پستی ______ تلفن

	یک ساله	شش ماهه	سه ماهه
داخل کشور	۷۰/۰۰۰ ریال	۳۵/۰۰۰ ریال	۱۸/۰۰۰ ریال
خارج کشور	۲۰۰/۰۰۰ ریال	۱۰۰/۰۰۰ ریال	۵۰/۰۰۰ ریال

اشتراک یکساله ماهنامه، برای دانشجویان، طلاب و دانش آموزان با احتساب ۳۰درصد تخفیف، به مبلغ ۴۵/۰۰۰ ریال خواهد بود. برای استفاده از تخفیف، ارسال رونوشت کارت تحصیلی معتبر لازم است.

- حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد بانک تجارت شعبه میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱ (قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت در سراسر کشور) به نام مؤسسه اطلاعات واریز و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، ساختمان مؤسسه اطلاعات، امور مشترکین، نشریه **Revue de Téhéran** ، ارسال نمایید.
- در صورت عدم دریافت نشریه تا ۱۵ روز پس از انتشار با تلفنهای ۲۹۹۹۳۴۷۱ یا ۲۹۹۹۳۴۷۲ بخش امور مشترکین تماس حاصل فرمایید.
- اشتراک تلفنی نیز امکان‌پذیر است.

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز

موسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سر دبیر

محمدجواد محمدی

دبیر تحریریه

روح الله حسینی

تحریریه

اسفندیار اسفندی

املی نُوو اِگلیز

مسعود قارداش پور

عارفه حجازی

ورونیک دوستی

تصحیح فرانسه

بئاتریس ترهارد

ویرایش فارسی

محمد امین یوسفی

طراحی و صفحه آرایی

منیره برهانی، نازمریم مالک

نشانی : تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
موسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی : ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن : ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر : ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی :
rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها : ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

LA REVUE DE

TEHERAN

Découverte et redécouverte de l'Iran

